LIBRARY OF CONGRESS.

Chap. PQ4703

Shelf. Z45

1848

UNITED STATES OF AMERICA.

MÉMOIRES

DE

CHARLES GOZZI.

Corbeil, imprimerie de CRÉTÉ.

MÉMOIRES

DE

CHARLES GOZZI

POÈTE VÉNITIEN DU XVIII^e SIÈCLE,

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

TRADUCTION LIBRE

PAR PAUL DE MUSSET.

Library of Congress
1867
City of Washington.

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

17, RUE DE LILLE, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1848

PQ4703
.245
1848

NOTICE SUR CHARLES GOZZI.

Lorsqu'un poëte aimé de son vivant tombe après sa mort dans un oubli profond, il est rare que cet oubli soit injuste. On a d'ailleurs tant de plaisir à redresser les torts du public, qu'il se trouve toujours des critiques disposés à s'en charger; on pousse même souvent le zèle jusqu'à vouloir réhabiliter de vieux noms sur lesquels l'oubli s'était légitimement assis, et que la poussière ne tarde pas à recouvrir en dépit des efforts qu'on a faits pour la secouer. Charles Gozzi a le malheur de figurer parmi ces flambeaux éteints, et c'est assurément une fâcheuse présomption contre son mérite; cependant tout homme éclairé qui jettera les yeux sur une page de cet écrivain original, le reconnaîtra pour un des esprits les plus distingués de l'Italie, et même pour l'une des sources inconnues où la littérature actuelle a puisé tout un monde d'idées. Il suffira de dire, pour justifier cette opinion, qu'Hoffmann, à qui nous avons tant emprunté, devait à l'étude de Gozzi une partie de son talent. Lorsqu'on a cru que Charles Nodier s'inspirait d'Hoffmann, c'était dans Gozzi qu'il prenait son bien, car Nodier savait trop où se cachaient les bonnes sources pour s'arrêter aux ruisseaux qui en sortaient. N'est-il pas curieux de voir aujourd'hui les Italiens nous emprunter souvent les mêmes choses que nous tenons des Allemands, et que ceux-ci avaient dérobées aux Italiens il y a moins de cent ans; ne pas reconnaître leur propriété à cause des changements opérés par le travail d'assimilation, et revenir ainsi à eux-mêmes après trois métamorphoses successives? Le genre fantastique, parti de Venise en 1750, avec le train d'un fils de bonne famille, y rentrera quelque jour en haillons, comme l'enfant prodigue, et si défiguré que ses compatriotes ne le

reconnaîtront plus. Gozzi est mort au moment où Venise s'éteignait; il n'est pas étonnant que dans le naufrage d'une république un poëte se trouve submergé. Entraîné par les circonstances à faire de la satire, Gozzi s'est jeté ensuite dans la fantaisie avec encore plus de succès; il faut bien que la littérature française rende au Vénitien ce qu'elle lui doit, en l'avouant au moins pour un de ses créanciers.

Il y a peu de satires mauvaises et qui manquent leur but, soit parce que les vices, les ridicules et le mauvais goût donnent toujours beau jeu à qui veut les attaquer, soit parce qu'on n'écrit guère une satire que dans un moment de colère et de passion. Gilbert n'était qu'un déclamateur ennuyeux dans ses odes; un jour il jette un regard d'envie et d'amertume sur le siècle des madrigaux, des petits soupers et de la philosophie, et aussitôt il trouve en lui une veine poétique qui ne se serait jamais ouverte sans le dépit et la misère. Régnier, malade, querelleur et chagrin, fit asseoir la poésie sur les bancs des cabarets, mais elle ne lui fut jamais si docile que lorsqu'il s'irrita contre lui-même et contre les tristes lieux où il avait usé sa santé. De toutes les formes que peut prendre la satire, la plus énergique et la plus agréable est assurément la comédie. Aristophane, bravant Cléon en plein théâtre, et jouant lui-même le rôle du Paphlagonien, qu'aucun acteur n'ose accepter, devient une puissance capable de faire trembler le chef de la république; il fallait toute la liberté d'Athènes pour qu'un tel spectacle fût permis, et que l'auteur mourût dans son lit. Molière, avec l'appui de Louis XIV, se retrouve dans les heureuses conditions d'Aristophane; la cour, les faux dévots, les médecins et les précieuses s'en sont aperçus. Certes, il y a loin d'Aristophane et de Molière au Vénitien Gozzi; mais la liste des comiques satiristes est tellement bornée que le nom de Gozzi arrive bientôt après ces deux grands noms, ce qui prouve que la comédie n'a pas eu souvent son franc parler. Avec son esprit ironique, ses locutions vigoureuses, cet emporte-pièce que la nature lui avait mis au bout de la langue,

son cœur naïf et bon, son caractère taciturne, signe distinctif du génie comique, peut-être Gozzi n'eût-il pas demandé mieux que de jouer sur le théâtre de San-Samuel les doges, le conseil des Dix, l'inquisition politique, et tous les trafiquants orgueilleux du livre d'or; une petite difficulté l'a retenu, c'est qu'au premier mot un peu hasardé, on l'eût étranglé à soixante pieds au-dessous du sol, ou donné en pâture aux *zanzares* des plombs du palais ducal. On ne lui abandonnait que deux ennemis, le mauvais goût de la littérature et le débordement des mœurs. Il abattit le premier; quant au second, c'était un mal chronique dont Venise ne pouvait plus guérir.

On ne doit pas s'étonner si le portrait du comte Gozzi n'est pas flatté, puisqu'il a été tracé par ses ennemis dans les prologues de leurs comédies : « Voyez-vous là-bas un homme qui se chauffe au soleil sur la place de Saint-Moïse? Il est grand, maigre, pâle, et un peu voûté. Il marche lentement, les mains derrière le dos, en comptant les dalles d'un air sombre. Partout on babille à Venise, lui seul ne dit rien; c'est un signor comte encore plus triste du plaisir des autres que de ses procès. Oh! que cela est généreux de languir parce que nous savons divertir la foule qui honore tous les soirs notre théâtre! -- « Oui, répondit Gozzi, je me promène dans les coins solitaires. Je ne cours pas, comme vous autres, dans tous les cafés de la place Saint-Marc pour mendier des applaudissements et démontrer aux garçons limonadiers l'excellence de mes systèmes. Il faut bien aller au spectacle le soir, et comme vous avez empoisonné la scène de vos drames larmoyants, il est vrai que je languis, car vous donnez de l'ennui aux colonnes même du théâtre... »

Au ton qui règne dans l'attaque et la riposte, on voit que les poëtes vénitiens se disaient assez crûment leurs vérités. Aujourd'hui que la guerre est finie et oubliée, il nous importe peu que les lois de la politesse n'aient pas été observées; cette façon hardie et personnelle de s'exprimer en présence d'un public intelligent, comme l'était celui de Venise au milieu du

siècle dernier, a précisément quelque chose d'antique et d'aristophanien. Les allusions en sont plus faciles à saisir, le commentaire plus simple et moins arbitraire, ce qui dispense heureusement le biographe et le critique de faire effort d'imagination.

La famille de Gozzi était noble et originaire du Frioul. Il y a eu des Gozzi à Pordenone, à Udine, à Padoue, et même en Dalmatie. Si on voulait absolument expliquer pourquoi cet écrivain avait dans la plaisanterie une tournure d'esprit gauloise, avec l'*humour* du Nord dans les moments d'émotion et une imagination tout à fait orientale, on pourrait dire que ces qualités opposées lui venaient du sang dalmate souvent mêlé à celui des croisés de tous pays qui allaient en Palestine. On ferait ainsi au génie de Gozzi une généalogie hétérogène, où Dervis Moclès se trouverait allié à Rabelais et à Shakspeare, mais on risquerait de tomber dans des aperçus plus ingénieux que vrais; et comme la vérité mérite quelques égards, je laisse les parallèles à d'autres plus hardis ou plus exercés.

En 1750, Venise n'était plus la reine des mers. Le gouvernement affaibli n'avait conservé de son ancien nerf politique qu'une humeur ombrageuse et perfide. Des vieilles institutions, il ne restait que les inconvénients : l'inquisition d'État, les délations et le système déplorable de fermer les yeux au peuple en l'avilissant. Le commerce était ruiné depuis longtemps par la découverte du cap de Bonne-Espérance, et les mœurs étaient tombées dans un relâchement extrême. La police regardait de travers les jeunes gens sérieux. Pour se faire bien voir, il fallait déguiser le goût innocent de l'étude sous les formes de la bouffonnerie, du plaisir ou de la licence. On devait paraître ne songer qu'à rire et faire l'amour. Le peuple, poussé dans cette voie, adoptait volontiers cette manière de vivre en paix avec son gouvernement. On employait les nuits en fêtes et en débauches, la moitié du jour à dormir, le reste à courir après des intrigues galantes, et on ne manquait pas le soir d'aller au spectacle pour causer et prendre des sorbets.

Ce public évaporé, intelligent et civilisé, ne demandait qu'à se divertir, applaudir, juger les différends entre les poëtes, et donner le prix à qui trouvait le meilleur moyen de lui plaire.

Il y avait alors à Venise une académie nouvellement fondée, qui, sous les apparences d'une réunion consacrée à la folie et au burlesque, cachait un but littéraire utile et sage, le perfectionnement de la langue et le culte du toscan. Le gouvernement lui passait ses travaux sérieux à cause de l'extravagance de son nom et de ses statuts. Elle s'appelait académie des *granelleschi*. Les membres de cette académie étaient des savants, des bibliophiles, des poëtes et des écrivains distingués. On était en rapports avec l'académie de la Crusca, on introduisait à Venise les bons livres florentins, et on y répandait le goût du style pur et naturel, que le *ribombo* et le galimatias avaient détrôné depuis longtemps.

Tout le bien que les *granelleschi* avaient fait se trouva détruit un beau jour par Goldoni, écrivain barbare, qui n'avait d'esprit qu'en parlant patois. Goldoni, pénétré de la lecture de Molière, avait adopté ce poëte pour son modèle; mais comme il traduisait aussi les continuateurs de Molière, il se croyait sur les traces du plus grand comique du monde, tandis qu'il suivait à la piste Destouches et tous les auteurs de troisième ordre. Jusqu'alors la comédie italienne n'avait pas observé de règles. Les acteurs italiens ayant au plus haut degré le don précieux de l'improvisation, la moitié de la pièce était écrite, l'autre moitié abandonnée à l'inspiration des acteurs. La portion écrite était en toscan, l'autre en dialecte. Ce genre existe encore à Naples, où il jouit d'une faveur méritée. A Venise, quatre masques bouffons et improvisateurs revenaient dans toutes les pièces : le Tartaglia, bredouilleur; le Truffaldin, caricature bergamasque; le Brighella, représentant les orateurs de places publiques et d'autres types populaires; et enfin le célèbre Pantalon, le bourgeois vénitien personnifié avec tous ses ridicules, et dont le nom a une étymologie digne d'un commentaire. Ce mot vient de *pianta-*

leone (plante-lion); les anciens marchands de Venise, dans leur fureur d'acquérir des terres au nom de la république, plantaient à tout propos le lion de Saint-Marc sur les îles de la Méditerranée; et comme ils venaient se vanter de leur conquête, le peuple se moquait d'eux en les baptisant *plante-lions*. Ce démocratique sobriquet rappelle l'aventure de Cicéron, poursuivi par les enfants de Rome, qui criaient derrière lui : *Reperiit, invenit!* parce que Cicéron n'arrivait jamais au sénat sans assurer qu'il avait trouvé et découvert une conspiration nouvelle. Le titre de *piantaleoni* du XIX^e^ siècle pourrait être justement décerné aujourd'hui à une autre nation qui plante le lion sur les îles de toutes les mers avec encore plus de constance que les anciens marchands de Venise.

Les quatre rôles à caractère étaient joués en 1750 par des acteurs d'un grand talent, si on en croit Gozzi, qui les aimait passionnément. Ce genre prêtait singulièrement à la satire, puisque les quatre masques jouissaient du privilége de faire rire le parterre aux dépens de qui ils voulaient. C'est cet art déréglé, mais piquant, animé et original, que Goldoni résolut d'anéantir au nom de Molière, qui avait emprunté à l'Italie les Sbrigani et les Scapins, dont le théâtre français s'était fort bien accommodé. Goldoni voulut remplacer la comédie italienne par un genre froid et dégénéré auquel Gozzi donnait le nom de *flebile*, ce qui veut dire à volonté *plaintif* ou *déplorable* De peur de heurter trop brusquement le goût du moment, Goldoni donna d'abord sa petite pièce de *l'Enfant d'Arlequin*, qui eut du succès, même en France. C'était une manière de s'introduire en traître dans le camp ennemi. A peine eut-il assuré son crédit sur le public de Venise, qu'il abandonna la troupe de San-Samuel pour celle du théâtre Sant'-Angelo, où l'on jouait des traductions. Il passa du genre bouffon à la comédie prétentieuse de Destouches, puis au drame larmoyant, qui devenait à la mode à Paris, et il crut avoir sauvé et régénéré le théâtre. L'abbé Chiari, écrivain ampoulé, traduisait aussi de son côté les pièces françaises en

phébus ultramontain, si bien qu'en peu de temps la comédie nationale disparut, et que la troupe de Sacchi sortit de Venise pour aller chercher fortune en Portugal.

Peu de temps après, Gozzi composa son premier poëme satirique : *La Tartane*. Il en donne lecture aux granelleschi, et l'académie éclate en applaudissements à ce passage qui définit la comédie larmoyante : « Ces spectacles sont une omelette battue... On mélange ensemble des morceaux incomplets, des caractères que la nature ne pourrait pas seulement rêver, des figures méconnaissables, des homélies, des métaphores et du patois de gondoliers; il pleut des arguments de pièces à la douzaine, et puis on se redresse, les joues enflées, le pied en dehors, et on dit : nous avons réformé le théâtre... Autrefois on faisait tout simplement de la poésie; aujourd'hui il faut des vers *martelliens* [1], si longs, si durs à fabriquer, d'une matière si coriace, qu'on y va des dents, des pieds et des mains, comme les cordonniers cousent leurs souliers. On se donne beaucoup de peine, mais on a réussi à faire parler hébreu aux muses. »

« Regardez le pauvre public de Venise : en quel état il est tombé! N'ayant plus d'endroit où il puisse se divertir honnêtement, il va dans les tavernes, et perd ce qui lui restait encore de respect pour les bonnes mœurs. Cependant reprenons un peu d'espérance, car le poëte nous prédit pour la fin de l'année le retour de Sacchi et de Zanoni, ces acteurs inimitables qui ramèneront avec eux les plaisirs, la gaîté italienne, et la pantalonnade plus profonde qu'on ne le croit à voir son air innocent. » Goldoni, enflé par un succès éphémère, proclame dans ses préfaces son dessein « d'arracher à la comédie nationale ses masques de cuir, » expression choquante et cruelle dont il se repentira. « Continuez donc, poëtes nouveaux, à sonner vos cloches de bois qui appellent les papillons au consistoire. Tout cela aura une fin, et alors que ferez-vous? Vous

[1] Le vers martellien répond à l'alexandrin français

vendrez de l'onguent, vous direz la bonne aventure en plein air, et vous débiterez de ces marchandises qu'on ne donne qu'au comptant. »

L'académie des *granelleschi* demandait l'impression de *la Tartane*. Gozzi refuse de la donner au libraire; mais il en accorde une copie à son ami Daniel Farsetti, qui l'envoie imprimer en France et en répand dans Venise un millier d'exemplaires sans la permission de l'auteur. Les Vénitiens, rieurs et inconstants, ne se faisaient aucun scrupule de berner le poète qu'ils avaient accablé hier de caresses et de sérénades. Goldoni en appelait encore à l'auditoire qui venait chaque soir à San-Salvatore. Les amis de Gozzi lui représentèrent que le silence n'était plus possible, que la satire ne suffisait pas, et que le public avait le droit d'exiger une pièce meilleure que celle du genre critiqué : « César, répondit Gozzi, a pris son temps pour passer le Rubicon, et vous autres vous m'y poussez la tête la première en répandant ma satire dans les cafés; il faut à présent que je nage ou que je me noie. » Sur ces entrefaites, le tremblement de terre de Lisbonne ayant chassé Sacchi du Portugal, Gozzi n'eut plus aucun prétexte de retard. Un matin, le petit théâtre de San-Samuel, fermé depuis cinq ans, est nettoyé avec soin, et sur la porte on voit une grande affiche qui annonce : *l'Amour des trois oranges*, fable en cinq actes, imaginée exprès pour ramener les quatre masques nationaux, et soumettre au public quelques allégories peu déguisées.

Le *signor* Prologue est un petit enfant qui se glisse entre la toile et la rampe pour faire trois saluts et dire d'un air naïf que l'auteur, par grand extraordinaire, va faire représenter une pièce nouvelle qui n'a été jouée nulle part. La troupe demande pardon aux spectateurs de ne pas leur donner un ouvrage vieux, traduit, usé, paré des plumes du paon, embelli par de grosses sentences. Là-dessus l'enfant se retire, et la pièce commence.

C'était un véritable conte de nourrice que le public écouta

en palpitant de plaisir, mais dont le lecteur ne se soucierait guère aujourd'hui, et que Gozzi appelait une baliverne magique propre à ressusciter la comédie *dell' arte*.

Tout en riant d'un succès populaire gagné à peu de frais, Gozzi n'entend pas précisément raillerie sur l'article des féeries orientales. *L'Amour des trois oranges* le captive lui-même à la représentation; il s'émeut devant sa propre invention. Cette première pièce n'était qu'un canevas, il faut aller plus loin, restaurer ce que Goldoni a détruit, tracer des règles à la comédie *dell' arte*, et créer en même temps un genre nouveau, le genre *fiabesque*. Cette résolution épouvanta la coalition Chiari et Goldoni. Les *prologues* de San-Salvatore et de SantAngelo mirent leurs bonnets de travers, et attaquèrent ouvertement Gozzi; mais il était trop tard, la foule désertait, on courait aux fables de nourrice.

Voilà donc l'édifice péniblement élevé par Goldoni et Chiari renversé en trois jours. Goldoni, voyant son théâtre désert, partit brusquement pour la cour de France, qui lui faisait des offres brillantes. En employant un terme consacré dans les arts, on peut dire qu'à cette époque finit la première manière de Charles Gozzi. Il y aurait tout un parallèle à faire entre la guerre des deux écoles vénitiennes et celle à laquelle notre génération a pris part en 1829. Comme en France, on reprochait à l'une des écoles de Venise l'ennui et la froideur, à l'autre le mépris des règles. Gozzi a eu gain de cause, mais plus tard on le négligea complétement. Les ouvrages dits classiques furent repris, ce qui a amené la décadence irremédiable de la comédie italienne en lui ôtant son génie national.

La victoire de Gozzi aurait pu être définitive, s'il n'avait pas eu lui-même quelques-uns des défauts de ses antagonistes. Son style n'était pas exempt de reproches. Par haine des alexandrins et de l'emphase, il écrivait avec un abandon fâcheux. La rime est si facile en italien, que ce n'est guère la peine d'adopter un rhythme pour ne faire que des vers

blancs; et Gozzi ne voulait décidément pas rimer, excepté dans les occasions où son sujet devenait tout à fait poétique. Ces irrégularités, qui se supporteraient en anglais, produisent un effet déplorable dans l'idiome coulant et mélodieux de la Toscane; aussi les classiques vénitiens, indignés de leur déconfiture, s'écriaient-ils douloureusement : « Au moins, nos barbarismes rimaient ensemble! »

Charles Gozzi fut un peu étonné de n'avoir plus personne à combattre. Les sonnets admiratifs pleuvaient chez son concierge. On l'appelait l'Aristophane de l'Adriatique; le public demandait encore des *fables*, sans songer que, les allégories n'étant plus de saison, la moitié de l'intérêt s'était évanoui. Plus de genre *flebile*, plus de phébus, ni de vers soporifiques, ni de dialectes barbares; plus de contre-révolution à faire, et partant plus de satire possible. Gozzi se tourna un peu inquiet vers le sévère et judicieux Gaspard, son frère aîné.

— *Carlio mio*, lui dit Gaspard, prends garde à toi. Avec la colère s'en va l'inspiration satirique. C'est quand on n'a plus de rivaux qu'on tombe. Iras-tu sans passion te créer des motifs de guerre? Si tu t'avises de toucher aux grands ou à la politique, on te fera jouer le premier rôle dans une tragédie dont la dernière scène sera un monologue dans une prison. Prends garde à toi; redeviens simple *granellesco*, ou bien brise les flèches et les armes pointues; puise dans ta seule fantaisie, et si tu réussis, tu sauras que le ciel t'a fait véritablement poëte.

Le conseil de Gaspard était bon. Charles Gozzi s'enferma pendant deux mois dans son cabinet. Il oublia les querelles poétiques et se jeta dans la fantaisie. C'est de là que sortit la charmante et puérile *Turandot*, qui a eu l'honneur d'être traduite par Schiller, représentée dans toutes les grandes villes d'Allemagne, et commentée sérieusement par Hoffmann, qui avait de bonnes raisons pour admirer Gozzi, comme on le verra tout à l'heure.

« Si *Peau d'Ane* m'était contée, j'y prendrais un plaisir extrême, » disait le bonhomme la Fontaine. Je le crois bien, car *Peau d'Ane* est un fort joli conte ; mais l'histoire de Turandot est bien plus belle encore. On peut la lire dans le recueil de Dervis Moclès, traduit par M. Pétis de la Croix. Gozzi, en l'ornant des charmes du dialogue et des masques comiques, en a fait son œuvre capitale. Calaf, fils de Timur, roi d'Astracan, battu par ses ennemis et dépouillé de ses États, arrive errant et inconnu aux portes de Pékin. Il remarque un grand mouvement dans le peuple, et demande s'il se prépare une fête; mais on lui apprend que la foule s'assemble pour voir une exécution sanglante. Turandot, unique enfant de l'empereur de la Chine, jeune fille d'une beauté incomparable, d'un esprit profond et ingénieux, a l'âme noire et sauvage. Son père voudrait la marier avant de lui laisser l'empire ; mais elle déteste tous les hommes. L'empereur Altoun-Kan a vainement employé les menaces et les prières pour la fléchir ; il est faible et adore sa fille. Tout ce qu'il a pu obtenir d'elle, c'est de conclure avec lui un traité bizarre dont il a juré sur l'autel d'observer les conditions. Les princes qui aspirent à la main de Turandot doivent paraître au divan, en présence des docteurs. La princesse leur proposera trois énigmes. Celui qui les devinera toutes trois épousera Turandot et héritera de l'empire, mais ceux qui ne réussiront pas auront la tête tranchée. Tels sont les termes du traité ; on est libre de n'en point courir les risques. L'orgueilleuse jeune fille espère que ces conditions effrayantes écarteront les amoureux. Cependant plusieurs princes ont déjà péri, et ce matin même on va décapiter le fils du roi de Samarcande, qui n'a pas pu deviner les énigmes.

En effet, une marche funèbre résonne au loin. Le bourreau dépose sur la porte de la ville la tête du malheureux prince : « Si j'étais le père de cette fille barbare, s'écrie Calaf indigné, je la ferais mourir dans les flammes ! » Aussitôt arrive le gouverneur du jeune homme décapité; il jette à terre le

fatal portrait de Turandot, le foule aux pieds, et sort en pleurant. Calaf ramasse le portrait. Les bonnes gens chez qui il loge le supplient de ne pas regarder cette peinture dangereuse; mais il se moque de leur frayeur. Il regarde le portrait, et tombe dans une rêverie profonde, frappé au cœur subitement. Il parle à l'image de Turandot, il lui demande s'il est vrai qu'un visage si beau cache une âme si cruelle; puis il s'écrie qu'il veut tenter la fortune, et répond aux larmes de son hôtesse par ce raisonnement d'amoureux : « Si je ne réussis pas, je trouverai un terme à ma vie misérable, et j'aurai du moins contemplé avant de mourir la beauté la plus rare qui soit au monde. » Calaf n'écoute plus rien, et marche tout droit au palais impérial.

Altoun-Kan est le plus benin des empereurs. Il pleure de tout son cœur en faisant couper la tête à une foule de charmants princes auxquels il aimerait bien mieux donner sa fille; il se lamente avec son secrétaire Pantalon. Calaf est introduit, et on tâche de le faire renoncer à son projet; mais l'amoureux inébranlable répond :

Morte pretendo, o Turandotte in sposa.

« Je prétends mourir ou épouser Turandot. » On assemble donc le divan. La princesse paraît au milieu de ses femmes et voilée : « Voici la première fois, dit-elle à ses confidentes, que je sens de la pitié pour un homme. » La suivante Adelma éprouve plus que de la pitié, car elle s'enflamme tout à coup pour Calaf. L'orgueilleuse Turandot commande au prétendant de s'apprêter à mourir; puis elle prend le *tuono academico* pour débiter sa première énigme, que Calaf devine tout de suite, à la grande stupéfaction du divan. La seconde énigme, celle de *l'arbre dont les feuilles sont noires d'un côté et blanches de l'autre*, n'était pas encore connue du temps d'Altoun-Kan; cependant Calaf devine que cet arbre est l'année avec ses jours et ses nuits. « Il a touché le but, dit Pan-

talon, qui ne comprend rien aux énigmes. — Du premier coup et dans le milieu, ajoute Tartaglia, qui n'y voit que du feu. — Princesse, dit Adelma, cet homme est votre maître; il sera votre époux. — Tais-toi, répond Turandot indignée, que le monde s'écroule plutôt. Je déteste cet homme, et je mourrai avant d'être à lui. »

Cette exclamation fournit à Calaf l'occasion de montrer son amour et sa grandeur d'âme en assurant qu'il n'épousera jamais la princesse par force; mais le bon Altoun-Kan déclare qu'il faudra bien qu'on se marie, et il engage même sa fille à prendre ce parti sans aller plus loin. « *Sposa sua fia la morte!* répond Turandot : que son épouse soit la mort ! » Elle se lève et, d'une voix plus forte qu'auparavant, débite la troisième et dernière énigme :

« Dis-moi quelle est la terrible bête féroce, à quatre pieds et ailée, bonne pour qui l'aime, et altière avec ses ennemis; qui a fait trembler le monde, et qui vit encore orgueilleuse et triomphante? Ses flancs robustes reposent solidement sur la mer insconstante ; de là, elle embrasse avec sa poitrine et ses serres cruelles un immense espace. Les ailes de ce nouveau phénix ne se lassent jamais de couvrir de leur ombre heureuse la terre et les mers. »

Après avoir prononcé le dernier vers, Turandot soulève le voile qui cachait son visage et fixe ses yeux sur Calaf. Ce coup de théâtre réussit. Le pauvre prince, étourdi par la beauté de l'artificieuse jeune fille, reste confondu et sans voix. Profitons du moment de trouble de Calaf pour remarquer la flatterie que l'énigme adresse à la seigneurie de Venise. Turandot aurait dû retourner toute la dernière moitié de son discours, et dire : « Elle a fait jadis trembler le monde; mais, hélas! aujourd'hui elle n'est plus ni orgueilleuse, ni triomphante, et les ailes de l'ancien phénix, fatiguées et repliées tristement, ne couvrent plus de leur ombre la terre ni les mers. » Calaf se remet enfin de son étourdissement, et, malgré l'inexactitude de la proposition, il devine que la bête fé-

roce est le lion juste et terrible de l'Adriatique. Tout le divan bat des mains ; l'empereur embrasse son gendre, et la princesse tombe en faiblesse au milieu de ses femmes. En vain Turandot demande une nouvelle épreuve ; le débonnaire Altoun se met en fureur et la menace de sa malédiction. Alors Calaf s'interpose ; il supplie l'empereur d'avoir pitié du chagrin de sa fille ; il ne peut supporter l'idée d'avoir fait couler les larmes de Turandot, et renoncera plutôt à elle, et même à la vie, que de lui déplaire. On se décide à un accommodement. A son tour, Calaf proposera une énigme à la princesse, et lui donnera jusqu'au lendemain pour la deviner; mais si elle ne trouve pas la réponse à la prochaine séance du divan, elle se résoudra au mariage. Turandot accepte ces conditions. Voici l'énigme de Calaf : « Quel est le prince qui a été réduit à mendier son pain, à porter de vils fardeaux pour soutenir sa vie, et qui, parvenu tout à l'heure au comble de la félicité, retombe, en ce moment, plus malheureux qu'il n'a jamais été? » Calaf, inconnu de tout le monde à Pékin, éloigné de ses États perdus, pense que Turandot ne pourra jamais savoir son nom ; mais il a affaire à la plus rusée des femmes. La nuit vient. Calaf, retiré dans un appartement que l'empereur lui donne, s'endort sur une ottomane. L'eunuque Truffaldin, dévoué à Turandot, arrive à pas de loup, tenant à la main une branche de mandragore qu'il pose sous l'oreiller du dormeur afin de le faire parler en rêvant. Calaf s'agite, change souvent de posture. Truffaldin attribue ces mouvements à la vertu de la mandragore. Il imagine d'interpréter chaque geste par une lettre de l'alphabet, et compose ainsi un nom ridicule qu'il court bien vite porter à sa maîtresse.

Après la sortie de Truffaldin, Adelma paraît. Elle réveille Calaf et lui déclare son amour avec une délicatesse mêlée de passion que Gozzi pouvait mieux exprimer qu'un autre, étant plus habitué à recevoir des déclarations d'amour qu'à en faire, comme on le verra par ses mémoires. La défiance de Calaf s'endort ; il compatit à la faiblesse d'Adelma : « Vous

êtes perdu, lui dit la perfide créature, Turandot a ordonné votre mort, et demain, au point du jour, vous serez assassiné.» A ces mots, le prince, au désespoir d'avoir inspiré tant de haine à sa maîtresse, s'écrie : « O malheureux Calaf! ô Timur, mon père! voilà le dernier coup de la fortune! » En vain Adelma engage le pauvre amoureux à fuir avec elle. Il n'a plus la force de vouloir sauver sa vie.

Sol d'amore e di morte son capace.

« Je ne suis plus capable que d'aimer et de mourir. » Adelma possède le grand art familier aux femmes de mêler le faux et le vrai. Ses mensonges sont accompagnés de larmes brûlantes et sincères. Cependant elle échoue, et ne songe plus qu'à perdre Calaf en dévoilant à Turandot le secret qu'elle vient de surprendre.

Le jour paraît. Dans son impatience d'avoir un gendre, l'empereur a déjà peigné sa barbe. On assemble le divan. Turandot arrive environnée de ses femmes. Elle est en larmes, et se cache le visage de son mouchoir, ce qui remplit de joie le vieil Altoun : « Le mariage, dit-il, la distraira. » On apporte l'autel sur lequel brûlent les restes d'un sacrifice. Aussitôt que Turandot aura avoué sa défaite, on l'unira au vainqueur. — « Il n'est pas encore temps, dit l'orgueilleuse princesse avec un air de triomphe, vous pouvez éteindre le feu sacré. Si j'ai laissé à cet étranger son espérance, c'était pour mieux me venger en le faisant passer plus cruellement du plaisir à la peine. Écoutez-moi tous : Calaf, fils de Timur, je te connais. Sors de ce palais ; cherche ailleurs une autre femme, et apprends jusqu'où va la pénétration de Turandot. » A ces mots, la désolation est générale. Calaf reste sans mouvement. L'empereur pleure, Pantalon s'arrache les cheveux, et Tartaglia bégaye trois fois plus qu'auparavant. Enfin Calaf, dans le transport de sa douleur, tire son poignard et s'avance jusques aux marches du trône : « *Tiranna*, dit-il à sa maîtresse, ton triomphe est encore incomplet ; mais je vais te satisfaire. Ce

Calaf que tu connais, et que tu détestes, va mourir à tes pieds. » Le cœur de la superbe Turandot s'amollit enfin, elle s'élance au bas du trône, et retient le bras du jeune prince prêt à se frapper, en lui disant avec tendresse :

Viver devi per me ; tu m' hai vinta.

« Tu dois vivre pour moi; je suis vaincue. » L'empereur et le divan se remettent bien vite à pleurer de plaisir; Adelma, seule, voyant que le prince est perdu pour elle, saisit le poignard tombé des mains de Calaf et veut se tuer; heureusement elle prononce auparavant un petit discours qui donne le temps à Turandot de s'opposer à son dessein. On se prépare à marier les amants, et la jeune première qui est une Chinoise du XVIII^e^ siècle, s'approche de la rampe, regardant le parterre avec des yeux en coulisse pour assurer qu'elle est revenue de ses préventions injustes contre les hommes; elle déclare qu'elle voit là-bas une réunion de garçons pour qui elle se sent de l'amitié : « Donnez à mon repentir, leur dit-elle, quelque signe bénévole de votre pardon; » et le parterre applaudit.

On ne peut se le dissimuler, *Turandot* aurait pour nous le défaut d'être un ouvrage puéril. Un de ces spectateurs prosaïques et raisonnables dont Hoffmann avait une si grande horreur, serait en droit de trouver que l'empereur est trop faible de céder aux caprices de cette princesse extravagante, et que les grands airs d'une petite fille orgueilleuse mériteraient une bonne correction, et non pas l'honneur de fournir matière à une comédie héroïque. Le reproche ne manquerait pas absolument de vérité; mais combien y a-t-il dans les vieux sujets tirés de l'antiquité de fables invraisemblables et un peu puériles! Elles sont consacrées et viennent de la Grèce, au lieu de venir des Arabes. Euripide et Sophocle leur ont fait des vêtements divins; mais ajoutez à la froide raison et au prosaïsme impassible du spectateur haï d'Hoffmann une ignorance complète des traditions antiques, supprimez ce que l'é-

ducation a enfoncé à grands coups de marteau dans cette tête dure, et soumettez Racine et Corneille à son rare jugement. Vous verrez Mithridate, amoureux à soixante ans d'une jeune fille, devenir un vieux fou ; Bajazet un garçon trop léger qui écrit des billets compromettants ; Bérénice une femme importune que le roi est trop bon de ne pas faire mettre à la Bastille. Quant aux personnages de Corneille, il n'y en aurait pas un qui ne fût un homme à chapitrer vivement pour l'empêcher d'agir sans cesse d'une façon diamétralement opposée soit aux convenances du monde, soit à ses véritables intérêts.

Sans aucun doute, le parterre français rirait quand Turandot se lèverait pour réciter ses énigmes avec le *tuono academico,* et cependant le mouvement du voile rejeté en arrière, et qui déconcerte Calaf, est éminemment dramatique ; et Hoffmann, en parlant de cette scène, dit qu'il ne l'a jamais vu représenter par une jolie actrice sans s'écrier avec enthousiasme, comme le désespéré Calaf : « *O bellezza ! ó splendor!* » Je souhaite aux gens qui appelleront Hoffmann un enfant l'intelligence et le goût de l'auteur du *Pot d'or.* Combien les auteurs comiques français devraient envier à Gozzi la liberté dont il jouissait et la parfaite latitude que lui laissaient les Vénitiens ! Quelle aisance ! quelle variété d'invention ! quel laisser aller entre le public et lui ! D'une part, on ne vient que pour s'amuser ; de l'autre, on ne cherche qu'à trouver toutes sortes de moyens de divertir les gens. Dans *la Femme serpent,* pièce, il est vrai, fort compliquée, le poëte a besoin de placer une exposition nouvelle entre le troisième et le quatrième acte, afin de préparer le dénoûment. Rien de plus simple : le Truffaldin Sacchi, habillé en vendeur de *relazioni,* se présente avec le manteau court et troué, le chapeau râpé, la barbe en désordre : « Gentilshommes et gentilles dames, voici la nouvelle, remarquable et authentique relation de la grande bataille qui a été livrée pendant cet entr'acte. Vous y verrez comment le géant Morgon, accompagné de deux mil-

lions de Maures farouches, a donné l'assaut à la ville de Téflis; comment, avec le secours du ciel, la forteresse a résisté aux efforts des infidèles... etc. Cela vient de paraître. On ne le vend que la bagatelle d'un *soldo*. »

— Maître Sacchi, disait l'auteur dans la coulisse, vous distribuerez ce papier pour rien.

— Bah! répond l'impresario, je serais donc un plus mauvais vendeur de *relazioni* que les crieurs des rues, si on ne me payait pas? Je prétends qu'on me donne autant de sous qu'il y a de spectateurs.

Et le public de rire et de payer. En France, Truffaldin, avec sa relation et son manteau troué, eût essuyé une bourrasque de sifflets, et le lendemain l'auteur se serait mis en travail de quelque pièce d'un irréprochable ennui.

Laissons de côté la *Donna Serpente*, *les Gueux heureux*, la *Zobéide*, le *Mostro Turchino* et *l'Oiseau vert*, qui composent le répertoire *fiabesque* de Gozzi, pour suivre de préférence l'homme pendant cette période remarquable de son génie. A force d'exercer sa fantaisie et de voir représenter devant lui ses conceptions originales, notre poëte vivait entouré de magiciens arabes, de nécromans thessaliens, de derviches et de faquirs dangereux par leurs ruses. A force de faire le métier de providence et de fatalité avec toutes ces créations bizarres, Gozzi entra jusqu'au c u dans le monde fantastique; les puissances occultes dont il s'était servi se tournèrent un beau jour contre lui, et se mirent à le tourmenter. Cependant, au rebours d'Hoffmann, qui s'est cru plus tard affligé du même malheur, Charles Gozzi ne tremblait point devant ses ennemis invisibles. Il s'irritait avec l'exagération italienne, et gardait son sérieux pour faire rire les autres.

Si on en croyait Gozzi, la pluie tomberait pour lui seul, aussitôt qu'il met le nez dehors, et rien ne lui arriverait comme à tout le monde. Cependant tout le monde est en droit d'en dire autant que lui. Chacun a son chapitre des *Contratempi*, orné de méprises effrayantes, de personnages bizarres et de fata-

lités imprévues dont on a le droit de faire des monstres. Qui ne connaît pas cette disposition d'esprit dans laquelle tout change d'aspect et s'éclaire d'une lumière fantastique? Alors la queue du diable passe entre les basques de tous les habits, et si quelqu'un vous appelle d'un autre nom que le vôtre, vous êtes au pouvoir de l'enfer. Dans les mains de Gozzi, le fantastique, soutenu par la pantalonnade vénitienne, prend des proportions énormes. L'auteur a bien l'air de croire à la vertu des paroles cabalistiques par lesquelles l'âme de Tartaglia passe dans le corps du roi, son maître, tandis que l'imprudent monarque s'amuse à entrer dans le corps d'un cerf; mais il exagère assez les choses pour vous faire entendre que cela n'est pas parfaitement croyable! Hoffmann, au contraire, est effrayé réellement, et veut vous forcer à partager son épouvante.

Transportez la scène des *Contratempi* en Allemagne : n'avez-vous pas l'écolier Anselmus, qui ne peut jamais saluer un grand personnage sans renverser une chaise; le petit Zacharie, avec ses transformations, et le conseiller Tussmann, qui voit une tête de renard sur les épaules de son voisin l'horloger, et tout ce monde de gens qui se *fantasmatisent* dans les cabarets de Berlin ou de Nuremberg? Assurément, il est impossible de nier l'originalité d'Hoffmann; mais jusqu'à quel point s'est-il approprié celle de Gozzi? Combien le poëte vénitien l'a-t-il aidé à s'exalter, à se mettre en dehors de lui-même, pour se voir agir, penser et se faire manœuvrer comme les masques de la comédie *dell' arte?* Combien Charles Nodier a-t-il emprunté à Gozzi, qu'il a suivi de près dans ses voyages en Dalmatie? A quel degré *la Fée aux miettes*, *Trilby*, et tant d'autres ouvrages, sont-ils parents des comédies *fiabesques* et du chapitre des *Contratempi? Turandot* et *l'Amour des trois oranges* ont engendré les *Tribulations d'un directeur de spectacle* et les articles sur les marionnettes. Néophobus est le neveu de Burchiello, et ses diatribes sont venues à Paris avec un bon vent sur la *Tartane des influences*, longtemps après l'année bissextile 1756.

Tandis que d'autres ont passé leur vie entière dans le fantastique, Gozzi, trop fort pour s'y arrêter, n'y demeure qu'un instant; il prend la chose comme un badinage, dont son air fâché fait tout le charme, et en conscience le fantastique ne devrait jamais être pris autrement. Le reste est de la folie ou de l'affectation. N'oublions pas surtout que le chapitre des *Contratempi* est une production du XVIII^e^ siècle.

C'est une existence heureuse et variée que celle de Gozzi, surtout dans son époque *fiabesque*. Qui n'a envié le sort du poëte comique jeté dans le tourbillon de la vie d'artiste, au milieu d'une troupe d'acteurs intelligents, et d'actrices jolies, qui doivent à ses travaux et à ses conseils leur gloire et leur pain quotidien? Qui n'a désiré connaître la vie aventureuse décrite par Goëthe dans *Wilhelm Meister?* Charles Gozzi faisait mieux que de jouir du pittoresque et de la liberté du monde des coulisses; il exerçait le rôle de génie du bien dans ce conflit perpétuel de passions : il refusait de voir le mal, et souvent, de peur d'être blâmé par lui, on n'osait pas commettre une mauvaise action.

Le temps, qui détruit tout, laissa Charles Gozzi vivre heureux et tranquille pendant quatorze ans, au milieu de ces acteurs qu'il aimait et qu'il avait perfectionnés. Cette belle époque ne fut qu'une suite de succès, de relations gaies et cordiales, de bonne harmonie et de recettes copieuses. On se réunissait deux fois par semaine chez le compère Sacchi; le vin de Chypre échauffait les conversations; la jeunesse et la beauté des actrices, leur coquetterie, leurs folles espérances de mariage, mettaient Gozzi dans la plus douce position dont puisse jouir un auteur. Tout alla le mieux du monde tant que le patron de la troupe n'eut de préférence marquée pour personne; mais un beau jour, une œillade plus meurtrière que les autres et mieux ajustée pénétra jusqu'à son cœur : ce fut le signal de la discorde, de la désorganisation, et même de la décadence du poëte comique.

Une actrice, la signora Teodora Ricci, captiva tout à coup

Charles Gozzi, à tel point qu'il négligea ses anciennes amitiés et ses intérêts pour être plus entièrement à son amitié nouvelle.

Gozzi, qui avait tant professé l'horreur des compilations, emprunta et compila pour plaire à la Ricci. Il traduisit le *Gustave Wasa* de Piron, *la Chute de dona Elvira*, pièce espagnole, *la Femme vindicative*, etc. Le public applaudissait par complaisance, mais il ne reconnaissait plus le père original, hardi et volontaire de *Turandot* et des *Trois oranges*. Gozzi, mécontent, bouda contre les Vénitiens pendant quelques années. Il laissa la Ricci jouer son antique répertoire d'ouvrages classiques et usés. Ce temps de repos ne fut pas inutile à cet esprit dérouté. Le poëte se retrempa dans le silence. On le revit comme autrefois se promener dans les coins et les petites rues, le menton incliné, comptant les dalles, et justifiant son sobriquet de *solitaire*. Il recommençait à parler tout seul et à murmurer des vers d'un air sombre et distrait. L'été de la Saint-Martin ranima encore une fois sa verve. Il eut un retour vers la satire, non pas comme dans sa jeunesse, contre de fausses locutions, des drames traduits, le patois chioggiote, ou d'autres bagatelles indignes d'échauffer la bile d'un homme mûr. Les ridicules ne lui arrachaient plus que des sourires, ce fut sur les vices qu'il fixa son regard pénétrant. Le débordement des mœurs était parvenu à un degré d'effronterie tout à fait révoltant. Le génie satirique de Gozzi ne pouvait voir de tels excès sans leur dire un mot, et comme le sujet en valait la peine, l'émotion se mêlant à la plaisanterie, il trouva une quatrième manière, non plus gauloise comme dans *la Tartane*, ni orientale comme dans les *fables* et les allégories, ni italienne comme dans les pantalonnades; l'indignation et le chagrin lui inspirèrent cette ironie amère et touchante que Shakspeare avait mise dans la bouche du prince Hamlet. Trois satires seulement, et très-courtes, sortirent de ce dernier jet, mais ce furent les meilleurs fruits qu'ait portés cet arbre si fécond. Prenons celle de ces pièces de vers qui termine le recueil.

Une pauvre femme du peuple, jeune et jolie, appelée Betta, était devenue folle de douleur de ce qu'on avait tué son mari dans une querelle de taverne. Comme elle ne faisait de mal à personne, et que sa folie était au contraire tendre et bienveillante, on la laissait courir les rues et demander l'aumône. Son nom était devenu proverbe : faire comme Betta la folle signifiait aller trop loin dans ses affections et être dupe de son cœur. Gozzi s'empara de ce personnage intéressant, et c'est Betta qui parle ainsi aux femmes vénitiennes, en stances de huit vers :

« Belles dames, si je vous demandais qui je suis, vous me répondriez : Passe ton chemin ; nous savons que tu es Betta la folle. — J'en conviens : je m'appelle Betta ; mais pour que vous jugiez de l'état de mon esprit, je vous dirai quelques paroles un peu brusques. Je vous prouverai que nous sommes toutes sœurs, et que nous nous ressemblons comme Louis et Ludovic.

» Et qu'arriverait-il si, notre procès une fois jugé, nous allions changer de nom? Parce que je cours seule au milieu des rues, vous vous accordez pour dire : Elle est folle ! — Vous êtes donc sages, parce que vous courez dans la ville, accompagnées de tous les mâles de Venise, excepté de vos maris ?

» Mes promenades sont innocentes ; les saluts et les sourires que j'adresse aux passants n'offensent pas les mœurs ; mais que dit-on de vous par derrière, de vos circuits dans les ruelles détournées ; de vos minauderies, de vos clignements d'yeux et de votre démarche lascive ?

» Quand je suis maussade et que je garde le silence, c'est que je n'ai rien à répondre à qui me parle ; et vous autres vous tournez le dos aux gens, et vous faites les revêches pour tâcher de rendre fou qui vous aime.

» Il est vrai que, si quelque polisson porte les mains sur moi, je lui donne une rebuffade. Aussitôt vous dites : Le mal est dans sa cervelle. — Mais vous, vous acceptez l'insolente caresse, et apparemment vous avez raison, puisque vous êtes sages et moi folle.

» Quand il me plaît d'avoir un amoureux, je lui fais les yeux doux au milieu de la place publique. Aussitôt vous criez : Betta la folle va commettre quelque inconvenance ! — Si j'étais sage comme vous, je saurais que, dans un coin obscur, ou quand les rideaux de la gondole sont fermés, on peut sans crainte... Épargnez-moi le reste.

» J'aime bien mettre de belles plumes de coq sur ma tête. Mes

brasselets de gousses d'ail sont jolis. Sur mon pauvre sein, voyez ce riche morceau d'un vieux mouchoir déchiré. Tantôt je mêle et je noue mes cheveux, tantôt je les éparpille. Quelquefois je me coiffe avec soin d'une corbeille, signes certains de mon incurable démence.

» Mais celui qui a le temps d'examiner vos crinières y verra passer en un mois trente guirlandes. Vos cheveux changent à tous moments : à présent à la française, tout à l'heure à l'anglaise. Vite des fleurs de tous les pays ! O les étranges formes de tête que vous vous donnez ! On voit bien qu'il y a dans ces têtes-là un grand jugement.

» Sotte que je suis ! je loge pour rien chez le jardinier ou la pauvre fruitière. A ceux qui m'abordent je ne coûte jamais plus d'un denier. Ce n'est pas savoir se conduire. On ruine son mari, on ruine ses enfants. Eh quoi ! point de viande à dîner ! le rôti reste chez le boucher ? Voilà le moment de ruiner un amant.

» Le désespoir de voir mon mari mort, c'est là ce qui m'a rendue folle : honteuse faiblesse ! Si j'avais été forte comme vous autres, je me serais réconfortée en apprenant mon veuvage. Une folle pleure son mari parce qu'elle l'aime. Heureusement cela est rare ; la sage rit, et tôt s'amourache d'un autre quand ce n'est pas fait d'avance.

» Oh ! qu'il est beau de comprendre bien ce que dit le monde ! Les brebis qui sortent de l'étable ne savent pas distinguer le faux du vrai ; le vrai descend dans les abîmes, le faux est là qui leur crève les yeux ; la renommée tourne autour du troupeau avec sa trompette, choisit une brebis sans cervelle, et crie : Je te salue, ô Salomon !

» Enfin, il faut que je vous le dise, et faites attention, car je sens en moi le souffle de la sibylle : les grimaces de mon corps sont le miroir de vos âmes ; je vous enseigne ainsi à modérer le bouillonnement de vos cervelles. Voulez-vous être sûres de votre raison ? faites avec votre cœur et votre esprit le contraire de ce que fait ma personne. Alors vous serez sages. Adieu, femmes ! »

L'année 1797 était arrivée. Les armées républicaines et les graves événements qu'elles apportèrent à leur suite éteignirent tous les petits intérêts. On ferma tous les théâtres, et la politique régna seule à Venise. Gozzi assista à la chute de son pays, aux trahisons, aux folies de la magnifique seigneurie, à l'abandon méprisant du général français, à l'entrée des baïonnettes allemandes, à l'élection dérisoire du doge Manino,

son ami. Dieu sait ce qu'étaient devenus dans ce conflit les Pantalons et les Truffaldins! On n'en entendit plus jamais parler, et l'année de la mort de Charles Gozzi n'est pas même connue. Ce génie bizarre passa comme une de ces comètes dont on n'a pas eu le temps d'étudier la marche. Aussitôt qu'on ne le vit plus, on l'oublia.

A quel point cet injuste oubli a été poussé en Italie, et particulièrement à Venise, c'est ce que j'aurais refusé de croire si je ne l'avais vu par moi-même. Au mois d'octobre 1843, étant à Venise, je cherchais sur les affiches de théâtre une pièce qui ne fût pas traduite du français. On joua un soir, au théâtre *Apollo*, une comédie de Goldoni, et je pris un billet. Au premier mot, je reconnus *le Dépit amoureux*, grossièrement transformé. Dans mon désappointement, je sortis en disant qu'il n'y avait pas moyen de voir en Italie une pièce italienne, et que Gozzi avait eu bien raison de se moquer des plagiaires. Mes voisins se mirent en fureur contre moi, et me soutinrent en face que leur Goldoni était trop riche pour voler les autres, et que *les Amants querelleurs* ne devaient rien à personne, ce qui ne me persuada point. Le lendemain, je demandai chez plusieurs libraires les comédies de Gozzi; à peine si on savait ce que je voulais dire. Enfin, dans une petite boutique, on me tira de la poussière un vieil exemplaire oublié sur un rayon depuis quarante ans, et on me donna les dix volumes pour le prix du papier.

Lorsque Gozzi, jetant un regard inquiet sur ses œuvres, s'était effrayé de leur originalité, le pressentiment qui lui représentait ses *fables* oubliées et les oripeaux de Goldoni sortant de l'eau n'était pas un effet du hasard. Il sentait que le mot de *régulière* attaché à l'œuvre de Goldoni serait un jour le morceau de liége qui devait l'arracher du fond des lagunes. Les véritables poëtes, les hommes de fantaisie, « qui ne vivent pas d'emprunt et ne se parent point des plumes du paon, » n'auront jamais pour eux que la minorité des gens intelligents et éclairés. Cette minorité leur fait rare-

ment défaut; mais une immense majorité se prononcera toujours pour ceux qui suivent les chemins battus; elle reviendra là où est l'ornière, et laissera ceux qui ne marchent sur les traces de personne se perdre dans l'oubli. Le sort du poëte de fantaisie sera donc, non-seulement d'être oublié, mais encore de reparaître, au bout d'un certain temps, comme une nouveauté sous le nom d'un autre. Certes, lorsque Hoffmann se mit à imaginer ses personnages bizarres, on ne douta pas qu'il n'eût puisé ces excellentes folies dans sa cervelle : cependant on ne peut nier qu'il se soit inspiré de Gozzi. Qui eût osé soupçonner *la Vie d'artiste* de ne pas être un souvenir de jeunesse raconté par Hoffmann avec tous ses détails les plus exacts? Cependant on ne sait plus qu'en penser en voyant que Gozzi, trente ans auparavant, écrivait un chapitre semblable dans sa peinture de la compagnie Sacchi. La chanteuse Teresa aurait-elle été aussi capricieuse dans ses amours avec le maître de chapelle, si la Téodora Ricci n'eût pas fait damner le poëte comique vénitien? Le chagrin et les déceptions d'Hoffmann se sont bien augmentés de ceux de Gozzi. Quant aux méprises de *L'enchaînement des choses*, du *Pot d'or* et de *Zacharie*, ce sont absolument des amplifications du chapitre des *Contratempi*. Hoffmann a beaucoup loué Gozzi et vanté ses pièces *fiabesques*, sa poésie, les caractères comiques de son théâtre, et tout ce qui n'avait aucun rapport avec les *contes fantastiques;* mais il s'est bien gardé de parler du reste. Ajoutons que, si *la Tartane* n'eût pas coulé à fond les faiseurs de galimatias et les novateurs vénitiens, nos fabricateurs de mots n'eussent pas essuyé sous cette forme la fine et terrible bordée que Nodier leur envoyait il n'y a que cinq ans. Gozzi a encore sur ses imitateurs l'avantage d'avoir écrit en vers. Il n'est ni juste ni décent que ses inventions soient introduites en France de seconde main, tandis que le créateur d'un genre original et applaudi n'est qu'à peine connu de nous.

Si je n'ai pas réussi à donner de ce poëte aimable l'opinion

qu'il mérite, ses ouvrages sont là, le lecteur peut les ouvrir sans avoir à craindre d'y trouver de l'ennui, car Gozzi écrivait pour un public bien plus léger et plus impatient que nous. On ne s'inquiétait guère à Venise des lois du bon goût, ni des leçons sur la dépravation des mœurs, ni des colères de l'académicien *solitaire* contre les patois barbares; il fallait d'abord amuser son monde. Une minute d'ennui eût tout perdu, et renvoyé les spectateurs immédiatement d'un théâtre à l'autre. Charles Gozzi savait cacher son but moral ou littéraire sous l'apparence du plaisir et de la récréation; derrière la nourrice racontant des histoires aux petits enfants, on reconnaît sans peine le philosophe. Cet alliage de la force satirique, du bon sens critique, du merveilleux oriental, du fantastique et de la pantalonnade italienne, a quelque chose d'étrange et de surprenant, comme l'existence de Venise elle-même. C'est bien de la ville féerique des lagunes que ce génie complexe devait sortir, et le public français, qui a le privilége de distinguer et d'aimer ce qui se fait de bon en tous pays, ne refusera pas à Charles Gozzi une place dans son estime.

Si Gozzi eût prévu qu'on s'emparerait en Allemagne de ses idées, il eût donné plus de développements à la partie fantastique des *mémoires* qu'on va lire; afin de mettre ce côté de l'ouvrage plus en relief, j'ai cru devoir faire quelques changements dans l'ordre des matières. L'auteur n'a pas observé la marche chronologique des événements de sa vie, dans le but de réunir ensemble les faits et les réflexions qui se rattachent à un même sujet. Son portrait physique et moral, et quelques anecdotes de nature à faire connaître son caractère forment un chapitre particulier. Ses amours sont racontées à la suite l'une de l'autre; ses querelles littéraires et sa guerre contre l'école de Goldoni occupent tout un livre. Ses procès et discordes de famille remplissent un autre livre; ses visions et aventures surnaturelles un troisième livre. Il résulte de cette façon de procéder une monotonie fâcheuse. Le chapitre des amours, celui des querelles, celui des procès, semblent

trop longs, tandis qu'au contraire, en racontant les choses par ordre de date, elles auraient eu assez de variété pour paraître plutôt trop abrégées. Une étude approfondie de ces Mémoires et quelques recherches à d'autres sources m'ont permis de rétablir dans la traduction l'ordre chronologique des faits. C'est peut-être un manque de respect envers l'auteur, mais cela était nécessaire dans l'intérêt de l'ouvrage. Charles Gozzi a le mérite, fort rare parmi les écrivains de son pays, de chercher la concision du style et de haïr l'emphase; cependant, malgré sa bonne envie d'être sobre, il ne serait pas un véritable Italien si, en traduisant sa prose en français, on n'était pas encore obligé d'abréger certains passages trop diffus. Quant à l'originalité du personnage, elle est si frappante, exprimée par lui-même si gaîment et de si bonne grâce, qu'elle ne pourrait manquer de se faire sentir dans toutes les langues du monde.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Si je croyais être un homme d'importance, comme un grand saint, un grand jurisconsulte, un grand philosophe, ou même un grand littérateur, je ne m'aviserais pas d'écrire l'histoire de ma vie; je laisserais ce soin aux romanciers, dont le métier est d'émerveiller les lecteurs, ou aux zélés qui s'imposent le devoir d'édifier la postérité par de beaux exemples. J'ai vu trop d'hommes doués de quelque talent se couvrir de ridicule et attirer sur leur dos quantité de disgrâces, par la folle estime qu'ils avaient d'eux-mêmes. Ces gens-là, dans l'aveuglement de la vanité, s'habillent d'un certain *noli me tangere* qui les rend ombrageux comme des poulains indomptés. Si, par aventure, ils daignent faire leur apologie, ils se donnent des brevets de demi-dieux; les deux tiers du monde sont composés d'envieux de leur gloire rêvée. Leur parole amère accable le prochain, qui ne tombe pas prosterné devant ce burlesque *noli me tangere*. Les éloges que, dans leur clémence, ils accordent à un petit nombre de personnes, brillent par la modération, et ces personnes dignes de leur bienveillance sont toujours les sots qui les admirent ou les coquins qui les flattent.

Ma principale étude a été de me faire à moi-même mon procès et de rebattre la pétulance de mon amour-propre, depuis que j'ai remarqué autour de moi, sur tous les visages, dans toutes les démarches, les physionomies et les regards, cette arrière-pensée générale : « Regardez-moi, contemplez, respectez et craignez-moi. » J'ai trouvé quelque profit à cette étude, c'est pourquoi, bien que je parle beaucoup de moi dans ces mémoires sur ma vie, ma famille, mes voyages et mes œuvres littéraires, je les publie avec un véritable sentiment d'humilité. Je n'ai mérité ni les encens de ceux qui m'aiment ni les libellés injurieux dont mes ennemis m'ont honoré. Je remercie les premiers de leur bonté, sans haïr

les autres de la soif qu'ils ont eue de me déchirer. C'est vivre que d'avoir des amis et des ennemis; on excite la sympathie ou l'antipathie par son aspect, son visage, par un parler ou lent ou rapide, ou prolixe ou laconique, et même par son tempérament, sans que les mœurs ni la conduite y soient pour rien. J'ai excité des aversions basées sur ces motifs indépendants de ma volonté; en conséquence, j'écrirai mon portrait, afin qu'on puisse, si l'on veut, se divertir à crayonner ma caricature, et j'essayerai la peinture fidèle de mon cœur, de mes pensées et de mes goûts, afin que les esprits envenimés et ingénieux me puissent représenter avec malignité sans s'écarter du vrai et sans craindre un démenti.

Nous avons tous dans l'intelligence une lentille optique, qui par ses reflets nous présente les objets de ce monde sous un certain jour. Si j'ai quelque brin de philosophie, ma lentille optique incline plus vers l'humeur de Démocrite que vers celle d'Héraclite. Quand j'ai puisé dans ma cervelle, éclairé par les reflets de la susdite lentille, ç'a été ordinairement pour faire rire par des caprices et des badinages. Comme parmi les objets que j'ai choisis pour but de mes traits et de mes satires, l'imposture et l'hypocrisie ont été ceux que je préférais, j'ai acquis un nombre imposant d'ennemis. Je me suis rappelé souvent au milieu de mes guerres satiriques cette belle sentence d'un sage : « Avec les traits et le sel vous amusez, mais vous ne gagnez point les cœurs. » Sans me flatter d'avoir désarmé mes ennemis en me moquant de moi-même après m'être moqué d'eux, je ne m'embarrasse pas de leur colère, et je donne le récit sincère de ma vie afin qu'ils puissent rire à mes dépens tout à leur aise.

MÉMOIRES

DE

CHARLES GOZZI.

CHAPITRE PREMIER.

MES ANCÊTRES, MA NAISSANCE ET MON ÉDUCATION.

L'origine de ma famille remonte au XIV^e^ siècle, et commence à un certain Pezolo dei Gozzi. Un arbre généalogique convenablement enveloppé de toiles d'araignée, saupoudré de poussière, dégusté par les vers, non encadré, mais sans contradiction, affirme cette vérité. N'étant pas Espagnol, je ne me suis jamais recommandé à aucun généalogiste pour me procurer une origine plus ancienne. Il y a, je ne sais où, des monuments historiques qui veulent absolument que ma famille dérive des Gozze de Raguse, fondateurs de cette antique république. Dans l'histoire de Bergame, on lit que Pezolo dei Gozzi fut félicité par le sénat de Venise d'avoir exposé ses biens et sa vie contre les Milanais, pour maintenir sa province dans le domaine de cet invincible et très-clément gouvernement.

Les Gozzi, devenus citoyens de Venise, élevèrent

des habitations dans cette ville pour leurs vivants et pour leurs morts, comme on le peut voir dans la rue et l'église de Saint-Cassiano. Une des branches de notre maison eut l'honneur de s'allier, au XVII^e^ siècle, avec une famille patricienne; après quoi elle s'éteignit immédiatement. L'autre branche, d'où je descends, demeura dans sa bourgeoisie originaire à laquelle jamais elle ne fit honte. Aucun de mes ancêtres n'occupa de ces hauts emplois lucratifs auxquels peut prétendre la *cittadinance* vénitienne, d'où je conclus que les Gozzi furent de bonnes gens, pacifiques et point intrigants.

Il y a deux cents ans, le bisaïeul de mon père acheta six cents arpents de terre avec des bâtiments dans le Frioul, à cinq milles de Pordenone. La plupart de ces biens étaient des fiefs; or, à chaque succession, l'héritier devait renouveler l'investiture en payant quelques ducats à l'État. Les ministres de la chambre des feudataires à Udine, sont des gens d'une vigilance admirable. Si quelque héritier néglige d'apporter les ducats, et de jurer fidélité au gouvernement, ils mettent le séquestre sur son patrimoine le plus fidèlement du monde. C'est ce qui arriva lors de la mort de mon grand-père, par un oubli de ma famille : il nous fallut payer une grosse somme d'argent pour obtenir cette très-respectable investiture.

Mon titre de comte doit m'être accordé assurément par quelque parchemin. Ceux qui me refuseraient ce titre ne m'offenseraient point; j'aimerais mieux cela que si l'on m'eût contesté sérieusement le peu de biens que mon père m'a laissés. Je suis fils de Jacques-Antoine

Gozzi, qui avait un esprit pénétrant, un sentiment d'honneur fort délicat, un tempérament irascible, un caractère résolu et quelquefois terrible. Élevé par une mère tendre, qui lui apprit, dès son bas âge, à suivre tous ses caprices, sa bonne éducation l'accoutuma tout de suite à se ruiner en chevaux, chiens, équipages de chasse, festins splendides, etc. Il se maria inconsidérément, toujours pour obéir à ses inclinations. Son patrimoine lui aurait permis de faire bonne figure dans le monde; mais il la voulut faire par trop sublime. Ma mère, Angela Tiepolo, était d'une famille patricienne et célèbre de Venise, laquelle s'éteignit en la personne de mon oncle César Tiepolo, qui mourut sénateur illustre vers l'année 1749.

Les avantages de la naissance ne sont que des jeux du hasard; pour moi, je ne regarde point d'où je viens, mais je regarde où je vais. Je ne sais si de mauvaises actions attristeraient les morts, mais elles me feraient rougir moi-même. Mon nom est Charles, et je sortis le sixième du sein de ma mère pour jouir de la lumière, ou, si vous l'aimez mieux, des ténèbres de ce monde. Voulez-vous des chiffres? je vous dirai que je commence cet écrit le trentième jour d'avril 1780, mon âge dépassant de beaucoup la cinquantaine sans atteindre à soixante ans. Je n'en sais pas plus, en vérité, et je n'irai pas importuner les sacristains pour demander mon extrait de baptême, étant sûr qu'on m'a baptisé, et n'ayant pas la prétention de faire le damoiseau. Je ne crains pas qu'on s'y trompe; ma façon de me vêtir et de me coiffer y mettrait bon ordre. Ne tenons pas trop compte des

années, et ne jugeons personne par l'âge. A tout âge on peut mourir. J'ai vu des hommes qui ressemblaient fort à des enfants, des jeunes gens remarquables par leur maturité, des vieillards pleins de feu, d'autres qu'on aurait dû mettre au maillot.

Nous n'étions pas moins de onze frères et sœurs, quatre garçons et sept filles, tous d'un bon naturel et sans reproche, tous atteints de l'épidémie littéraire, et mes sœurs elles-mêmes seraient capables d'écrire leurs mémoires si la démangeaison leur en venait. Les soins de notre éducation furent confiés successivement à plusieurs abbés, qui par leurs sottises et leurs amourettes avec les servantes de la maison, se firent chasser l'un après l'autre. Dès mon enfance mes penchants se révélèrent; j'étais un petit drôle taciturne, observateur, imperturbable, d'humeur douce et fort appliqué à mes études. Mes frères, profitant de mon caractère pacifique et muet, m'accusaient de toutes les fautes qu'ils commettaient, et sans daigner m'excuser, je souffrais des punitions injustes avec une constance héroïque. Chose incroyable pour un enfant, je supportai avec indifférence l'effroyable punition du *pain sec*. Il est donc évident que j'étais un écolier stupide ou un philosophe précoce.

Mes deux frères aînés, François et Gaspard, eurent le bonheur d'entrer au collége et d'y achever régulièrement leurs études; mais, hélas! le désordre de notre maison, le défaut d'économie de mon père, et l'augmentation rapide de la famille, vinrent entraver les progrès de mon éducation. Je fus mis entre les mains d'un curé de campagne, et puis ensuite d'un prêtre vénitien de

bonnes mœurs et passablement instruit. Dans un lycée tenu par deux ecclésiastiques génois, je poursuivis mes études avec un amour extrême des livres et un grand désir d'apprendre. Nous étions vingt-cinq écoliers dans ce lycée; j'ai bien vu, depuis ce temps-là, les deux tiers de mes condisciples à qui la grammaire, les humanités et la rhétorique avaient enseigné à s'enivrer dans les cabarets, à porter la besace, et à crier dans les rues : « Pommes cuites, prunes, ou châtaignes, » avec un panier sur la tête et une balance pendue à la ceinture.

Après de grands efforts, ayant franchi les écueils où les revers de fortune avaient jeté mon enfance, je complétai tant bien que mal mon éducation moi-même, à l'aide du peu que j'avais acquis dans mes classes, et je réussis à sortir de l'ignorance. L'exemple de mon frère Gaspard, dont la passion pour l'étude était généralement louée, stimula encore mon zèle. Je demeurais cloué sur mes livres. La poésie, le pur langage italien et l'éloquence enflammaient alors l'émulation de la jeunesse de Venise. De ces trois belles choses, on ne trouve plus de trace aujourd'hui dans notre cité, pour des raisons que je dirai plus tard. Je ne sais ce qu'ont fait mes contemporains du fruit de leurs classes, mais je n'en connais pas un qui soit capable d'écrire trois lignes ni d'exprimer le sentiment le plus simple sans commettre des fautes de grammaire et d'orthographe à donner des nausées. Ils sont comme ce personnage d'un drame français de Mercier, qui ne pouvait écrire un billet d'urgence, parce que son secrétaire était sorti. Mon application à l'étude de ces trois objets frivoles, la poésie, la langue toscane

et l'éloquence, fut si assidue et si opiniâtre, que j'y gagnai par fatigue des hémorragies à demeurer sur le flanc et passer pour mort comme Sénèque. On m'enleva livres, écritoire et papier; mais, à peine relevé, je me cachais dans les greniers de la maison pour y travailler. L'abbé Verdani, bibliothécaire de la famille Soranzo, homme de grande érudition, eut pitié de ma faiblesse et d'une passion qu'il partageait. Il me prit en amitié et vint à mon secours en guidant mon jugement et me prêtant des ouvrages rares et précieux, en m'enseignant à discerner les bonnes choses et à aimer surtout le naturel et la simplicité. Je lui dois d'avoir connu le chemin de la vérité; mais je lui dois aussi le malheur de ne pouvoir plus souffrir le faux goût et l'emphase qui empoisonnent actuellement les lettres italiennes, de ne trouver qu'ennui, antipathie et dégoût à la lecture de ces productions incohérentes, sophistiques, d'un style monotone, d'un jargon ampoulé, grossier, obscur, à périodes tortueuses, et d'une phraséologie ridicule.

J'appris le français, non pour me donner les airs à la mode de mal parler cette langue, mais pour étudier et comprendre la quantité prodigieuse de livres bons et mauvais qui sortent de cette grande nation si active, si favorisée et si vaillante. C'est dans cette littérature étrangère que je trouvai la sobriété du style. Quant à l'amour du vrai, il me fut inspiré dès mon enfance par feu mon père, qui ne m'entendit jamais faire un mensonge ni fausser mes sentiments sans m'administrer une paire de soufflets, dont je lui ai aujourd'hui une profonde reconnaissance.

CHAPITRE II.

INSTINCTS COMIQUES, DÉPART POUR LA DALMATIE, LIMONADE POÉTIQUE.

L'instinct de la comédie éclata singulièrement dans ma famille, et nous vint à tous en même temps que la parole. Outre les pièces que nous apprenions par cœur avec une extrême facilité, nous représentions avec succès des farces improvisées. Ma sœur Marina et moi, nous étions surtout d'habiles singes à reproduire les caricatures qui nous frappaient parmi les gens de notre village. Nous ajoutions à nos comédies des intermèdes burlesques où nous imitions les maris et femmes avec leurs costumes; et la copie était si fidèle, que nos spectateurs paysans, reconnaissant l'original, nous accueillaient avec leurs gros rires et nous couvraient d'applaudissements. Mon père et ma mère eurent un jour la fantaisie de vouloir être représentés sur notre théâtre par ma sœur et par moi. Ils furent servis à souhait et représentés avec exactitude dans leurs habillements, attitudes et langage, et j'osai même leur mettre sous les yeux leurs querelles de ménage. Cette témérité ne leur déplut pas et excita leur bonne humeur. Telle fut l'origine d'une vocation qui porta quelques fruits par la suite.

Je jouais passablement de la guitare, et, tout en

grattant les cordes, je tentai audacieusement d'improviser des vers, ce qui me fit passer pour un petit prodige auprès de ceux qui n'entendaient rien à la poésie. L'improvisation est le plus souvent une misérable façon de blesser les muses. Elle réjouit la foule, qui demeure la bouche ouverte à entendre des platitudes, et elle agit sur les cervelles vulgaires par une fausse apparence de talent dont la langue et la poésie s'indignent. En écoutant les plus fameux improvisateurs de ce siècle, je me suis assuré de cette vérité, que, parmi le déluge de vers que ces gens-là expectorent avec des gestes emphatiques et une face enflammée, au grand ébahissement des assistants, il n'y a pas de quoi faire une page digne d'être imprimée, ni qui trouvât pour lecteurs la vingtième partie de ceux qui en admirent le débit. Ce sont toujours des sons, des murmures vides de sens, qui tâchent de surprendre l'admiration par subterfuge. Les pauvres humains ressemblent à des chiens bassets suivant le merveilleux à la piste. Si un peintre voulait représenter sur la toile l'imposture se cachant sous le masque de la poésie, il la devrait personnifier dans l'improvisateur, les bras en l'air et l'œil effaré. Je demande donc pardon au dieu des vers des sottises que je récitais devant mes parents enchantés, au son de ma guitare.

J'avais quatorze ans lorsque les affaires de ma famille devinrent tout à fait embarrassées. Le désordre, l'accroissement des dépenses, la diminution des recettes et un procès onéreux, introduisirent l'inquiétude et la tristesse à notre foyer. Mon frère Gaspard se maria folle-

ment par une abstraction poétique. Indifférent à tout ce qui n'est point littéraire, il puisa dans Pétrarque une manière de devenir amoureux. Sa Laure fut une jeune fille appelée Louise Bergalli, plus âgée que lui de deux ans; et comme, par malheur, Gaspard n'était point arrêté par une soutane, il épousa sa maîtresse légalement. Mon frère, pour échapper aux soucis d'un ménage peu fortuné, se plongea dans ses livres avec une aisance toute particulière, et ce fut une véritable submersion.

Notre nombreuse famille était pleine de courage et de patience, et offrait jusqu'alors le modèle de l'union la plus douce; cependant, toutes les adversités fondaient sur elle à la fois. Quelle raison en donner? celle des gens qui ne savent que dire : une étoile maligne. La plus cruelle de nos blessures fut une attaque d'apoplexie qui frappa notre père, et le laissa pendant sept ans languir muet et paralytique, sans lui enlever ses facultés morales, comme pour lui faire mieux sentir toute l'horreur de sa position. Ce spectacle douloureux, les pleurs de mes sœurs, l'arrivée en ce monde d'une quantité de petits-neveux qui emplissaient la maison de cris, firent résoudre mon frère François à partir pour Corfou avec le provéditeur général de mer, Antoine Lorédan. Cette courageuse résolution m'inspira celle de voyager aussi avec Son Excellence Jérôme Querini, élu provéditeur de la Dalmatie. Recommandé à cet illustre gouverneur par mon oncle Tiepolo, je me chargeai d'un léger bagage, où étaient mes livres et ma guitare; j'embrassai en pleurant ma mère, et m'embarquai, à l'âge de seize ans, comme volontaire, pour aller dans des provinces

barbares étudier les mœurs militaires et celles des populations dalmates.

La galère *Generalizia* nous attendait au petit port de Malamocco. Je m'y rendis dans une barque, et je fus accueilli avec politesse et curiosité par les officiers, qui m'examinèrent des pieds à la tête, me sondèrent diplomatiquement, m'accablèrent de questions, et, finalement, m'offrirent avec cordialité leur amitié militaire. Les passions du jeu, de l'intempérance et du libertinage tenaient un bivouac dans leurs cœurs sans faire tort à l'ambition. C'était une gangrène incurable. Mon éducation patriarcale, mon désir excusable de conserver ma santé, la légèreté de ma bourse, ne me permettaient pas de prendre les habitudes de ces messieurs; mais je ne m'avisai point de leur faire de morale autrement que par ma conduite, et, avec le temps, je parvins à gagner l'affection de tout le monde. Lorsqu'il m'arriva d'accepter quelque invitation à des parties de débauche, je ne fus pas le moins gai des convives, et l'on m'en sut beaucoup de gré. Une épidémie régnait sur la galère parmi les matelots, et nous vidions les bouteilles au milieu des éclats de voix du frère franciscain, qui exhortait les moribonds à bien mourir.

Au bout de deux jours le provéditeur général arriva sur le navire aux sons des fanfares et du canon. Ce seigneur, que j'avais été voir dix fois à son palais, et qui m'avait toujours accueilli avec une affabilité charmante, une fois vêtu de rouge et en fonctions, prit un visage muet, superbe et terrible, ne reconnaissant plus personne et jetant aux fers les officiers les mieux recomman-

dés qui manquaient à quelque minutie dans leur service. Ce masque sévère du commandement est une tradition classique de notre antique gouvernement. Comme j'ai toujours eu pour agréable de remplir mes devoirs, je ne m'alarmai point, et je m'appliquai à ne donner aucun prétexte aux rigueurs de Son Excellence. Le provéditeur, retiré dans sa cabine, au fond de l'infernal navire, envoya le lieutenant Michieli, major de Province, demander aux officiers et volontaires leurs noms et qualités, comme s'il eût ignoré qui nous étions. Chacun rappela ses recommandations et cita ses protecteurs. Lorsque mon tour vint d'être interrogé, je ne donnai que mon nom. Cet oubli discret fut de bonne politique, et le provéditeur devint moins austère à mon égard. Après douze jours et autant de nuits de malaise, d'ennui et d'insomnies, nous débarquâmes enfin à Zara, capitale de la Dalmatie.

A peine installé dans un petit appartement assez malsain, je fus pris d'une fièvre pernicieuse qui me mit à deux doigts du tombeau. Grâce au médecin de Son Excellence, j'allais de mal en pis, et je partais pour l'autre monde, si, par un bonheur inouï, ce damné médecin ne m'eût abandonné, en déclarant que j'étais un homme mort. La nature attendait sa retraite; aussitôt qu'elle ne vit plus cet ignorant, elle me sauva bénignement au moyen d'une hémorragie nasale. Un capitaine de hallebardiers, nommé Massimo, me servit de garde-malade; et depuis ce moment une amitié inaltérable s'établit entre nous.

Lorsque ma santé fut rétablie, le provéditeur, qui

s'intéressait à moi et voulait me fournir les moyens de faire mon chemin, m'envoya des maîtres d'armes et l'ingénieur Marchiore, en me priant d'étudier l'exercice, les mathématiques et l'art des fortifications. Je me livrai à ces travaux avec mon assiduité habituelle. Je dressai des plans, je devins expert dans la théorie des siéges ; je fis de l'escrime avec mon ami Massimo, passé maître dans cet art diaboliquement noble, et je mouillais une chemise tous les matins à manier le fusil, la pique ou l'épée. Sur un échiquier stratégique, nous formions des escadrons de soldats de bois, et nous nous faisions un simulacre de guerre; j'appris ainsi à saisir les meilleures positions pour être tué avec parcimonie, tuer les autres avec prodigalité, et mériter de la gloire en enrichissant les cimetières. J'étais déjà plus qu'à demi guerrier, mais résolu au fond de mon âme à quitter cette brillante profession à l'expiration de mes trois années d'engagement. Le ver rongeur de l'ambition ne trouvait rien à manger dans mon cœur. Au milieu de mes travaux militaires, certains préceptes de paix et d'amour du prochain me revenaient à la mémoire. Sur ces entrefaites, l'ingénieur Marchiore mourut subitement d'une maladie aiguë. Cet officier, destiné à de hauts emplois, et dont la carrière était assurée, s'envola regretté de tous, et je me demandais à part moi, en voyant passer son cercueil, pourquoi les hommes se donnaient tant de peine pour s'entre-détruire, quand ils n'avaient qu'à laisser faire les engins naturels de mort, la maladie, le climat, les fléaux et le temps. Je me sentis refroidir devant mes dessins géo-

métriques et mes plans de stratégie. Afin de mieux étudier les fortifications, je m'étais logé avec Massimo dans une petite maison située près des remparts de Zara, et je voyais par l'une de mes fenêtres le soleil se coucher dans le sein de la mer. Je quittais mes livres arides et mes équations d'algèbre pour suivre des yeux le père de la lumière dans son immense voyage. La rêverie, la philosophie, le sens poétique, se réveillaient dans ma tête de dix-sept ans, et ma pensée peu martiale s'en allait au galop fort au delà du chemin de la contrescarpe; à son retour au logis, quand l'astre du jour s'était plongé dans son bain, elle ne manquait jamais de me dire : Change de vie, reviens à tes inclinations et à tes goûts; tu n'es point né pour tuer les hommes, mais pour les divertir et les aider à passer le temps sans mélancolie.

Dans notre république aristocratique, où l'on pâlit d'horreur à la seule idée d'un roi absolu, d'un tyran ou d'un doge tout-puissant, chaque provéditeur, gouverneur, commandant quelconque, est dans le cercle de sa province, de son gouvernement ou commandement, un souverain despote, avec toute la faiblesse, la vanité, la toute-puissance, l'amour des flatteries, qui accompagnent la couronne. La ville de Zara voulut un jour donner une preuve de son respect au provéditeur général. On éleva, à grands frais, dans le pré de la forteresse, un cirque de bois magnifiquement orné de draperies; on distribua des billets, et on provoqua une assemblée préparatoire des poëtes et prosateurs de la contrée, en manière d'académie. Tout académicien, par

moi, tu peux donner carrière à ton orgueil, tu as été aussi plat courtisan que pas un de ces ambitieux. Sois joueur, ivrogne, paresseux; abandonne tes dessins et tes fortifications; tu n'as plus besoin d'autre recommandation que tes fades compliments rimés. » Ce ne fut ni le jeu, ni le vin, ni la paresse qui me détournèrent de la géométrie et des chiffres; ce fut un sentiment nouveau que mon cœur ne connaissait pas encore, un sentiment plein de douceur, et source de mille maux. — Mais arrêtons-nous, et remettons à un chapitre particulier le lamentable récit de mes premières amours.

CHAPITRE III.

AMOURS DALMATIQUES.

Je devrais rougir, à mon âge, de raconter mes amourettes de dix-sept ans ; aussi je les raconterai en rougissant. Je me sentis toujours beaucoup de penchant pour les femmes. A peine capable de comprendre la différence des sexes, il me sembla que toutes les robes enveloppaient autant de divinités terrestres, et je recherchais avec empressement leur compagnie ; mais mon éducation et mes principes religieux étaient des freins puissants qui, pendant mes fraîches années, me rendaient très-modeste dans le propos et retenu dans la conduite ; cette modestie et cette sagesse ne plurent pas à toutes les belles que je connus. A mon départ pour la Dalmatie, je poussais l'innocence jusqu'à la niaiserie. La ville de Zara est un terrible écueil pour les cœurs naïfs. A l'endroit de l'amour, j'étais tendre, délicat, romanesque, mais fort métaphysicien. J'avais une si haute idée de la vertu des femmes, qu'une personne abandonnée à la seule ardeur des sens me semblait un monstre. Je ne pouvais attribuer la chute d'une belle qu'au trouble et à l'aveuglement involontaire d'une passion également partagée, à la violence de l'amour qui ne se connaît plus. J'aurais voulu aimer dans ces conditions, et avec une éternelle constance ;

c'est pourquoi je n'eus jamais le bonheur de plaire qu'à des démons, comme il arrive toujours aux hommes de mon caractère. L'histoire de mes premières amours ne fait pas beaucoup d'honneur au beau sexe; mais je veux croire qu'il existe de ces phénix que mon cœur avait rêvés, et dont le ciel ne m'a point jugé digne de faire la rencontre.

Mon appartement, sur les remparts de Zara, se composait d'une grande chambre et d'une espèce de cuisine. D'un côté je voyais la mer, et de l'autre la rue. En face de ma maison demeuraient trois sœurs de bonne famille, mais d'une pauvreté dont leur noblesse se serait bien passée. L'aînée de ces trois grâces eût été jolie si la fatigue et les travaux du ménage n'eussent flétri son visage et creusé ses yeux. La seconde était un diable follet, née pour plaire, vive, bien faite, brune de carnation, avec des cheveux démesurés et des yeux comme des diamants. Dans son maintien modeste, on remarquait une force et un feu contenus par l'éducation. La troisième, encore enfant, paraissait précoce, et sa physionomie annonçait autant de bons que de mauvais instincts. Je voyais ces trois nymphes de ma cuisine, où j'allais me laver les mains, et lorsqu'elles ouvraient leurs fenêtres, qui, à la vérité, n'étaient pas souvent fermées. Elles ne manquaient point de me saluer par une inclination de tête fort décente, et je leur rendais le salut avec le plus grand sérieux.

La seconde des trois sœurs imagina un manége de coquetterie sur lequel je ne pouvais me méprendre : aussitôt que j'arrivais dans ma cuisine pour me laver

les mains, elle ouvrait la fenêtre de sa chambrette, prenait son savon et se lavait aussi les mains, après quoi elle me saluait et fixait sur le jeune voisin des regards pénétrants, mêlés d'un peu de langueur. Ces grands yeux noirs exerçaient une puissance d'attraction qui me remuait le cœur. Il me fallait un quart d'heure de réflexions austères pour en éteindre l'influence; et, sans manquer de politesse, je dissimulais mon agitation sous le masque d'une gravité froide et philosophique. Une femme de Gênes, qui blanchissait mon linge, m'apporta un matin une corbeille remplie de chemises, et sur laquelle était déposé un œillet magnifique fraîchement cueilli.

— D'où vient cette fleur? demandai-je à la Génoise.

— Cet œillet, répondit-elle, a passé par les doigts d'une jolie personne du voisinage, et à laquelle votre seigneurie a la cruauté de ne faire aucune attention.

L'ambassade et le cadeau augmentèrent mon agitation; mais j'ordonnai à l'ambassadrice de remercier la belle voisine, en lui disant que je ne savais pas apprécier le charme des fleurs. Tout en parlant avec cette rudesse, ma tête commençait à tourner et mon cœur à s'amollir. Retiré dans ma chambre, je me mis à réfléchir profondément à l'aventure : impossible de penser à un mariage; loin de moi l'idée de ruiner la réputation d'une fille aimable. Je pesai d'ailleurs dans le creux de ma main la bourse légère qui enfermait tout mon pauvre avoir, et voyant avec horreur que je ne pouvais pas même secourir l'indigence de ma jolie voisine, j'étouffai impitoyablement la sympathie qui

m'attirait vers elle. Je cessai de me laver les mains à la fenêtre pour éviter le regard des larrons d'yeux noirs. Inutile précaution !

Un officier de mes amis, nommé Apergi, me fit appeler un jour. Il était au lit pour une indisposition qu'il avait bien méritée par ses excès, et me priait de lui venir tenir compagnie. Cet officier demeurait chez une vieille dame, épouse d'un notaire. La vieille dame commença par me morigéner au sujet de ma rusticité, disant qu'un bambin de dix-sept ans qui se donnait les airs sérieux d'un homme de cinquante ne faisait, en somme, qu'une caricature ridicule. Elle ajouta qu'en réduisant aux larmes et au dépit une charmante fille amoureuse de lui jusqu'à la passion, le philosophe sans barbe n'était plus un sage, mais un mal appris et un mauvais cœur. Pendant ce sermon édifiant, l'officier gémissait, se retournait dans son lit.

— Hélas ! disait-il, que n'ai-je vos dix-sept ans, votre santé, votre bonne mine, et que ne suis-je en pareille circonstance ! Je saurais bien en profiter.

Comme je m'apprêtais à donner les raisons de ma conduite, on frappe à la porte, et je vois paraître la dangereuse beauté elle-même, qui venait chercher des nouvelles du malade. A sa vue les paroles me rentrèrent dans la gorge, et le sang me monta violemment à la poitrine. On parla de choses générales. La jeune fille s'exprimait avec grâce et intelligence, en peu de paroles, mais sensées et fort modestement. Ses yeux éloquents me dirent clairement et sans colère que j'étais un ingrat.

A la fin de cette visite concertée d'avance, la vieille dame ne manqua pas de demander à la jeune fille si l'on devait revenir la chercher. Ma voisine répondit en rougissant qu'elle avait renvoyé sa servante pour veiller près de sa sœur, qui était au lit avec la fièvre.

— Eh bien, dit la femme du notaire, en me montrant au doigt, voici un jeune signor qui vous servira de cavalier.

— Oh ! répondit la rusée, je ne suis pas digne de tant d'honneur.

La civilité ne me permettait plus de reculer. Je réclamai l'avantage de reconduire la demoiselle. Le chemin n'était pas long. Nous demeurâmes tous deux muets et tremblants. Le bras de la jeune fille frémissait en s'appuyant sur le mien, et chaque frémissement me répondait jusqu'au fond du cœur. A la porte de sa maison, ma voisine me pria de monter avec un air d'humilité si aimable que je n'osai point refuser. Tout, dans ce logis, respirait l'indigence. Nous entrâmes dans la chambre où dormait la sœur aînée, dans un lit d'assez bonne apparence. La jeune fille prit son ouvrage et se mit à coudre, en m'invitant à m'asseoir auprès d'elle sur un sofa délabré. Afin de ne pas réveiller la malade, elle me parla ensuite à voix basse.

— Ma conduite, dit-elle en baissant les yeux, vous aura semblé bien folle. Depuis plus d'un mois, je ne sais comment cela m'est venu, j'ai conçu pour vous plus d'estime que je ne voulais. Ce fut en vous voyant jouer des scènes de comédie avec vos camarades. Une autre fois je vous vis encore à l'exercice et jouer au

ballon, et mon cœur tomba dans une faiblesse plus grande.

— En vérité, répondis-je en souriant, les causes de votre estime et de votre faiblesse sont bien flatteuses pour mon caractère et mes qualités.

La jeune fille se tut, justement blessée de cette réponse insolente; puis elle reprit avec une simplicité mêlée de finesse :

— Il est donc étonnant, dit-elle, que les applaudissements, les succès, l'agilité d'un jeune homme aux exercices et aux jeux de son âge, fassent impression sur l'esprit d'une pauvre fille? Tout le monde ici parle avec éloges de votre sagesse, de votre affabilité, de vos bonnes mœurs, chose rare parmi les officiers, qui sont généralement de fort mauvais sujets. On vous aime d'une façon, et moi je vous aime à ma manière. Vous pouvez mépriser ma folie et me réduire au désespoir, si cela vous amuse.

Deux larmes coulèrent sur les belles joues brunes de la jeune fille, et ces larmes qui me reprochaient ma brutalité, me troublèrent si bien que je me sentis tout à coup ensorcelé.

Signorina, répondis-je, en appelant à mon aide toute ma présence d'esprit, je vous dirai, comme je le dois, les causes de ma réserve. Je serais un monstre si je demeurais insensible aux preuves touchantes de votre tendresse. Je suis pénétré de reconnaissance des sentiments que vous exprimez avec cette aimable franchise; mais sachez que je n'ai point de fortune, et que j'appartiens à une famille qui a besoin de moi; je ne puis

penser au mariage, et si je m'attachais à vous je commettrais une action malhonnête, en faisant tort à votre réputation. Je n'ai que trop de sympathie pour vous, et je la considère comme un danger qui attirerait sur votre tête quelque malheur. De là vient mon obstination sauvage à fuir les occasions de vous rencontrer.

La voisine laissa tomber à terre son ouvrage, et, avec une impétuosité charmante, saisissant une de mes mains et changeant le *vous* en *toi*, selon la mode dalmatique,

— Mon ami ! s'écria-t-elle, tu ne me connais guère si tu crois que ma pauvreté a tendu un piége à ta petite fortune. Je ne suis ni une fille vicieuse ni une coquette à la recherche d'un mari. Ne me refuse pas le plaisir de causer avec toi de temps à autre, comme aujourd'hui. Je n'en désire pas davantage, et tu apprendras ainsi à me connaître mieux. Nous y mettrons la discrétion nécessaire pour éviter les médisances. Il faut que tu me rendes justice, et tu le feras si tu n'es pas un tigre sans cœur et sans pitié.

A ces mots les pleurs éclatèrent, et je demeurai étourdi, confondu, amoureux et attendri. Ces aveux naïfs et passionnés ne répugnaient point à mon caractère philosophe, ni à ma tournure d'esprit métaphysique. J'avais besoin de revoir cette aimable enfant, et je lui promis de ne pas tarder à revenir, ce dont elle me remercia avec effusion. La sœur malade s'était réveillée. Je balbutiai un compliment maladroit, et me retirai pour cacher mon trouble. Mon amoureuse me

reconduisit au pied de l'escalier. Je sortis étourdi, fou d'amour et brûlé des feux dalmatiques, dont je m'étais approché imprudemment.

Depuis lors, nous cherchions les moyens de nous voir avec moins de précautions que nous n'avions résolu d'en prendre contre la médisance. Pendant longtemps nos conversations furent des badinages gais et délicieux, un échange de sentiments doux et affectueux. Par moment nous soupirions; des flammes nous montaient à la tête; quelques baisers, quelques regards tendres suffisaient à nos cœurs enfantins, et les jours s'écoulaient dans une ivresse tempérée par une pudeur pleine de suavité.

Un soir, la chaleur était accablante, et je cherchais au pied des remparts la fraîcheur de la brise de mer. En passant devant la maison de l'officier Apergi, j'entendis une voix qui m'appelait, et, en levant la tête, j'aperçus la femme du notaire à la fenêtre avec ma maîtresse. On m'invita à monter; on proposa un tour de promenade sur les fortifications. L'officier, dont la santé commençait à se rétablir, voulut être de la partie. Il offrit son bras à la vieille dame, et je pris celui de la jeune fille. Le premier couple boitait de ses pieds goutteux, tandis que je suivais de loin avec mon pauvre cœur boiteux et blessé. La nuit commençait à s'épaissir. Nous n'avions guère fait de chemin, quand le signor Apergi se mit à geindre et me demanda la permission de se retirer avec sa vieille hôtesse. Je demeurai seul auprès de mon petit diable dalmate. Les heures s'écoulaient comme des minutes. Nous allions

sans songer où nous étions, de plus en plus enflammés par le bonheur de causer librement ensemble. Finalement, la nuit étant fort avancée, nous jugeâmes prudent de ne plus chercher cette fraîcheur qui jetait l'incendie dans nos sens. En reconduisant ma bien-aimée à sa maison, je passai devant la porte de mon logis.

— Faites-moi une grâce, me dit la jeune fille ; puisque mes sœurs dorment, et qu'il me faudra rentrer à la dérobée, quelques instants de retard ne comptent plus ; montrez-moi votre appartement.

Je tire ma clef ; j'ouvre la porte et nous entrons. Le soldat qui me servait avait laissé, comme d'habitude, une lampe allumée sur un guéridon. La jeune fille s'assit sur mon lit, et je me plaçai près d'elle. Un trouble invincible pénétra dans nos cœurs. La nuit, le silence, la faible clarté de la lampe nous inspiraient à la fois plus de hardiesse et plus de crainte qu'à l'ordinaire. Ajoutez à cela les ardeurs dévorantes du climat de ce pays, et la puissance du mois de juillet, et vous aurez une idée de la situation.

— Ecoute-moi, me dit la jeune fille. Il me serait facile de taire un secret qui m'a coûté un fleuve de larmes ; peu de femmes à ma place se feraient scrupule de te laisser dans l'erreur ; mais je préfère la honte au mensonge, et je veux t'ouvrir mon âme. Sache donc qu'il y a deux ans, le colonel ***, en garnison à Zara, m'a séduite, enlevée par force de ma maison, et lâchement abandonnée, trois jours après avoir consommé mon déshonneur. Si cette confession me rend détestable

à tes yeux, accorde-moi une dernière grâce, c'est de me tuer.

A ces mots elle fondit en larmes et tomba éperdue à mes pieds. Je connaissais ce colonel pour un célèbre libertin, que ses prouesses auraient mené devant la justice, sans le grand crédit de sa famille. Je ne doutai point de la vérité de l'histoire. J'essuyai les pleurs de la pauvre fille, et je m'efforçai de la consoler. Ce qu'elle perdait dans mon imagination, elle le regagnait dans mon cœur par l'intérêt et la compassion que méritait son infortune. Je la plaignais, je la rassurais, je lui jurais avec tous les serments les plus tendres que mon amour ne s'offensait point d'un malheur expié par tant de larmes. Elle pleura de reconnaissance, et puis de joie en voyant l'heureux effet de sa franchise et de son ingénuité. A force de maudire l'infâme colonel, le scélérat, le traître, le ravisseur; à force de m'indigner, de donner des consolations à la pauvre victime, et de protester de la clémence paternelle de mon amour, il se trouva que le petit démon dalmate avait éteint la lampe pour mieux cacher sa rougeur, ou pour m'inspirer plus de courage, si bien que le point du jour nous surprit encore ensemble, et fort chagrins de le voir paraître sitôt.

Je m'empressai de considérer mon petit démon comme une perle d'un prix inestimable. Nous étions plongés dans les flammes d'une passion égale des deux parts, et nous nous imaginions dérober notre charmant secret aux regards du monde, lorsque peut-être c'était le secret de la comédie. Ma maîtresse se montra toujours

tendre, sincère, dévouée, toujours agitée de la crainte de me perdre. Je ne prévoyais plus de fin à mon amour, et je songeais avec effroi que dans moins de trois ans expirait mon engagement militaire : inquiétude louable, mais superflue ! La bizarrerie des mœurs dalmatiques avait formé nos liens : elle se chargea aussi de les rompre.

Il arriva que le provéditeur général fut obligé de se rendre aux bouches de Cattaro pour remédier à des querelles et désordres survenus entre les populations pastroviques et les Turcs. Il me fallut m'embarquer avec la cour. Grand Dieu ! que de larmes, d'angoisses, de spasmes, de serments de fidélité, à cet instant déchirant de la séparation !

Mon absence dura en tout quarante jours, qui me semblèrent quarante années. A peine de retour, je m'apprêtais à courir chez ma divinité, lorsque le comte Vilio, grand écuyer de Son Excellence, mauvais sujet, mais bon camarade, et qui était resté à Zara, me prit à part, et me dit :

— Gozzi, je sais que vous avez de l'amitié pour une jeune fille que je connais. Je manquerais à mes devoirs si je ne vous avertissais de ce qui s'est passé pendant votre absence. Le payeur de Son Excellence était amoureux depuis longtemps de cette jeune fille, et la poursuivait inutilement. Il a su choisir le moment et profiter de votre éloignement. J'ignore quels moyens il a employés, mais je suis certain qu'il a réussi. Faites ce que vous voudrez de cet avis.

Les paroles du comte Vilio furent autant de scorpions qui me rongèrent le cœur ; cependant je voulus paraître brave et indifférent à ma disgrâce.

— Il est vrai, répondis-je, que j'avais de l'affection pour cette jeune fille ; mais nos relations étaient innocentes. Je l'ai toujours trouvée honnête et modeste, et je crains que vous ne soyez trompé par les forfanteries d'un fat.

— Par Dieu! s'écria le comte dans son langage de Brescia, je sais ce que je dis, et je connais le monde, mieux qu'un enfant de dix-sept ans. J'ai rempli mon devoir ; c'est assez.

Il me laissa bouleversé. Je renforçai mon ardent désir de courir me jeter dans les bras de ma maîtresse, et je m'enfermai chez moi, portes et fenêtres closes, évitant les occasions de rencontrer l'infidèle. Les ambassades de la Génoise qui gouvernait mes chemises furent mal reçues, et repoussées par des réponses sèches, laconiques, où l'on voyait que je ne voulais point d'explication. Au fond, j'espérais que ma belle était innocente et lâchement calomniée, et j'attendais le triomphe de son innocence.

En passant, un jour, devant la maison d'Apergi, je vis à la fenêtre la vieille propriétaire, qui me pria de monter. Je me rendis à sa prière, persuadé que la bonne dame allait me donner enfin l'éclaircissement désiré. Elle m'introduisit dans une chambre où je me trouvai, à ma grande surprise, en face de l'objet de mes premières amours, noyé dans ses larmes. Je

demeurai confondu et changé en statue. La belle releva la tête, et commença par m'accabler de reproches amers.

— Ma chère enfant, lui répondis-je avec simplicité, ce n'est pas ma faute si une fille qui s'est donnée au payeur de la cour n'est plus digne de ma tendresse.

Elle devint pâle, et se mit à crier, en demandant qui était l'infâme calomniateur.... Je lui coupai la parole :

— Ne vous fatiguez point, lui dis-je, à vouloir vous justifier; je sais tout de bonne source, et je ne suis ni un inconstant, ni un ingrat, ni un rêveur.

J'attendis alors la protestation de la vertu et le cri de l'innocence; mais la jeune fille baissa la tête pour éviter mes regards ; et au milieu de ses sanglots, je démêlai ces tristes aveux :

— Tu as raison : je ne suis plus digne de ton amour. Ce méchant homme m'a longtemps persécutée. Il s'est entendu avec ma sœur aînée, en lui donnant deux boisseaux de farine. Les prières, les mauvais conseils, les menaces de cette sorcière... enfin, avec une horrible répugnance... Ah ! maudite sœur, maudite indigence, maudite farine !...

Elle n'en put dire davantage, suffoquée par la douleur et l'éruption d'un torrent de larmes. Mon illusion s'envolait. Mes yeux croyaient encore voir une Vénus; mais mon cœur platonicien me représentait une furie. Je demeurai muet. Dans ma bourse étaient quelques pauvres ducats, en bien petit nombre. Je tirai cette

bourse de ma poche, et, sans proférer une parole, je la laissai tomber doucement dans le plus beau sein qui se soit jamais offert à mes regards; après quoi je m'enfuis, hors de moi, navré de douleur, courant par les rues de la ville, et répétant avec rage : Maudit payeur, maudite sœur, maudite indigence, maudite farine!

Je n'ai plus revu l'idole de mes premières amours. Je pensai crever sous le fardeau d'une passion trop lourde pour les forces d'un enfant, mais que je réussis pourtant à surmonter. J'appris avec plaisir, peu de temps après cette aventure, que l'infortunée jeune fille avait épousé un employé; je perdis ensuite ses traces, et ne cherchai pas à les retrouver.

CHAPITRE IV.

AMÉNITÉS MORLAQUES ET ILLYRIENNES.

Le lecteur ne me fera pas l'injure de croire que mon intention, en lui racontant mes malencontreuses amours, ait été de lui montrer des tableaux licencieux. J'ai voulu donner matière à ses réflexions philosophiques sur les mœurs peu connues du rivage de l'Adriatique, sur les influences de ce climat puissant, sur l'abandon où vivent ces populations négligées. Afin de mieux prouver la pureté de mes intentions, j'ajouterai d'autres détails recueillis tant sur le littoral que dans l'intérieur des terres.

Notre sérénissime gouvernement, voulant observer la neutralité au milieu des guerres qui s'allumaient alors en Europe, appela en Italie les troupes qui occupaient les forteresses de la Dalmatie, et notre auguste sénat ordonna au provéditeur de faire de nouvelles recrues destinées, les unes à garnir les places fortes, les autres à former un corps d'armée morlaque en observation sur les frontières de Lombardie. L'enrôlement pour la garde des forteresses illyriennes fut chose facile; mais l'envoi des Morlaques en Italie donna de graves embarras au provéditeur. On n'apprivoise pas les habitants de ces pays-là; s'ils veulent bien se reconnaître sujets et prendre du service, c'est à la condition de pouvoir, comme chez eux, voler, assassiner à leur aise, ou refuser obéis-

sance quand cela leur convient. La raison agit sur leur esprit comme la parole sur des sourds-muets. Se réunir au commandement, abandonner leurs tanières pour passer en Italie, était, à leur sens, une chose inacceptable. Leurs chefs, dévoués à notre prince, gens braves et fidèles, s'épuisèrent en remontrances inutiles. Il fallut rappeler les bannis, amnistier voleurs, meurtriers, incendiaires et autres héros, dont le nombre est énorme dans ces contrées; il fallut aussi distribuer des soldes anticipées pour obtenir l'embarquement et le passage en Lombardie. J'assistai à la revue de ces espèces d'anthropophages en présence du provéditeur, les navires étant prêts à mettre à la voile. On procéda au payement des soldes extraordinaires, et ces bandits, pour témoigner leur joie, entonnaient je ne sais quelle chanson baroque, se prenaient par les mains et couraient sur les galères, en dansant d'étranges sarabandes. Nous apprîmes bientôt que les villes de notre très-clément gouvernement confiées à ces forcenés souffraient beaucoup de leur présence. A Vérone particulièrement, le pillage, les homicides, violences et séditions furent poussés si loin, qu'on résolut de renvoyer ces barbares dans leurs cavernes pour délivrer l'Italie vénitienne de leurs intolérables excès.

Son Excellence m'ayant donné des commissions à remplir dans les provinces morlaques et illyriennes, je profitai du moment où la crème de ces brigands était en Lombardie. Dans la mélancolie où m'avait plongé le triste dénoûment de mes amours, les distractions d'un voyage, la nécessité de pourvoir à ma sûreté au milieu

de pays nouveaux pour moi, étaient de véritables bonnes fortunes. Je visitai les citadelles, les campagnes, les villes les plus lointaines; dans les unes, je trouvai des personnes aimables; dans d'autres, des mœurs rudes et sauvages. Les paysans de ces contrées ont conservé des usages antiques tout à fait païens dans leurs jeux et leurs cérémonies. Aux enterrements, des pleureuses à gages viennent autour du mort pousser des hurlements lugubres. Les jours de fête, les jeunes gens assemblés s'exercent à lancer en l'air des blocs énormes de marbre, et celui qui atteint à la plus grande hauteur en ligne verticale est proclamé vainqueur, ce qui rappelle les tours de force de Diomède et de Turnus.

Sur leur terrain, les Morlaques sont vaillants, d'un secours puissant contre les Turcs de la frontière, auxquels ils ont voué par tradition une cordiale antipathie. A Montenegro, les habitants approchent du dernier degré de la barbarie. Les familles où deux générations de suite meurent dans leur lit, et non violemment, sont regardées avec mépris par les autres. Près de Budua, j'ai vu ces enragés faire le coup de feu avec leurs voisins, et trois cadavres rester en un moment sur le sable. Un homme à qui on reprochait la longue série des morts naturelles de ses ancêtres, fut piqué de cet affront, et, pour réparer l'honneur de sa famille, prit ses armes et courut se faire tuer, en vendant chèrement sa vie. De village à village, on se querelle et on s'envoie des arquebusades. Une fois qu'il y a une victime d'un côté, l'autre côté n'a plus de paix à espérer, à moins que, dès le principe de la querelle, il ne consente à payer le tribut

de cent sequins, ou bien d'une tête humaine. Ce tarif, établi sans la participation du magistrat, est considéré comme équité. Un prêtre monténégrin avec qui je causais souvent, à Budua, me raconta, dans un jargon presque italien, quantité d'historiettes sur les meurtres de ses paroissiens, avec la complaisance et l'orgueil du patriotisme. Il me laissa même entendre que la pratique du fusil lui était plus familière que le maniement des ustensiles sacrés. J'admirai beaucoup les femmes monténégrines, vêtues de laine noire, avec des costumes qui ne provoquent point les désirs. Leurs cheveux, séparés au milieu du front, pendent le long des joues et sur leurs épaules, graissés par une couche de beurre si épaisse, que de loin on croit leur voir sur la tête une calotte luisante. Les plus rudes travaux sont leur partage, et on peut les considérer comme les esclaves des hommes. Elles s'agenouillent devant le *mâle* et lui baisent humblement les mains partout où elles le rencontrent; il faut dire, à leur éloge, qu'elles paraissent satisfaites de leur sort. On devrait commander à quelques Monténégrines de venir un peu donner le bon exemple de cette soumission aux dames vénitiennes, dont les habitudes sont fort différentes.

Ce n'est pas que les mœurs des Morlaques soient bonnes : la nature et le climat ne souffrent pas de frein à la corruption. Les magistrats, convaincus de cette vérité, ont établi une amende contre les attentats à la pudeur, dont le prix ne surpasse pas celui que donne, à Venise, un libertin généreux aux créatures qui vendent le péché mortel en place publique. En Dalmatie les

dames sont belles, malgré la tendance de leurs formes à prendre un aspect un peu masculin. Les Pygmalions qui voudraient employer le savon et le sable à frotter et nettoyer le beau sexe, trouveraient de magnifiques statues animées.

Les aliments délicats recherchés du Morlaque sont l'ail et l'oignon. La terre ne demande qu'à produire de ces fruits rustiques en abondance; mais le Morlaque préfère attendre les aulx et les oignons qu'on lui expédie de la Romagne, et quand on lui reproche sa paresse :

— Mes ancêtres, répond-il, n'ayant point planté l'ail ni l'oignon dans nos champs, comment voulez-vous que j'en récolte?

Ces gens-là ne veulent rien entendre à l'esprit de commerce. Les populations intrépides qui habitent les écueils sont exercées à la pêche; les autres sont d'habiles chasseurs. A Zara, nous mangions à vil prix d'excellent gibier, du poisson en abondance; mais ces provisions arrivaient dans les marchés à l'improviste, selon le caprice des habitants, qui chassent et pêchent quand l'envie leur en prend, et jamais lorsqu'on aurait besoin de leurs services. Le gibier paraît un jour de jeûne, et le poisson se présente le dimanche, foulé dans des sacs, sans précaution et sans soins. On m'a jeté la pierre pour avoir écrit que ce pays devrait être riche et fertile comme les campagnes de la Pouille, mais qu'il faudrait commencer par la culture des habitants, par enseigner à ces barbares à changer la haine, les rancunes et l'esprit de piraterie contre la modération, le sentiment du devoir, le goût de l'industrie et du travail. Cette opinion

était apparemment bien hardie, puisqu'elle a excité tant de colères et de mépris que je n'ai plus dit mot, et que je suis humblement retourné à mes poésies frivoles.

Je venais d'atteindre mes dix-sept ans lorsque Son Excellence me fit l'honneur de m'enregistrer définitivement sur le rôle des militaires, avec le titre de cadet noble dans la cavalerie, ce qui me valait trente-huit livres par mois de bonne monnaie vénitienne. En reconnaissance de ce traitement, je rendis de fort beaux services à l'État, comme d'inspecter les postes de jour aussi bien que de nuit, de passer au vinaigre brûlé les dépêches des villages pestiférés, au grand dommage de mes chemises et de mes manchettes. Ce qui m'a fait surtout sentir combien j'étais vraiment militaire, c'est d'avoir été mis aux arrêts sans connaître la faute dont je m'étais rendu coupable. Je parcourus le pays sur des rosses, aux rayons d'un soleil de plomb; je dormis sur la terre, et sans ôter mes bottes, dans les vallées de la Morlaquie, et sur le pont des galères, doucement dévoré par des millions de punaises. Enfin je courus des dangers sans faire la guerre, comme vous l'allez voir.

Sous peine de passer pour un poltron et d'être ridicule, je devais me mêler quelquefois aux parties de plaisir, excès et entreprises de mes camarades. Ces entreprises et parties de plaisir consistaient à se vider réciproquement la bourse par un jeu effréné, à faire des soupers avec des femmes galantes, à troubler le sommeil des habitants des villes par des travestissements, vacarmes nocturnes et sérénades devant certaines maisons de maris peu commodes, et dont les coups d'arquebuse

pouvaient servir d'accompagnement à notre musique. Ma guitare me rendait souvent nécessaire.

A Budua, dans le pays monténégrin, où les époux sont jaloux parce qu'ils en ont sujet, et où le meurtre est chose toute simple, mon ami Massimo s'avisa de faire des signes amoureux par sa fenêtre à une jeune fille noble, fiancée à un seigneur de la ville. La demoiselle répondait aux signaux avec l'ardeur d'une beauté ennuyée de l'esclavage. Le futur mari eut connaissance de cette intrigue par gestes. L'Illyrien, qui était brusque et grossier, vint lier conversation avec les officiers dans une cour où nous nous tenions assis sur des bancs de pierre. Il fit tomber lourdement le propos sur les Italiens et les dames italiennes, sur leurs mœurs et usages, et se permit des expressions de mépris, des plaisanteries plus sottes que piquantes, accompagnées de rires et en tenant ses regards fixés sur le seigneur Massimo. Son discours signifiait clairement et sans précautions que tous les maris italiens étaient trompés, et leurs femmes galantes.

Ces injures demandaient du sang : mais Massimo, qui avait sa vengeance en tête, affecta de ne point relever l'offense. Il soutint énergiquement l'honneur de l'Italie, et prouva par de bons arguments que la barbarie, l'humeur brutale et la tyrannie des Illyriens envers leurs femmes, qui sont fines et rusées, faisaient plus de tort aux mœurs et causaient plus de désordres que l'honnête liberté dont jouissait le beau sexe en Italie. Le Monténégrin, n'étant pas de force dans la controverse, secoua la tête, lança des regards féroces, et dit à Massimo

qu'il apprendrait peut-être à ses dépens les inconvénients des modes italiennes. Cette espèce de défi devait naturellement changer tous les militaires en chevaliers errants et défenseurs des usages de leur patrie; cependant, lorsque Massimo m'eut invité à l'accompagner le soir avec ma guitare, et que je lui eus donné ma parole, les autres officiers, songeant sans doute que les Monténégrins tuaient les hommes comme des cailles ou des becfigues, firent prudemment la sourde oreille. Il y avait à Budua un jeune Florentin, coadjuteur du secrétaire général, appelé Stefano Torri. Ce jeune homme remplissait avec talent les rôles de femme quand nous représentions des comédies, et il avait en outre une voix charmante. Afin que notre équipée nocturne eût l'apparence d'une sérénade, Massimo invita ce pauvre garçon à venir chanter, sans l'avertir du danger qui le menaçait; et le chanteur, désirant faire entendre sa belle voix, promit d'être exact au rendez-vous.

La nuit arriva. Nous étions en septembre; le temps était chaud et la lune resplendissante. Nous nous armons de nos épées et d'une paire de pistolets, et nous établissons notre concert dans la grand'rue, sous les fenêtres de la Dulcinée. Le jeune Torri chanta sa gentille chansonnette fort mélodieusement, accompagné par ma guitare. Cette musique durait depuis une heure entière, lorsqu'une persienne de la maison ainsi célébrée s'ouvrit brusquement. Une grosse tête noire se montra et cria d'un ton aigre : « Quelle insolence! » C'était l'oncle de la demoiselle, chanoine de son état, et portant le titre de *monsignor;* mais il n'y avait ni oncle ni

chanoine qui pût nous intimider. Torri, qui n'était pas militaire, comprit que ses chansons ne plaisaient point, et demanda la permission de se retirer. Massimo lui persuada de rester pour soutenir l'honneur de notre nation, en disant que la rue appartenait à tout le monde. Le Florentin reprit ses chants d'une voix moins assurée.

Tout à coup, à la clarté de la lune, nous voyons arriver de loin six masques encapuchonnés, portant des arquebuses dont les canons abaissés lançaient des lueurs bronzées faciles à reconnaître. Torri interrompt sa cadence commencée, et disparaît comme un trait. Massimo et moi, nous demeurons fermes au poste, comme Roland et Rodomont. Je sonnais de ma guitare avec plus d'acharnement, et Massimo, pour suppléer à l'évanouissement du premier chanteur, entonnait des ariettes populaires, d'une voix aussi aigre et fausse que celle du chanoine, et d'une façon à faire plus d'honneur à son courage qu'à la musique italienne. Les six masques s'arrêtent à vingt pas de nous; ils arment leurs fusils et nous couchent en joue. Sans reculer, nous apprêtons nos pistolets, et les deux corps d'armée se considèrent en silence pendant deux minutes. Soit que notre obstination ait imposé aux porteurs de capuchons, soit qu'ils aient craint d'allumer une guerre à laquelle tous les officiers eussent pris part, ils passèrent devant nous sans tirer. Nous répondîmes à leurs regards menaçants par une attitude non moins fière; mais, aussitôt après leur retraite, notre vacarme musical n'eut plus de frein, et dura

jusqu'à l'aurore. Quand il fut bien constaté que nous étions maîtres du champ de bataille, et que les doux usages de l'Italie triomphaient, nous allâmes nous mettre au lit. L'ordre de changer de résidence vint à propos nous soustraire aux arquebusades nocturnes qui auraient assurément fini par avoir raison de notre entêtement.

A Spalatro, où l'envie nous reprit de donner des sérénades à une belle Ragusienne, nous reçûmes une grêle de pierres qui nous fit sauter comme des chèvres, toujours chantant et grattant nos guitares, pour la plus grande gloire des mœurs italiennes. La seule excuse que je puisse donner à ces sottises, est notre jeunesse, le manque de médecins, et le besoin que nous faisait ce climat de feu d'être saignés, de prendre de l'ellébore, ou de recevoir des coups de bâton.

CHAPITRE V.

UNE SOUBRETTE MALE. STRATAGÈMES MILITAIRES.

Après avoir ingénument confessé mes folies, on me permettra de parler d'une circonstance où je fus plus sage. J'ai déjà dit que les officiers avaient organisé entre eux une comédie de société. A l'époque du carnaval, comme nous étions de retour à Zara, nos représentations prirent un développement considérable. On mit à notre disposition la salle de spectacle de la cour, et le provéditeur ayant daigné se divertir à nous entendre, un immense concours de curieux amena la noblesse, la garnison et la ville. Notre compagnie comique ne se composant que d'hommes, les mentons sans barbe jouèrent les rôles de femmes, et je fus mis à contribution, à cause de ma jeunesse. J'adoptai l'emploi des servantes dans les farces improvisées. Pour faire un accommodement entre les goûts italiens et dalmates, je créai un genre de soubrette que, sans doute on ne reverra jamais sur aucune scène. Je pris le costume, le langage et le ton des femmes de chambre du pays. Les filles de Sebenico, ayant une coiffure galante, composée de tresses et de rubans roses, je fis arranger mes cheveux à leur mode. En mêlant le vénitien avec ce que je savais du dialecte d'Illyrie, je réussis à former un jargon facétieux intelligible pour les Italiens comme pour les

Dalmates, et dans lequel j'improvisais passablement. Cette nouvelle espèce de soubrette obtint l'approbation générale. J'imitais les intonations féminines, et, parmi les réponses saugrenues que je faisais à ma *padrona*, je glissais des allusions aux aventures de mes camarades ou à la chronique de la ville, en y mettant la discrétion nécessaire pour ne blesser personne. Ma pudeur comique, mes réflexions bouffonnes, mes plaintes et murmures, amusèrent si bien le provéditeur et le public, que je fus proclamé la meilleure soubrette des théâtres de Dalmatie. On redemandait souvent les farces improvisées, pour rire des naïvetés et du jargon illyrico-italien de la *Lucie;* c'était le nom que j'avais choisi comme étant vulgaire à Zara, de préférence aux Sméraldines et Colombines du théâtre classique. Plusieurs belles dames eurent la curiosité de connaître cette Lucie mâle, si vive et si endiablée sur la scène; elles ne trouvèrent qu'un pauvre garçon réservé, taciturne, d'une humeur si opposée à celle de la soubrette, qu'elles lui en surent fort mauvais gré. On a vu par l'histoire de mes premières amours, que, pour l'une de mes spectatrices, le contraste entre la Lucie et le philosophe avait été un aiguillon de plus. Jamais mon éducation, mon caractère, mes connaissances, ma littérature ni mes qualités, si j'en eus, n'exercèrent autant de prestige sur le beau sexe que mes coiffures de Sebenico, mes niaiseries improvisées, et surtout mon adresse au jeu de ballon. Ma chasteté en eut quelques épreuves à subir.

A ce propos, je féliciterai bien sincèrement la moitié la plus sensible du genre humain de ne plus gouverner

son cœur aujourd'hui comme du temps de Pétrarque, et de nager dans le lac à la mode des *attractions magnétiques*, qui me paraît un milieu convenable pour le développement des instincts féminins. L'influence du beau sexe sur nos mœurs peut produire de grands effets, témoin l'époque de la chevalerie. La manière actuelle de sentir des âmes tendres a le mérite précieux de ne tenir compte ni de la noblesse de caractère, ni de la culture de l'esprit, d'écarter les jeunes gens du travail, et de les rappeler à de meilleures occupations, comme de lancer un ballon d'un bras robuste, ou de se changer d'hommes en soubrettes. On ne dira pas que je ne suis point équitable.

Le fruit le plus agréable de ma *bravoure* comique a été de me faire exempter des gardes et inspections pendant toute la durée du carnaval. Le provéditeur m'ayant gracieusement prié de continuer à le réjouir par mes improvisations, je me trouvai dispensé de tout autre service.

Zara est divisée en deux parties par une rue belle et large, qui commence à la place de Saint-Siméon et finit à la Porte-Marine. Beaucoup de ruelles descendent des remparts pour venir tomber dans cette rue principale. Un soir, plusieurs officiers, en passant par l'une de ces ruelles, rencontrèrent un homme masqué, enveloppé d'un manteau, qui leur présenta la bouche d'une espingole de taille colossale, et leur commanda de rebrousser chemin. Il faut savoir que, dans la rue gardée par ce personnage peu civil, habitait une fille galante d'une beauté tout à fait extraordinaire ; on l'appelait Tonina. Le nombre de ses adorateurs était considérable ; mais

ses méchancetés, ses ruses et ses relations avec une quantité de canailles en faisaient une créature fort méprisable, dont la beauté était le seul mérite : aussi la vendait-elle pour quelques sequins. Un de ses amants, plus épris que les autres, et désirant écarter les rivaux, avait imaginé cette façon dalmatique de témoigner la grandeur de sa passion, en présentant la gueule d'une espingole à quiconque approchait de la maison. L'aventure se renouvela deux fois de suite, et ce fut le sujet de nos conversations militaires dans l'antichambre du provéditeur. Les officiers, honteux de leur déroute, jurèrent entre eux de châtier l'homme à l'espingole. On m'invita si poliment à être de la partie, que mon laisser-aller naturel et ma complaisance de bon camarade ne me permirent point de refuser. On décida que les conjurés se rendraient en silence, et à la nuit, dans une certaine salle de billard, avec un ruban blanc au chapeau, et les armes apprêtées comme pour prendre une ville d'assaut.

Un noble Illyrien, le comte Siméon C..., gaillard robuste, bien fait, d'un commerce aimable, et d'un esprit si résolu et si intrépide qu'il imposait aux officiers eux-mêmes, quoiqu'il ne fût point militaire, était couché dans un coin de l'antichambre, et ne paraissait pas se soucier de notre conjuration. Il me tira par mon habit, et me prit à part dans la salle du *généralat*, où j'avais affaire.

— Mon jeune ami, me dit-il, j'ai toujours eu de l'affection pour vous, et je vais vous en donner une preuve. Je suis fâché que vous ayez promis légèrement

à ces beaux messieurs de les accompagner. Vous êtes discret; vous ne divulguerez pas la confidence que je vais vous faire : C'est moi qui suis l'homme au masque, et ce soir, les espingoles seront au nombre de quatre. J'y périrai, s'il le faut; mais d'autres y laisseront la vie, avant qu'on passe dans la ruelle dont je défends l'entrée. Je ne voudrais point qu'il vous arrivât malheur. Dispensez-vous, sous quelque prétexte, d'aller au rendez-vous, et ne vous embarrassez pas des autres : ils trouveront à qui parler.

— Je m'étonne, répondis-je, de vos protestations d'amitié, comme de votre prudence. Vous ne me paraissez pas bien pénétré des devoirs de l'une ni de l'autre. Je suis seulement flatté de la confiance que vous me témoignez, et vous n'aurez pas sujet de vous en repentir. Mais vous m'exhortez à manquer à une parole donnée, en menaçant ma vie, ce qui serait un cas de me rendre la fable de tous mes camarades; et vous appelez cela une marque de votre amitié! En outre, par un vain point d'honneur et à la gloire d'une jolie commère qui mériterait d'être fustigée, vous vous croyez obligé de vous faire casser la tête en tuant des gens parmi lesquels vous avez des amis : et c'est là une preuve de votre rare prudence? Au lieu de cela, croyez-moi, renoncez à votre entreprise; laissez le chemin libre aux fous qui veulent y passer, et il n'en résultera aucun mal. On ne songera point à accuser de poltronnerie un fantôme inconnu. Je vous promets le secret, et je pourrai alors rendre justice à votre connaissance des devoirs de l'amitié et de la prudence. C'est mon conseil et non le

vôtre qui est d'un ami et d'un homme prudent. Laissez le chemin libre, et alors je deviendrai votre obligé. Faites l'amour avec Tonina autrement qu'à coups d'espingole. La beauté de cette fille est digne de vos hommages; mais le reste ne mérite que vos mépris.

Le signor C... ne goûta point mes avis. L'humeur féroce du Dalmate était éveillée. Il répéta avec tous les serments imaginables qu'il n'abandonnerait pas la place, et qu'il ne succomberait pas sans faire un bon carnage. Je jugeai nécessaire d'avoir recours à l'art du comédien. Je regardai mon homme d'un air aussi sombre que le sien, et puis levant mon bras par un geste tragique :

— Eh bien! dis-je, vous me verrez ce soir à la tête des assaillants, et j'essuierai, le premier, le feu de vos espingoles. Vous saurez par là que je n'accepte point le titre d'ami dont vous m'avez honoré mal à propos.

Je tournai brusquement le dos à mon Dalmate et m'éloignai à pas lents. Au fond, le comte Siméon était un bon diable, une fois sa férocité calmée. Ainsi que je l'avais prévu, il courut après moi et me tira par le bras :

— Si j'ai mauvaise grâce, me dit-il, à parler de prudence, savez-vous qu'il ne vous sied pas de me reprocher mon obstination? Vous m'avez vaincu par votre opiniâtreté seule; je n'aurais pas le courage de tirer sur vous ; le chemin sera libre ce soir.

A l'heure fixée, les conjurés au ruban blanc se présentèrent. Pendant trois soirées consécutives, nous trouvâmes le passage libre, et l'affaire de l'espingole fut oubliée. Le comte Siméon se félicita bientôt d'avoir

écouté mes avis, car ses amours avec cette corsaire de Vénus se dissipèrent comme toutes les passions qui n'ont pour base que la brutalité de l'homme, le caprice, ou l'avidité de la femme. Les charmes de la Tonina et son détestable caractère attiraient et repoussaient tour à tour une foule d'amoureux, et causaient des querelles et accidents dont elle faisait de misérables sujets de triomphes. Le danger auquel de braves gens s'étaient exposés pour une créature si vulgaire m'était resté gravé dans l'esprit; le hasard m'offrit l'occasion de punir la Tonina comme elle le méritait, pendant le dernier carnaval que je passai à Zara.

Nous donnions une triple fête : la comédie improvisée, le bal et le souper. J'étais la pauvre *Lucia*, non plus soubrette, pour cette fois, mais épouse exténuée, réduite à l'indigence, du vieux Pantalon, vicieux, méchant et banqueroutier. J'avais une fille au maillot, fruit de ce triste mariage. Dans une scène de nuit, je berçais mon enfant, et je lui chantais, pour l'endormir, une chansonnette souvent interrompue par le récit burlesque de mes disgrâces. Je disais comment on m'avait forcée d'épouser un vieux sot : je racontais naïvement mes souffrances et mes ennuis, comment j'avais été jadis un beau brin de fille, avant que la fatigue et les larmes m'eussent gâtée. Je me plaignais du froid, de la faim, qui me faisait perdre mon lait. Au milieu de ces bavardages, la nuit s'avançait, et mon vieux libertin de mari ne rentrant pas à la maison, je le soupçonnai de s'être arrêté dans la rue du *Pozzetto*, endroit mal famé de Zara. Je pleurais niaisement, et mes larmes faisaient rire l'as-

semblée. Mon camarade Antoine Zeno, qui jouait admirablement les Pantalons, n'était pas encore prêt, quoique le moment de son entrée fût passé. La comédie improvisée ne permet pas à l'acteur de se troubler pour si peu : il faut occuper la scène à tout prix. Je feignis donc de renoncer à endormir l'enfant, et je tirai le mannequin de son berceau pour donner à teter à ma progéniture. Cette nouvelle ineptie ayant encore rempli quelques minutes, je commençais à m'inquiéter de ne point voir paraître Zeno, et ne savais plus que dire, lorsqu'en levant les yeux sur le public, j'aperçus dans une loge d'avant-scène la Tonina, magnifiquement parée du produit de ses méfaits, et riant aux éclats de mes sornettes. Je me souvins alors de l'aventure des espingoles, et je me crus en droit de profiter de la circonstance pour ranimer mon monologue expirant. Je donnai à ma petite fille le nom de Tonina ; je la caressai ; je contemplai ses grâces ; je me plus à penser qu'elle deviendrait une belle personne, et je me promis de l'élever dans de bons principes ; et puis, en adressant mes discours au mannequin couché sur mon giron :

— Pauvre Tonina, lui dis-je, si malgré mes soins, mes leçons et mes exemples, tu devais un jour faire honte à ta mère, manquer à tes devoirs, tomber dans le désordre et la corruption, vendre ta beauté, exciter les fous pris dans tes filets à se tirer des coups d'espingole, et attacher une infâme gloire à l'éclat de tes débordements ; perdre le sentiment du juste et de l'honnête au point de ne pouvoir plus rougir et de te complaire dans le vice ; te montrer en public couverte de bijoux

gagnés par des moyens scandaleux; étaler au théâtre ta beauté prostituée au plus offrant, avec une assurance que la vertu ne saurait avoir, quand ta conscience serait chargée de péchés de toutes sortes, galanterie, cupidité, guet-apens nocturnes et autres gentillesses, je demanderais au ciel de trancher à l'instant le faible fil de tes jours enfantins.

Pendant ce monologue pathétique, tous les regards des spectateurs se tournèrent vers la véritable Tonina, et un tonnerre d'applaudissements et de rires éclata dans la salle. Le provéditeur lui-même, à qui cette sirène avait été dénoncée, témoigna visiblement son approbation et son plaisir. La Tonina se leva et sortit de sa loge en lançant contre la Lucie un blasphème menaçant. Sur ces entrefaites, le Pantalon parut et mit fin au soliloque.

Après le spectacle, je jugeai prudent de tenter une réconciliation avec la belle offensée, en ajoutant un épilogue à la comédie. Je courus après la courtisane sans prendre le temps de quitter mon costume de Lucie; je l'entraînai doucement dans la salle du souper, où un cercle de curieux se forma autour de nous.

— Belle Tonina, lui dis-je, soyez indulgente pour une pauvre actrice qui ne savait plus comment occuper la scène, à cause de ce coquin de Pantalon, qui ne voulait point faire son entrée. Restez à notre fête. Je vous jure que si vous voulez partir, je sortirai plutôt moi-même: ne privez point notre réunion de son plus brillant ornement. Vous êtes si jolie, qu'en vous regardant je suis au désespoir de vous savoir si méchante. Oubliez

mes malices, et ne songez qu'aux compliments et flatteries dont les jeunes gens vous accablent.

Enfin, je mêlai tant d'insolence à mes civilités, que Tonina se mit à rire de bonne grâce, ainsi que les assistants, parmi lesquels elle avait de nombreux amants. Elle consentit à rester et voulut danser avec moi. Ses charmes, ses regards, ses sourires provocateurs, badinages, serrements de main et coquetteries de toutes sortes, m'avertirent de l'ardeur extrême de sa soif de vengeance. Au souper, elle me pria de m'asseoir près d'elle, et ses manéges de séduction continuèrent jusqu'au jour; mais je savais trop bien ce qu'elle cachait sous ces artifices galants. Malheur à moi si je fusse tombé à la merci de cette vipère offensée! La Tonina me donna tendrement, pendant cette nuit, le nom amical de maudit démon, avec une gentillesse toute dalmatique. Elle m'arracha la promesse de lui faire une visite; mais je me gardai bien de tenir ma parole.

Que le lecteur bénévole ne fronce pas les sourcils et ne s'irrite point de ces puérilités. Je n'ai pas toujours eu vingt ans. Encore quelques inepties, encore quelques amourettes ridicules, quelques bagatelles sur mon jeune âge, et, avec de la patience, nous arriverons bientôt à parler d'affaires sérieuses, d'une grande guerre allumée dans le parnasse de Venise. Que dis-je? nous aurons à raconter des choses effroyables, surnaturelles, dont le souvenir fait dresser en ce moment sur ma tête mes cheveux grisonnants.

CHAPITRE VI.

MES SECONDES AMOURS. — RETOUR A VENISE. — TRISTES DÉCOUVERTES.

Dans les derniers temps de mon séjour à Zara, je m'étais logé, avec mon ami Massimo, chez un marchand qui louait des appartements, et dont la maison était située au centre de la ville. Ce marchand avait une femme jolie, grasse et fraîche, et j'ai des raisons de penser que Massimo était encore plus l'ami de la dame que du mari. Quoi qu'il en fût, il arrangea les choses de façon que, moyennant pension, nous mangeâmes à la table du patron. Les époux, n'ayant point d'enfants, avaient adopté une jeune fille pauvre, dans un sentiment louable de charité chrétienne. Cette fille, âgée de treize ans, dînait et soupait avec nous. L'innocence la plus aimable respirait dans son air et son maintien; elle avait les cheveux blonds, de grands yeux couleur d'azur, le regard doux et mélancolique, le visage d'une pâleur intéressante. Sa taille, encore frêle par excès de jeunesse, était svelte, gracieuse, et promettait d'atteindre bientôt à une grandeur au-dessus de l'ordinaire.

Lorsque je jouais le rôle de Lucie au théâtre de la cour, cette fillette me servait de femme de chambre. Elle m'aidait à me costumer, à me coiffer, et se char-

geait de nouer dans mes cheveux les rubans à la mode de Sebenico. Elle badinait et riait de ma toilette. Pour la divertir, je lui disais quelque facétie de mon rôle, et c'étaient alors des éclats de joie sans fin. Un soir, après m'avoir ainsi accommodé en soubrette, la jeune fille m'appliqua sur les joues, à l'improviste, trois ou quatre baisers peu modestes. Persuadé, comme je l'étais, de son innocence, je supposai qu'elle s'imaginait embrasser une véritable servante. Cependant cette liberté se renouvela plusieurs fois avec une apparence plus passionnée qui me fit réfléchir. Je ne voulais point manquer aux devoirs de l'hospitalité, c'est pourquoi je m'armai de ma contenance de philosophe, et je réprimai cette espièglerie familière en faisant sentir à la jeune fille que ces baisers entre personnes de sexes différents étaient défendus par les confesseurs.

La petite Dalmate, sans se déconcerter, posa un doigt sur sa bouche en me disant de garder le silence; et, reprenant son air angélique et sérieux, elle m'annonça que le soir, lorsque je rentrerais, elle viendrait me confier un secret d'importance et me demander un conseil. Moitié par intérêt, moitié par curiosité, je l'attendis à mon retour du théâtre; mais, ne la voyant point paraître, je me mis au lit. Je commençais à m'endormir, quand ce follet nocturne entra dans ma chambre, et, s'approchant de moi, me dit avec un accent que je n'oublierai jamais :

— Sot que tu es ! que penses-tu de ce père adoptif, qui semble veiller sur moi avec une sévérité paternelle? C'est un misérable, qui se joue de sa femme. Sous le

prétexte d'une œuvre de charité, et avec ce beau nom de *fille d'âme* qu'il me donne, le vieux scélérat m'a débauchée, et veut encore à cette heure que je sois sa maîtresse. Sa surveillance n'est que jalousie; il me tourmente et m'obsède. Puisque je ne puis vivre innocente, je veux au moins un ami qui me plaise; tu es jeune, et je t'aime. Je prétends me dérober aux persécutions de cette bête de cinquante ans; voilà mon secret.

A cette triste révélation, j'appelai à mon aide toute ma sagesse pour secourir cette fille égarée; mais le démon se souciait peu de mes avis et remontrances.

Le lendemain, en revoyant, à l'heure des repas, ce terrible papillon de nuit avec son maintien grave, ses yeux baissés, sa modestie édifiante, je demeurais saisi d'effroi, mais enlacé par je ne sais quel charme invincible. J'étais partagé entre les remords, la terreur et l'ivresse; et, sans comprendre ce que je faisais, j'imitais l'air sérieux, cauteleux et réservé de la jeune fille. Une puissance accablante me dominait. Après chaque visite de l'esprit follet, je me sentais plus garrotté, plus subjugué qu'auparavant, et un amour sauvage, plein de transports, entretenait dans mon âme un enivrement qui m'inquiétait. Je devais bientôt quitter Zara pour retourner à Venise : mes trois années de service étaient expirées. J'aurais dû me féliciter de voir ainsi finir, par force majeure, des relations pour lesquelles mon caractère et tout ce que j'avais d'expérience me disaient assez que je n'étais point fait; cependant, à l'idée d'abandonner cette fille, la vigueur de mon esprit succombait, et je me sentais pénétré d'une tristesse profonde. Je

voyais approcher le moment du départ avec désespoir. Un incident comique vint heureusement me rappeler à moi-même, me rendre instantanément la raison, et me faire bénir l'heure de la séparation.

C'était trois jours avant mon embarquement dans la galère du provéditeur. Il faut savoir que la jeune fille habitait seule au second étage de la maison, dans une chambrette où l'on montait par un escalier de bois de trente degrés au moins. Au sommet de l'escalier se trouvait une lucarne ouvrant sur le toit. Le père adoptif ne se défiait point de moi; mais ses soupçons étaient tournés sur un garçon du voisinage qui pouvait, en cheminant sur les gouttières, arriver de sa fenêtre jusqu'à la lucarne de l'escalier. Sans doute le vieux jaloux avait quelque sujet de croire à une connivence entre le jeune voisin et sa fille d'âme. Le génie industrieux de la défiance lui inspira l'idée d'attacher, je ne sais comment, une grosse bûche à la lucarne, au moyen d'une ficelle, de telle façon qu'on ne pouvait ouvrir cette lucarne sans briser le fil et faire tomber la bûche dans l'escalier, avec un grand fracas. Ce piége devait être le réveille-matin du père, dont la férocité se promettait d'immoler les deux amants.

Une nuit que je dormais profondément, un vacarme infernal réveilla toute la maison. C'était la bûche énorme qui, ayant perdu son soutien, roulait lourdement de marche en marche dans l'escalier de bois. Je sautai hors du lit et j'accourus au bruit, ma lumière à la main. Je rencontrai le père adoptif en chemise, blasphémant, altéré de vengeance, et brandissant un long sabre. Sa

femme le suivait en poussant des cris aigus, et Massimo, son épée sous le bras, parut en dernier lieu, persuadé que des brigands assiégeaient la maison. Le tableau était théâtral. La jeune fille, en camisole de nuit, accroupie sur une marche, tremblait d'épouvante. Le délit était flagrant, quoique le voisin se fût enfui par les gouttières. Nous eûmes toutes les peines du monde à contenir le père adoptif, changé en Roland furieux, et qui voulait sans pitié trancher la tête de la coupable. Après bien des débats et une espèce de procès en règle, dans lequel, par bonheur, je ne fus point mis en cause, la jeune fille confessa ses fautes. Cet éclaircissement nous apprit que non-seulement le modeste follet nocturne recevait souvent le voisin par la lucarne de l'escalier, mais que, plus souvent encore, il descendait, pendant la nuit, dans une office située au rez-de-chaussée, et donnait l'hospitalité à une quantité de jeunes gens pour lesquels la porte de la rue s'ouvrait à tour de rôle. Tous ces aveux arrivèrent successivement au milieu des cris, menaces, larmes, prières, demandes en grâce, promesses d'être plus sage à l'avenir et de ne plus recommencer. En d'autres pays, il y aurait eu sujet de mettre une fille au couvent pour le reste de ses jours ; mais en Dalmatie ce n'étaient là que des péchés mignons et des erreurs de jeunesse. Finalement, le pardon général fut accordé, et, pour toute punition, la jeune fille fut logée dans une autre chambre. Trois jours après cette terrible aventure, je partais de Zara, consolé de voir ainsi rompu le fil de mes amours avec cette messaline de treize ans.

Le provéditeur Querini, dont le commandement finissait avec mon engagement volontaire, me proposa de rester auprès de son successeur, Jacques Boldu; mais j'avais eu le loisir de m'assurer que ma vocation pour l'état militaire était incomplète. Malgré mon économie, les trente-huit livres par mois d'appointements n'avaient pu suffire à mes besoins. Je devais à Massimo deux cents ducats, et je voulais m'acquitter de cette dette. J'avais un ardent désir de revoir et d'embrasser mes parents, de me livrer à des travaux d'accord avec mes goûts, et de vivre paisiblement; c'étaient plus de motifs qu'il n'en fallait pour refuser les offres de Son Excellence. Je m'embarquai dans le mois d'octobre, par un mauvais temps, et, après un voyage de vingt-deux jours, je touchai le sol de Venise, et je respirai l'air de la liberté. Massimo m'avait accompagné; je l'invitai à venir loger chez moi, en attendant le moment de se rendre à Padoue, sa ville natale. Nous arrivâmes ensemble devant la maison de mon père, à San-Cassiano, portant nous-mêmes notre léger bagage. Mon compagnon parut étonné de voir un bel édifice avec l'apparence d'un palais, et comme il se connaissait en architecture, il me fit compliment de la superbe façade de mon habitation.

Massimo eut le temps d'admirer l'extérieur, car j'avais beau frapper à la porte, le silence de la tombe répondait à mes coups redoublés. Enfin une petite servante, seul gardien de ce désert, vint nous ouvrir. Elle m'apprit que toute la famille était à la campagne, dans le Frioul, mais qu'on attendait mon frère Gaspard à Venise. Nous montâmes un large escalier de marbre;

au delà de la dernière marche s'offrit à mes regards le triste fantôme de l'indigence, dans toute son horreur et sa nudité : le pavé de la grand'salle entièrement détruit ; partout des cavités profondes à se donner des entorses ; les vitres brisées livrant passage à tous les vents ; des tapisseries sales et en lambeaux pendant aux murailles ! Il ne restait plus de traces d'une magnifique galerie de tableaux anciens, dont ma mémoire avait conservé un brillant souvenir, et que je me proposais de faire admirer à mon ami. Je ne retrouvai que deux portraits de mes ancêtres, l'un du Titien, l'autre du Tintoret ; ils me regardaient d'un air triste et sévère, comme pour me demander raison de la solitude et de l'abandon où ils étaient. J'avais bien préparé Massimo à la vue d'une maison délabrée, mais j'étais loin de soupçonner tous les nouveaux désastres survenus pendant mes trois années de service. La première impression une fois dissipée, je pris le parti de tourner la mésaventure en plaisanterie ; mon ami, qui était doué d'un bon caractère, accepta gaîment une chambre dans cette auberge misérable, et me promit de se récréer à considérer la façade extérieure. L'arrivée de mon frère Gaspard vint augmenter à la fois ma joie et mes inquiétudes. Je l'aimais tendrement, et je passai des heures bien douces auprès de lui ; mais les nouvelles qu'il me donna de la famille me fendirent le cœur : la gêne et les embarras d'argent ne faisaient que se compliquer ; deux de nos sœurs s'étaient mariées, et on plaidait avec le mari de l'une d'elles pour une dot que nous ne pouvions pas payer. On devait deux mille ducats à divers marchands. Les fermes et biens étaient

en grande partie vendus. Tout avait diminué, hormis le nombre des enfants, et pour surcroît de peines, trois de nos sœurs devenues grandes, n'avaient guère de chances d'établissement, vu leur pauvreté. Gaspard me donna ces tristes détails avec son air d'indifférence philosophique, comme s'il se fût agi de choses toutes simples auxquelles on dût s'attendre. Je le laissai au milieu de ses livres, et je partis pour le Frioul, aussitôt que Massimo nous eut quittés.

Le lendemain, je revoyais cette maison de campagne où s'étaient écoulées mes premières années, dans le beau temps où les soucis de ménage passent par-dessus nos têtes. Lorsque les cris des servantes annoncèrent mon arrivée, mon vieux père, toujours muet et paralytique, retrouva encore assez de forces pour se lever de son fauteuil et se jeter dans mes bras. De grosses larmes, qui coulèrent sur ses joues vénérables, exprimèrent mieux que des paroles l'émotion de son cœur. Ma mère m'accueillit plus froidement; elle aimait trop passionnément Gaspard, et lui faisait trop de sacrifices, pour que ma part de tendresse n'en fût pas un peu entamée. Par respect pour l'aîné de la famille, je n'osais m'en plaindre. Mes sœurs m'accablèrent de questions, et je me donnai la satisfaction de raconter mes voyages et mes aventures. Mon tour vint d'écouter des récits. On m'apprit en confidence que la femme de Gaspard gouvernait toute la maison, et y entretenait le mauvais état de nos affaires; que notre mère, dans son aveugle prédilection, laissait aller le désordre. On comptait sur moi pour tenter une réforme. De son côté, ma belle-sœur

me dit que Gaspard, indolent, plongé dans ses fantaisies littéraires, n'était d'aucun secours à la famille; qu'il ne voulait point se mêler des embarras domestiques, et que sa paresse était la cause de tous nos maux. Je jouais le rôle d'un ministre à qui chacun vient présenter ses requêtes, en attendant que je fusse, à mon tour, le point de mire de tous les reproches. Dans ce conflit de récriminations, je voyais beaucoup d'amour-propre en mouvement, peu de sagesse, point de modération, les éléments les plus certains de l'accroissement du désordre, des difficultés sans nombre pour le malheureux qui entreprendrait d'arrêter la ruine de cette maison.

Vers le milieu de novembre, notre retour à la ville suffit à me faire comprendre ce que c'est qu'une famille de quatorze personnes. Je riais malgré moi, en voyant tous ces bagages énormes de riens féminins; mon pauvre père immobile au milieu des paquets, ma mère préoccupée de quelque idée politique touchant ses prédilections, ma belle-sœur donnant des ordres, les jeunes filles veillant sur leurs colifichets, mon frère puîné Almoro ne pensant qu'au chagrin de quitter sa volière d'oiseaux, qu'il recommandait au concierge; des servantes, des chats, des petits chiens complétaient ce tableau de voyage, qui ressemblait au départ d'une troupe de comédiens ambulants. Nous avions du moins le bonheur d'être gais. Le trajet se fit en badinant. Même bruit, même confusion à l'arrivée qu'au départ. On s'installa comme on put dans le palais de bonne mine au dehors, et si mal portant à l'intérieur. Je choisis dans les combles une petite chambre nue et solitaire; j'y

plaçai deux chaises, une table mal affermie sur ses jambes, quelques livres, du papier, une grosse écritoire de plomb; et comme je me sentis maître de mes actions et de mes pensées, le courage me revint. Dans ce recoin isolé, je passai une espèce de revue de mes études, de mes connaissances, des fruits de mon expérience et de mes voyages, de mes instincts, de mes facultés et de mes diverses aptitudes. Quelque chose me disait que j'étais né pour produire, et que l'occasion s'offrirait tout à coup de sortir utilement de mon obscurité. C'était à moi qu'il appartenait de sauver la famille, de pourvoir à ses besoins, de réparer ses erreurs. Deux moyens se présentaient à mon esprit : arrêter le désastre, conserver le peu qui nous restait et gagner de l'argent. Mener les deux choses de front eût été trop de bonheur. Je commençai par me promettre de veiller au premier article, et pour préparer le second, je partageai mon temps entre le travail, les observations de mœurs, l'étude des caractères et la fréquentation des hommes; car je savais par intuition que dans la connaissance du cœur humain et la satire des ridicules résidaient mes forces, dont la poésie ne devait être que l'instrument. On verra bientôt quels orages mes grands projets attirèrent sur ma tête. Depuis lors ma vie ne fut qu'un combat. Je comptai plus de victoires que de défaites tant que j'eus affaire aux hommes; mais devant les puissances occultes il faut bien baisser pavillon.

CHAPITRE VII.

DISSENSIONS DE FAMILLE. — TRÊVE FUNÈBRE. — PREMIERS ESSAIS DES ESPRITS OCCULTES.

Le matin, pour payer un tribut à mes faiblesses, je consacrais six grandes heures à noircir du papier avec des rimes et à chercher dans les livres la connaissance du passé. Pour connaître aussi le présent, je suivais les théâtres, je fréquentais dans les cafés, j'écoutais les conversations, j'excitais les sots à se développer, je sympathisais avec les gens d'esprit. Le reste de mon temps appartenait aux affaires de la famille. J'avais mon but en réglant ainsi ma vie. Ce n'était pas assez que d'avoir pratiqué des généraux, capitaines de mer, des nobles, des officiers et soldats, des Illyriens, Morlaques et Pastroviques, des matelots et galériens : ce superflu n'avait point de valeur si je n'apprenais à fond l'anatomie du caractère et du génie vénitiens. Je commençai donc par m'introduire dans un cercle de gens qu'on appelait improprement *courtisans*. C'étaient des marchands, des artistes, des prêtres, des personnes de toutes les classes de la société, respectables et honorées de tout le monde, pacifiques, bien élevées, au courant des nouvelles, amis du plaisir, et qui savaient s'amuser à peu de frais. Je me mêlais à leurs divertissements, dîners, parties de campagne, promenades en barque à la

Giudecca, au Campalto, à Murano et dans les autres îles de la lagune. A ma cotisation de trente sous j'ajoutais quelques jambons et autres produits du Frioul, qui me donnaient de la considération parmi mes associés. Ils racontaient leurs affaires, querelles, réconciliations et infortunes; les jeunes parlaient de leurs amours avec la vivacité vénitienne et le piquant des locutions de notre dialecte. Cette compagnie m'instruisait en me récréant. Ma mère et ma belle-sœur, voyant mes habitudes, ne manquaient pas de dire que je perdais mon temps, et que je serais un fainéant comme Gaspard, inutile à la famille et travaillant sans profit à des bagatelles philosophiques. D'autres griefs vinrent bientôt se joindre à ces mauvaises notes.

Parmi les habitués de notre maison se trouvaient quelques jeunes gens de manières communes et de mœurs dissolues, attirés par les grâces et l'esprit de mes sœurs. Je les accueillais froidement et leur témoignais le peu de plaisir que me faisait leur assiduité. On me reprocha mes airs hautains et incivils; on m'accusa de vouloir écarter du toit paternel des amis dont les visites pouvaient avoir un jour des résultats heureux pour l'établissement de mes sœurs. Je m'expliquai sans détour sur les motifs de ma conduite, et je devins aussitôt un serpent aux yeux de tout le personnel féminin de la maison, qui était fort nombreux.

Ce fut bien autre chose quand je me mêlai des affaires domestiques et de donner mon avis; on forma une ligue contre moi. On me communiquait ce qu'on voulait bien que je connusse, et on gardait le silence sur les choses

importantes. On considéra comme des actes d'hostilité mes démarches, mon entremise, et jusqu'aux informations que je prenais par un zèle bien désintéressé. Les soupçons et les aigreurs ne me rebutèrent pas. Etant résolu d'avance à ne point me marier, à me sacrifier aux intérêts de mes frères et à vivre par moi-même, je me laissais accuser d'exigence ou d'avidité sans y prendre garde, pourvu qu'en fin de compte il y eût réforme, meilleure administration, économie, et par conséquent plus de bien-être. Lorsque je demandai ce qu'étaient devenus cinq mille ducats, produit des biens vendus dans le Frioul; pourquoi cette somme n'avait pas été remise aux maris de mes deux sœurs aînées; pourquoi on avait vendu les tableaux, bijoux et tapisseries; pourquoi on devait de l'argent aux acquéreurs de ces meubles, de qui on aurait dû, au contraire, avoir des créances à recouvrer, mon audace étonna les auteurs de ces mauvaises opérations jusqu'à l'horreur et au scandale. Malgré mes formes tendres et respectueuses, il fut avéré et clairement établi qu'un monstre, revenu de la Dalmatie, amenait la discorde et l'insubordination dans la famille. Sans m'effrayer des mots ironiques, des allusions détournées, ni des regards colériques, je poursuivis ma tâche; je remontai au testament de mon grand-père; je m'armai de codicilles, de fidéi-commis, d'actes de donation, de titres notariés; j'écrivis à mon frère François de revenir de Corfou pour m'aider à faire valoir les droits des mâles et sauver les débris d'une fortune dont on pouvait encore recueillir quelques morceaux surnageant après le naufrage.

Nous étions au mois de mars de l'année 1745, de douloureuse mémoire. Depuis le commencement du carnaval, je remarquais que ma mère et ma belle-sœur sortaient ensemble chaque matin avec un air mystérieux, et s'enfonçaient, le visage couvert du masque, dans un quartier peu fréquenté de la ville. J'attendais du temps l'explication de ce manége, lorsque mes trois jeunes sœurs, en âge d'être mariées, entrèrent dans ma chambre, toutes trois en larmes et parlant à la fois. Elles m'appelaient à leur secours, disant que moi seul au monde je pouvais encore les arracher au désespoir et à la honte. Après bien des cris et des pleurs, j'appris enfin le sujet de leur chagrin et celui des sorties mystérieuses que j'avais observées. Sans en avertir personne, ma mère et ma belle-sœur venaient de passer contrat avec un certain François Zini, marchand de draps, par lequel contrat elles cédaient à cet homme notre palais Gozzi, pour le loyer de six cents ducats. Il nous fallait quitter la maison paternelle pour aller habiter une autre maison située à Saint-Jacques de l'Orio, c'est-à-dire dans un pays perdu; c'était afficher publiquement notre ruine, abdiquer toute relation mondaine, et renoncer à marier les jeunes filles d'une famille ainsi abattue. Je commençai par calmer les sanglots, et je renvoyai mes sœurs en leur commandant de ne point dire qu'elles fussent venues m'exposer le sujet de leurs plaintes.

Mon père et mes deux frères, Gaspard et Almoro, avaient déjà donné leur consentement à ce traité. On me réservait pour le dernier, comme étant plus difficile à manier. Je me rendis chez le sieur Zini, et avec autant

de douceur que de fermeté, je lui déclarai que mon adhésion et celle de mon frère François étaient nécessaires à la validité du contrat, et que jamais on ne les obtiendrait. Zini ne garda point le secret sur ma démarche. Je vis un matin ma mère entrer chez moi avec la contenance d'un juge. Elle m'expliqua les raisons qui l'avaient déterminée à faire ce contrat déplorable, et je lui donnai avec respect celles qui m'engageaient à refuser mon consentement. Un éclat terrible s'ensuivit. J'entendis les reproches les plus injustes et les plus cruels; ma mère m'accusa d'avoir mené une vie libertine en Dalmatie, de n'avoir point su m'y créer une position, d'avoir perdu au jeu les deux cents ducats prêtés par Massimo, et d'avoir commis cent autres crimes aussi bien constatés. Tout cela n'était rien, si je ne fusse encore venu jeter l'anarchie dans la famille, et mettre empêchement, par pure malice, aux mesures d'utilité générale. J'eus le courage d'écouter sans murmurer un déluge de paroles amères, parmi lesquelles mes oreilles filiales recueillirent cette phrase accablante : « Vous êtes le sixième doigt de mes mains, faudra-t-il que je fasse amputer ce doigt pour le bien des autres? Je ne reconnais plus en vous les allures d'un fils, et, depuis votre retour dans notre sein, je suis comme Cassandre, prédisant notre ruine commune, dont vous aurez été la seule cause. »

Ces combats devenaient trop rudes pour mes forces. Je n'avais point osé prévoir que les choses dussent aller si loin. Pour montrer à ces cœurs ingrats mon abnéga-

tion et leur injustice, je résolus de les abandonner à leur folie et de retourner prendre du service en Dalmatie. Je traitai immédiatement de mon passage à Zara avec le patron d'un navire, lorsqu'un événement funèbre vint changer brusquement nos situations respectives.

C'était le soir même du jour où ma mère m'avait si cruellement traité. Je m'assis tristement à côté du fauteuil de mon père; le pauvre vieillard demeurait muet par infirmité; je gardais le silence, par excès d'inquiétude et de chagrin. Des larmes coulèrent sur les joues du malade. Il se mit à balbutier, à faire des signes si éloquents, que je compris clairement ce qu'il avait dans l'âme. Il souffrait de la misère où ses enfants étaient plongés et qu'on ne pouvait plus dissimuler à ses yeux éteints; il approuvait mon opposition à un contrat honteux pour notre nom, et désastreux pour l'avenir de ses filles; mais il me priait de céder, en appuyant sur ce motif horrible : « que sa mort prochaine viendrait rompre le contrat, et nous rappeler dans notre palais. » Remué jusqu'au fond du cœur par cette scène déchirante, je suppliai, à genoux, mon pauvre père de chasser loin de sa pensée des tableaux affligeants qui pouvaient altérer sa santé. Il m'interrompit en me faisant signe de l'aider à se mettre au lit. Je le saisis par le milieu du corps; ses jambes tremblaient plus que de coutume. A moitié chemin du fauteuil au lit, il appuya sa tête sur mon épaule, en me disant : *Je meurs!* Une nouvelle attaque d'apoplexie venait de le frapper. J'appelai du secours. On amena un médecin; mais les efforts de l'art furent

inutiles. Après huit heures d'agonie les yeux de notre père se fermèrent pour toujours aux ténèbres dans lesquelles ses enfants demeuraient plongés.

A défaut de meilleurs sentiments, la consternation et la douleur firent une trêve dans nos discordes. Qu'on juge de l'état de nos affaires par cette simple particularité : le lendemain de ce douloureux événement, nous n'avions pas le nécessaire pour conduire honorablement le cadavre du chef de la famille au lieu du repos! Cet ami Massimo, dont on avait fait l'instigateur de mes débordements en Dalmatie, fut encore mon recours. Je lui écrivis pour lui confier mon embarras, et il m'envoya sur-le-champ le double de la somme dont j'avais besoin.

Je ne me berçais point d'illusions vaines, et ne me flattais pas de voir rentrer au logis la bonne harmonie, quoique l'occasion de nous réunir dans notre douleur commune dût autoriser cette espérance. Les passions avaient été trop enflammées pour s'éteindre si vite. Les amis et conseillers avaient jeté trop de soufre dans le feu. Le zèle était appelé tyrannie et méchanceté; plus d'intentions qui ne fussent suspectées; plus de démarches ni de paroles qu'on n'interprétât malignement. Quand une famille allume une fois cet enfer dans son sein, la raison se trouble, le libre arbitre se perd; la vérité ne se montre qu'après plusieurs années de malheurs, lorsque les armes de la vengeance sont émoussées et les bras fatigués. La justice rentre trop tard dans les cœurs; on s'étonne alors de ses fureurs, et on demeure étourdi en face des preuves de l'ingénuité, de la bonne

foi et du désintéressement de l'innocent qu'on avait accusé. On se réveille comme des somnambules. Le lecteur sourirait si je disais que des puissances occultes s'étaient introduites dans notre maison et soufflaient les poisons de la discorde dans toutes les cervelles qui m'entouraient; mais bientôt je lui ferai toucher du doigt l'entremise de ce monde invisible et ses persécutions, dont je n'avais point encore la conscience.

Au milieu de sa douleur, ma mère réclama son douaire; ma belle-sœur avait des conciliabules secrets avec les jeunes filles, à qui elle promettait des dots et des maris, pourvu qu'elles s'unissent à elle contre moi. Gaspard, retombé dans son insouciance, prêtait les mains aux mesures les plus absurdes. On daigna m'appeler à une séance solennelle, où l'on proposa de vendre l'étage supérieur de la maison à un acquéreur qui se présentait : excellent moyen de se créer une source féconde de procès. Mon opposition me valut le titre de Denis le Tyran. On me contemplait avec terreur comme une comète prodigieuse. Je souffrais tellement de me voir ainsi faussement jugé, que, pour me distraire, j'écrivis un déluge de vers, les uns satiriques, les autres pleins d'amertume. Ce fut un baume calmant qui me soulagea.

Il y eut un moment d'aveuglement et de vertige général, non-seulement dans ma famille, mais aussi par toute la ville de Venise. Quelque diable s'étant sans doute frotté contre moi, je devins noir aux yeux du public. Ceci n'est point un badinage. Comment penser que cent quarante mille personnes se soient avisées tout

à coup de prendre un homme pour un monstre avec un accord unanime; que le même nombre d'individus se soient plus tard et encore tout à coup, avec la même unanimité, avisés de reconnaître que le monstre était bien un homme? Sont-ce là des choses naturelles? Aussitôt que ma mère eut réclamé son douaire, on s'écria que Charles Gozzi voulait se séparer de ses parents, au lieu de vivre en commun comme auparavant. Dès que je cherchai à faire rentrer des rentes arriérées, à faire payer quelques débiteurs mal disposés, on m'accusa de vouloir tout prendre. Je m'opposais à un partage ruineux pour tout le monde, et on répéta que Charles Gozzi demandait à régenter sa famille sans examen et sans contrôle. Mon frère Gaspard avait envie de se faire entrepreneur du théâtre Sant'-Angelo; je l'en dissuadai. On cria aussitôt : « Il veut empêcher son frère de s'enrichir par jalousie et par pure malice. » Gaspard prit le théâtre malgré mes avis, et il y perdit de l'argent. « Voyez, disait-on, ce noir démon qui jouit de la ruine de son frère! » Comme si j'eusse été la cause de ce mauvais succès. Une dame veuve, comtesse Ghellini, liée intimement avec ma mère, avait embrassé ses intérêts contre moi, et conseillait à ma famille de m'intenter un procès. Une seule conversation que j'eus avec cette dame suffit pour la faire revenir de ses préventions. On dit alors que j'avais ensorcelé la comtesse Ghellini, et que j'étais depuis longtemps marié secrètement avec elle. Je soutiens qu'à mon sujet un vent vertigineux soufflait sur la ville.

Comme il m'importait de sauver ma famille et de l'ar-

rêter au bord du précipice, bien plus que d'être sans tache aux yeux des bavards et même aux yeux de mes parents, je tins ferme contre tous les orages. La mort de mon père avait rompu le funeste projet de contrat. Le droit et la force étant de mon côté, je pouvais m'opposer aux actes de mauvaise gestion, sauf à passer pour un cupide ou un tracassier pendant quelque temps. Je demeurai donc inébranlable dans ma ligne de conduite. Mon frère François, qui revint de Corfou sur ces entrefaites, approuva tout ce que j'avais fait et me prêta son appui. Nous nous partageâmes les peines. Il se chargea de réclamer le recouvrement de nos rentes, arrérages et droits de péage dans le Frioul, tandis que je poussais de front plusieurs procès à Venise. François mit tant d'étourderie dans ses poursuites, qu'il ne servit à rien; mais je ne me rebutai point, et travaillai des pieds et des mains à démêler la quenouille de nos affaires.

Un jour que je cherchais une liasse de papiers fort importants, on m'avoua naïvement que ces papiers avaient été vendus au poids à un charcutier, preuve évidente de la parfaite administration de ma belle-sœur. A cette nouvelle, je me sentis défaillir. Je courus chez le susdit charcutier, et, par un bonheur inouï, je retrouvai une grande partie des papiers, parmi lesquels étaient des titres de propriété, des fidéi-commis et des baux courants. L'incurie seule suffisait-elle à produire un désordre aussi étrange? je me le demande encore avec incertitude. Ma belle-sœur, effrayée de l'énormité de sa faute, et craignant sans doute d'être inquiétée au sujet de ses actes pleins de prudence, voulut obtenir

de la famille une quittance générale et une approbation du passé. Mes frères et sœurs signèrent, et je me laissai aller à donner aussi ma signature. Cette complaisance me valut bon nombre d'éclaircissements. Un trait de plume ayant annulé les anciennes fautes, on ne fit plus autant de mystère de ces erreurs pardonnées, et je pus mesurer l'étendue des désastres. L'idée me vint alors de pousser les choses à la dernière extrémité pour arriver plus vite au moment de la réaction. Je résolus de quitter la maison et de me séparer complétement de ma famille, afin d'y rentrer bientôt, justifié, triomphant et béni de tous.

CHAPITRE VIII.

RÉCONCILIATION GÉNÉRALE. — UN POLYPE INFERNAL.

Ce fut un grand jour que celui où j'exécutai cette démarche hardie. Je levai la tête en déclarant que je saurais bien par force ramener l'ordre dans nos affaires, et chercher la tranquillité qu'on me refusait. Il n'y avait plus à espérer qu'on pût aliéner des biens, ni emprunter sur hypothèques. Mon parti était pris : il fallait m'obéir. Pour dernière tentative d'accommodement, j'engageai ma mère à se retirer à la campagne avec mes sœurs pendant un an, et à me laisser le gouvernement absolu de nos procès, de la succession paternelle et du partage. On me répondit avec indignation que j'étais un Néron. Sans disputer davantage, je quittai la maison, et je louai un petit appartement dans la rue Sainte-Catherine. Des huissiers vinrent bientôt m'y poursuivre, armés de sommations dûment timbrées. « Demande de ma mère en restitution de son douaire, comme si j'eusse emporté dans ma poche les immeubles qui lui servaient de garantie ; réclamation de mes deux beaux-frères d'une somme de deux mille ducats promise par contrat de mariage ; demande d'un notaire agissant au nom de mes sœurs mineures, pour leur entretien et leurs dotations ; demande de neuf cents ducats pour indemniser madame Gaspard Gozzi de ses peines

et fatigues pendant sa bonne administration; diverses réclamations pour des fournitures faites par des marchands. » J'étais un loup auquel tout le monde courait sus. Je demeurai imperturbable, attendant que le feu s'éteignît.

Huit jours après mon départ du logis, on s'aperçut qu'on ne savait plus comment se diriger. Mon frère Almoro vint me supplier de le prendre chez moi, et je partageai avec lui mon petit appartement. J'avais signé avec Gaspard une transaction, en lui faisant quelques avantages. Il perdit un procès dans le moment où j'en gagnais un autre. Cet avertissement lui profita. Il me pria instamment de reprendre le gouvernement de sa fortune, et me donna une procuration. La tête de ma belle-sœur s'était refroidie. J'appris un jour que notre pauvre mère manquait d'argent. Je lui portai une somme dont je pouvais disposer, et son cœur s'attendrit un peu. Néron ayant tué sa mère, j'offrais déjà quelques points de dissemblance avec ce fils dénaturé.

Aidé par un habile avocat de mes amis, le signor Testa, je débrouillai les affaires du bon Gaspard. Ma mère rentra bientôt en possession de son douaire. Les mineures eurent leurs dots et leur entretien assurés. Après avoir payé quelques dettes, je fis voir que la famille jouissait d'un revenu clair et net de 1,500 ducats de rente. Mes procès étaient en bon chemin. Le premier cassa un bail frauduleux et irrégulier par lequel une propriété située à Vicence nous fut rendue; cela augmenta nos recettes annuelles de 250 ducats. Par le second procès, je rentrai en possession d'une petite au-

berge située à Bagnoli, et qui produisait 65 ducats par an. Le gain du troisième procès nous rendit un capital de 800 ducats, ancienne créance de mon grand-père sur la maison des Battaglia. Par le quatrième procès, je recouvrai en toute propriété une maison et une boutique dans la rue Sainte-Marie-Zobenigo, à Venise. Le cinquième procès fit rentrer dans la famille une maison de campagne avec dépendances, située près de la petite ville de Tamai, dans le Frioul. Je fis valoir, par le sixième procès, des titres de propriété, oubliés par négligence, sur une maisonnette de la rue Mater-Domini, à Venise. Le septième procès fut une guerre acharnée. Il s'agissait de biens vendus dans des conditions folles et désastreuses pendant la maladie de mon père. Le conseil de la garantie civile jugea les ventes mauvaises et cassa les contrats, moyennant restitution des sommes perçues. Pendant ces débats, j'avais encore payé pour 3,000 ducats de dettes; j'avais fait remettre en bon état les maisons délabrées; j'avais recouvré pour 14,000 ducats de petites créances, dont l'excellente administration de ma belle-sœur avait perdu la trace. Les comptes de partage étaient préparés avec la plus grande exactitude, et la pension exigée par les gens de loi pour l'entretien de mes sœurs mineures se trouvait doublée par mes soins. Ma famille commençait à ouvrir les yeux. Le règne de Néron devenait un âge d'or. On avait crié si haut contre ce tyran détestable qu'on n'osait pas encore changer de langage; mais on allait tous les jours adoucissant l'amertume des malédictions pour retourner sans brusquerie à la tendresse

qu'on devait à un bon frère, à un fils dévoué. C'était mon huitième procès, et je sentais au fond de mon cœur qu'il serait bientôt gagné.

Tandis que nos blessures se fermaient peu à peu, la calomnie me déchirait à belles dents, et le vertige public était à son comble. Des trompettes invisibles sonnaient par toute la ville : « Charles Gozzi, non content d'avoir réduit sa famille à la misère par d'horribles manœuvres et des procès odieux, veut encore chasser de l'asile héréditaire sa vieille mère, ses trois sœurs nubiles, son frère aîné, homme paisible, marié, père de cinq enfants innocents qui vont être jetés sur le pavé par ce monstre sans pitié. Qui eût jamais attendu de telles noirceurs d'un garçon de vingt-trois ans !

Sonnez moins fort, ô trompettes ! et prenez patience.

Au milieu de mes procès, j'avais fort négligé mon grand-oncle, le sénateur Tiepolo. Ce digne vieillard me fit savoir qu'il désirait me parler. Je me rendis auprès de lui, et je le trouvai fort malade d'une hydropisie de poitrine. C'était un sage et un original que le sénateur Tiepolo. Un seul trait le fera connaître. Étant déjà vieux, il revenait un soir du sénat ; en sortant de sa gondole, il s'embarrassa les pieds dans sa robe et faillit tomber dans l'eau. Son gondolier, afin de le soutenir, lâcha une rame qu'il tenait entre ses mains ; cette rame vint choir sur le bras droit du patron et le lui cassa. Le gondolier ne se douta point de cet accident, et mon oncle garda le silence. Après avoir monté l'escalier sans se plaindre, le patron rentra dans sa chambre, et quand

son domestique voulut l'aider à ôter sa robe : « Va doucement, lui dit-il, car mon bras droit est cassé. » Aussitôt toute la maison retentit de cris d'effroi : le pauvre gondolier accourut en pleurant se jeter aux pieds de son maître : « Mon ami, lui dit le vieillard avec sang-froid, calme-toi : tu m'as fait mal en voulant me faire du bien ; je n'ai point de faute à te pardonner. »

Lorsque je parus devant lui, pénétré de respect, mon grand-oncle me demanda pourquoi je l'avais abandonné. Je lui avouai franchement les véritables causes de ma négligence, à savoir : ma taciturnité, mon humeur solitaire, les occupations déplorables qui m'avaient forcé sans relâche à de fort tristes rapports avec les hommes, les dissensions de notre famille, la crainte où j'étais qu'on ne m'eût dépeint sous de fausses couleurs, et mon invincible répugnance à me disculper de crimes dont j'étais innocent.

— Quand même j'aurais eu contre vous des préventions, me dit le grave sénateur, ce n'était pas une raison pour supprimer vos visites.

Mon oncle m'interrogea sur mes querelles de famille. Je lui répondis avec sincérité. Ses yeux pénétrants distinguèrent la vérité.

— Voilà qui est bien, me dit-il; je parlerai de vous à votre mère.

En effet, il envoya querir sa nièce le lendemain, et j'ai su qu'il lui avait dit ces simples paroles :

— Je vous assure que votre fils Charles est un bon garçon.

Dans sa bouche, ce peu de mots valaient toutes les

phrases du monde. On ne pouvait exiger davantage de la part d'un homme qui ne poussait pas une plainte pour un bras cassé. La maladie de cet excellent vieillard était malheureusement incurable. Il mourut dans les sentiments les plus religieux, souriant à son confesseur, qui lui disait avec inquiétude, en le voyant si indifférent à la mort et aux souffrances : « Je ne voudrais pourtant pas que votre seigneurie s'exposât au danger de mourir un peu trop en philosophe. » Il l'était, mais philosophe chrétien.

Mon oncle Tiepolo laissa un testament en règle, par lequel, ses créanciers une fois payés, l'usufruit de sa fortune appartenait à sa sœur Jeronima, vieille dame sans héritiers, et ses biens-fonds à sa nièce Gozzi. La dame Jeronima ne survécut guère à son frère, et j'eus enfin le plaisir de voir ma pauvre mère dans une position heureuse qui lui permettait de se livrer amplement à sa prédilection pour Gaspard. Elle s'installa dans le ménage de son fils aîné; ce fut sans doute au préjudice de ma bourse, mais au grand bénéfice de mon cœur. L'aisance ramena la bonne humeur au logis. Mes deux frères François et Almoro se marièrent. Deux de mes sœurs nubiles trouvèrent de bons partis. La troisième, ayant eu quelques démêlés avec Gaspard, vint me demander un asile. C'eût été une consolation charmante pour moi que de vivre auprès d'elle; mais je craignis les vertiges publics et les sons des trompettes. J'eus le courage d'engager ma jeune sœur à entrer comme pensionnaire dans un convent. Elle m'obéit, et s'en trouva si bien, que jamais elle ne voulut sortir de sa retraite.

Que de gens dans ce monde ne savent ni pourquoi leur colère s'allume, ni comment elle s'apaise! Le médecin ne sera pas embarrassé pour dire que cela tient aux mouvements de la bile ou des nerfs. D'où vient qu'un beau jour la confiance et l'amitié de mes proches me furent rendues, comme elles m'avaient été retirées, sans raison? D'où sortent ces résolutions extrêmes et opposées, ces contradictions inexplicables? Aujourd'hui, les cœurs sont troublés, tout est fureurs et tempêtes; des frères et sœurs se querellent, se haïssent et se poursuivent la menace à la bouche et le papier timbré à la main. Attendez un peu. L'année suivante, l'enfer est devenu paradis; on s'embrasse, on est d'accord, on rit et on s'aime. D'où vient que ma mère se décida tout à coup à me rappeler dans ses bras? qu'elle voulut se retirer dans le Frioul, par excès de zèle, quand cette mesure n'était plus nécessaire? D'où vient qu'elle me laissa le soin de veiller à ses intérêts, en disant qu'elle s'en rapportait à mes bonnes intentions et à mon habileté? D'où vient que tous mes frères firent comme elle, et que je voulais vainement refuser cette responsabilité effrayante? Le Néron, le tyran était devenu le soutien, l'ami dévoué, l'intendant, le bon conseiller, l'homme sûr! Est-ce de la bile ou des nerfs que dépend cette métamorphose? Mon médecin, le docteur Cornaro, m'a guéri de la fièvre avec du quinquina; mais si, dans tous les bocaux des pharmaciens, il ne sait pas trouver une drogue pour éteindre les discordes, calmer les engouements et ramener le bon sens dans une maison, pourquoi s'avise-t-il de rire lorsque j'explique à ma façon

des maladies qu'il ne connaît pas? C'est qu'il est malade lui-même, et qu'un diable lui a planté sur le nez des lunettes hippocratiques, avec lesquelles il voit tous les mouvements de ce vaste monde sous les couleurs de sa petite science.

Le lecteur aura le loisir de s'en convaincre : dans les choses les plus simples de la vie, les incidents bizarres ont toujours été faits pour moi. J'aurais dû le deviner dès le jour où mes papiers de famille enveloppèrent des saucissons chez un charcutier; mais ce fut dans une autre circonstance que je reconnus pour la première fois la malignité de mon étoile. Toute notre maison venait de se résoudre sagement à partir pour le Frioul. Je demeurais seul à Venise, chargé des intérêts communs. Mes frères avaient cru bien faire en se mariant, et leurs femmes croyaient faire pour le mieux en leur donnant beaucoup d'enfants. J'adorais mes neveux et je travaillais à augmenter leur patrimoine. Nous avions une petite maison située à la Giudecca. Une femme veuve, d'une mine décente, se présenta pour louer cette maison. Je lui en donnai les clefs; elle y mit un mobilier chétif, et s'y établit avec ses enfants et une servante. Le premier terme étant écoulé, la bonne dame me demanda un délai pour payer. Après le second terme, point d'argent encore; après le troisième, contes en l'air, bavardages, échappatoires et point d'argent; au quatrième terme, je priai civilement ma locataire de vouloir bien me rendre les clefs, en l'assurant que j'étais incapable de la poursuivre en justice pour une faible somme, et que je lui abandonnais de bon cœur le prix du loyer, à la seule condi-

tion de céder la place à un autre locataire. Là-dessus, cris, injures et menaces : — On était une honnête femme; on saurait bien me le faire voir; on ne voulait point accepter de grâce. — Au cinquième terme, point d'argent. Je me rendis chez l'avogador, et je le priai de me débarrasser de ce polype. L'avogador cita la femme à son tribunal; on lui promit de rendre les clefs avant huit jours. Au bout de la semaine, point de clefs. La maison ne m'appartenait plus, et ma locataire n'en voulait déguerpir sous aucun prétexte. Nouvelle citation à comparaître. L'avogador, ennuyé, donna l'ordre à ses agents d'exécuter eux-mêmes le déménagement. On mit les meubles dans la rue par autorité de justice, et l'huissier m'apporta les clefs de ma maison.

La Giudecca est une île où les habitants des autres quartiers ne vont pas souvent. Un mois s'était écoulé, lorsqu'une personne disposée à louer ma maisonnette me pria de la lui montrer. Nous arrivons en gondole. Quel est mon étonnement, en retrouvant la damnée bonne femme installée avec ses méchants meubles, ses vilains enfants et sa servante malpropre ! A peine l'huissier avait-il opéré sa retraite, que ces parasites, grimpant à l'assaut avec une échelle, s'étaient introduits par la fenêtre et avaient défait en un moment toute la besogne des gens de justice. Je commençai par rire de l'aventure, et puis je me fâchai. A la troisième citation devant l'avogador, mon aimable locataire comprit que le cas allait devenir menaçant. Cette fois, elle quitta la place volontairement sans attendre les huissiers; mais elle fit le déménagement avec tant de perfection,

qu'elle emporta les serrures, les persiennes, verrous et ferrements, sans oublier un clou : c'était un dégât complet; et il me fallut débourser cent ducats pour effacer les traces de ces insectes dévastateurs.

Personne ne jouit plus que moi du côté comique des choses; mais, dans cette occasion, au milieu de mes rires, un fatal trait de lumière me passa dans l'esprit. Rien ne pouvait m'arriver comme aux autres hommes. Une influence maligne et sardonique s'attachait à moi. Mes querelles de famille, le désordre de notre fortune, mes procès, l'affaire du charcutier, tout révélait une puissance ennemie et cachée. Je devais m'attendre à la retrouver devant mes pas jusqu'à ma dernière heure, et jusque dans les moindres détails : à vingt-cinq ans, je pouvais la braver sans le secours des signes de croix et de l'eau bénite; mais ne devait-elle pas, tôt ou tard, devenir plus forte que moi? Elle m'accabla, en effet, quand mon sang, appauvri par l'âge, et surtout quand mes imprudences lui eurent donné plus d'empire sur ma pauvre cervelle.

Sans doute en se voyant découverte, mon étoile hostile jugea prudent de se voiler un peu. Après tant de persécutions, elle prit un congé de quelques mois; mais, hélas! elle m'envoya, en son lieu et place, l'amour, cette autre puissance diabolique, la plus fertile de toutes en malheurs, insomnies et déboires.

CHAPITRE IX.

MES DERNIÈRES AMOURS.

Boccace aurait su faire une de ses jolies nouvelles avec l'histoire de mes dernières amours. Je ne pourrai m'empêcher de m'étendre sur ce sujet, qui me tient au cœur, et je demande, pour cette fois, la permission d'être un peu *longuet* dans mon récit.

En retournant sous le toit de mes pères, j'avais repris possession de ma chambrette, située à l'étage supérieur de la maison. Je m'y livrais, pendant des journées entières, à mes études frivoles. Tout en écrivant, rimant et lisant, j'entendais une voix angélique et fraîche qui chantait des ariettes d'une mélodie plaintive et sur des paroles mélancoliques. Cette voix douce sortait d'une maison voisine, séparée de la nôtre par une ruelle très-étroite. Mes fenêtres étaient en face de celles de cette autre maison. Le hasard ne pouvait manquer de me faire voir la belle chanteuse, assise auprès de son petit balcon, et cousant du linge avec l'air le plus modeste. En m'appuyant du coude sur le bord de ma fenêtre, je me trouvai si près de cette jeune femme que, sous peine d'être incivil, je ne pouvais me dispenser de la saluer. Elle me rendit mon salut avec courtoisie. Cette personne, à peine âgée de dix-sept ans et nouvellement mariée, était pour-

vue de tous les charmes que la nature peut prodiguer à cet âge si brillant. Elle avait la peau d'une blancheur éblouissante, la taille fine et bien prise, le regard singulièrement honnête et suave, le maintien presque majestueux. Les formes de la poitrine, des bras et des mains, offraient une distinction et une pureté de lignes admirables. Un ruban rouge qui entourait son front et qui soutenait par derrière un nœud épais de cheveux magnifiques, lui faisait une coiffure à l'antique parfaitement en harmonie avec sa physionomie sérieuse. Malgré tant de charmes, l'expérience de mes amours passées m'ayant un peu découragé, je retenais avec force mon cœur trop platonicien.

A Venise, on voit sa voisine de si près quand la seule largeur d'une rue vous sépare d'elle; on rencontre si souvent et si volontiers ses segards, lorsqu'elle est jolie, que la familiarité se met entre elle et vous sans que vous y pensiez. On est tout étonné, un beau matin, de s'être informé de sa santé, de son ménage, de la façon dont elle a passé la nuit. La voisine se plaint de l'influence du siroco; et, après quelques propos insignifiants, vous seriez fâché qu'elle vous crût incapable de rien dire de mieux, car il ne faut pas qu'elle vous tienne pour un sot. C'est avec cette idée que je demandai un jour à cette jeune femme pourquoi elle ne chantait jamais que des airs lugubres. Elle me répondit qu'étant d'un tempérament mélancolique, et chantant pour se distraire, elle ne trouvait que dans la musique la plus triste un soulagement à son humeur noire.

— Mais, lui dis-je, vous êtes jeune, charmante, parée avec recherche; d'où vient donc cette tristesse qui ne s'accorde point avec votre âge, et qui me remplit d'étonnement?

— Si vous étiez femme, répondit-elle en souriant, vous sauriez quelle impression peuvent produire sur l'esprit d'une femme la vie et les choses de ce monde.

Le parfum légèrement philosophique de cette réponse me toucha au cœur. La décence, le sérieux, l'honnêteté, la bonne éducation de cette jeune Vénitienne me la représentaient comme supérieure de beaucoup aux sauvages Dalmatines que j'avais connues. Je m'habituai à supposer tout bas que ma voisine pouvait devenir cette amie vertueuse et simple dont mon âme romanesque avait fait le rêve. Tout en craignant pour mon repos, je revenais sans cesse à la fenêtre engager quelque petit dialogue, et sans doute la voisine avait beaucoup de linge à coudre, car elle ne bougeait de son balcon. Pour la distraire, je lui parlais d'un ton gai, mêlant à la métaphysique des plaisanteries burlesques. Je réussissais à peine à lui arracher des sourires imperceptibles. Cette gravité me piquait au jeu; la vivacité des dialogues s'en ressentait. Nous discutions et raisonnions ensemble, et, quand je m'échauffais, la voisine plantait son aiguille dans son ouvrage, m'écoutait avec attention comme si j'eusse été un livre difficile à comprendre, et puis elle me répondait brièvement, avec un esprit, un bon sens et une intelligence qui éveillaient en moi l'espérance et le désir.

Ces causeries duraient depuis plus d'un mois, lors-

qu'un jour la jeune femme, en me voyant, se mit à rougir d'un air inquiet et mécontent. Tandis que je parlais de choses générales, elle semblait plus inquiète et plus irritée, comme si elle eût attendu de moi quelque explication. Je l'estimais trop, et j'avais trop peu de fatuité pour penser qu'elle s'attendît à une déclaration d'amour; c'est pourquoi, ne comprenant rien à son agitation, je lui dis que je lisais sur son visage des préoccupations qui devaient rendre ma présence importune. Je la saluai en me disposant à me retirer de la fenêtre; mais elle se leva de son siége et me rappela.

— Restez, de grâce, me dit-elle. N'avez-vous pas reçu, il y a deux jours, un billet de moi, en réponse à une lettre que vous m'aviez écrite? et ne vous a-t-on pas remis un petit portrait?

— Quel billet? quelle réponse? quel portrait? demandai-je étonné. Je ne sais rien de tout cela.

— O Dieu! s'écria-t-elle en retombant dans son fauteuil, malheureuse que je suis! on m'a trompée!

Après d'autres exclamations de douleur et d'effroi, la belle affligée reprit un peu de courage.

— Aujourd'hui, me dit-elle avec vivacité, j'ai la permission d'aller à la Giudecca, chez une de mes tantes qui est au couvent. Venez, à vingt et une heures, au pont Storto, à Sainte-Apollinaire. Vous verrez une gondole à la rive, par la fenêtre de laquelle sortira un mouchoir blanc. Entrez dans cette gondole sans hésiter et vous m'y trouverez. Vous apprendrez dans quel péril mon imprudence m'a jetée. Soyez mon conseiller,

et si je mérite votre compassion, ne me la refusez pas. Je vous crois bon et sage, et me fie à vous.

Cela dit, elle disparut comme une ombre. Je demeurai stupéfait, me creusant la cervelle sans pouvoir rien deviner, mais résolu à chercher au port Storto la gondole au mouchoir blanc. Je dînai à la hâte, et je volai à Sainte-Apollinaire. La gondole arriva au moment fixé; j'aperçus le mouchoir, et je descendis auprès de ma voisine, aussi charmé de m'asseoir à côté d'une si belle personne, que désireux d'apprendre l'histoire mystérieuse du billet et du portrait à la miniature.

La dame était resplendissante. Ses yeux brillaient à travers le voile noir. Des perles ornaient son cou d'ivoire, ses oreilles et ses doigts. Elle donna l'ordre au gondolier de fermer les rideaux, et nous voguâmes vers le couvent de femmes de la Giudecca. Du ton le plus doux et les paupières baissées, ma voisine me demanda pardon de m'avoir dérangé, et me supplia de ne point prendre d'elle une mauvaise opinion à cause de ce rendez-vous de nature à compromettre une personne d'honneur et mariée. L'estime qu'elle avait pour mon caractère, ma prudence et ma raison, avait pu seule la déterminer à cette démarche hasardée.

— Venons au fait, dit-elle enfin. Mon embarras est grand; mais, avant tout, ne savez-vous pas que mon mari donne chez lui l'hospitalité à un ménage de deux personnes pauvres qui occupent au rez-de-chaussée de sa maison une chambre et une cuisine?

— Je vous assure, répondis-je, que j'ignorais absolument l'existence de ces deux personnes.

La voisine ferma les yeux d'un air désespéré.

— Et cependant, reprit-elle, cet homme qui demeure chez moi m'assurait hier encore qu'il était votre ami, qu'il avait votre confiance; et le traître m'a remis de votre part, en secret, ce billet que vous pouvez lire.

En parlant ainsi, la jeune dame me présenta un billet ouvert, dont l'écriture m'était inconnue. Je pris lecture de ce morceau : c'était un galimatias de compliments fades, d'adulations ampoulées, d'hyperboles stupides, le tout mélangé de vers dérobés à Métastase. La conclusion de cette pièce d'éloquence disait qu'étant amoureux fou de ma voisine et ne pouvant vivre pour elle, si j'avais au moins un portrait à mettre sur mon cœur, cette image chérie servirait de baume aux blessures dont Cupidon m'accablait.

— Est-il possible, m'écriai-je, que vous ayez conçu cette gentille estime dont vous m'honorez à cause de ma sagesse, de ma prudence et de ma réserve, et que vous m'ayez soupçonné d'être l'auteur de ces sottes balivernes?

— Hélas! reprit la voisine, tant il est vrai que nous autres femmes nous ne pouvons jamais nous défaire de la vanité qui nous rend folles et aveugles! Le misérable que je loge par charité m'a dit cent autres choses à l'appui du billet, et je me suis décidée, par faiblesse, à lui remettre une réponse accompagnée d'un portrait orné de diamants. Je ne doutais point de votre loyauté; si mon mari eût demandé cette miniature, je pensais que vous me l'auriez rendue. Ainsi donc, vous n'avez reçu ni ma réponse ni mon portrait?

— Comment ! m'écriai-je, vous pouvez encore me croire capable de vous tromper ?

— Non, non, dit-elle ; je vois que vous en êtes incapable. Malheureuse ! à quoi me suis-je exposée ! un billet de moi, mon portrait, dans les mains de cet homme !... Et mon mari ! Par charité, conseillez-moi !

La pauvre enfant se mit à pleurer.

— Pour vous donner un conseil, repris-je, il faut que je sache qui sont ces deux personnes qui sont logées chez vous, et quelles relations vous entretenez avec elles.

— Je les croyais d'honnêtes gens, dit ma voisine en essuyant ses pleurs. L'homme est un pauvret qui gagne à peine le nécessaire à louer un bateau de transport. La femme, bonne créature et dévote, paraît s'être attachée à moi, et je m'attachais à elle. Souvent je l'ai secourue contre la misère, et elle m'a témoigné de la reconnaissance. Comme elle me voit de près, je lui ai raconté certains ennuis de ménage qu'on peut se confier entre femmes, et pour lesquels elle me plaint. Elle m'a entendue causer avec vous par la fenêtre, et j'ai souffert sans colère ses badinages à votre sujet, en lui avouant mon inclination pour vous avec l'ingénuité d'une nouvelle mariée qui connaît ses devoirs et ne veut point y manquer. Cette femme se moqua de moi et m'encouragea sans détours à ne pas me gêner. Voilà tout ce que je puis dire sur ces gens, et peut-être vous en ai-je dit un peu trop long.

La dame baissa les yeux avec une pudeur naïve.

— Vous ne m'en avez pas dit encore assez, repris-

je, car vous ne vous repentirez point de votre confiance. Cette personne si dévote savait-elle que vous aviez ce portrait orné de diamants?

— Assurément; je le lui ai souvent montré.

— Eh bien ! cette bonne chrétienne s'est concertée avec son excellent mari, et tous deux ont machiné ensemble cette supercherie pour vous enlever le portrait et les diamants. Ce n'est qu'un simple tour de voleur. Le malheur est que ce couple si parfait aura introduit dans ses conciliabules un secrétaire faussaire pour fabriquer ce billet amoureux.

—Mais, que dois-je faire à présent?

— Dites-moi d'abord quel homme est votre mari, et comment vous vivez avec lui.

— Mon mari m'aime; il me traite bien, et vit avec moi en bonne intelligence. Il est sévère et ne veut point recevoir de visites; mais lorsque je désire sortir de la maison pour aller chez des parents ou des amis, il m'en accorde toujours la permission.

— Votre confidente, bonne chrétienne et voleuse, sait-elle que vous m'avez donné rendez-vous dans cette gondole!

— Non, certes.

— Tant mieux! Je ne puis le nier, votre imprévoyance vous a jetée dans un écueil; cependant, voici le seul parti qui me semble convenable pour vous tirer de ce danger : oubliez le portrait orné de diamants, et consolez-vous de cette perte, à laquelle il n'est pas de remède. Si vous cherchiez à vous le faire rendre, les voleurs, découverts, pourraient vous susciter quelque mé-

chante affaire. Si votre mari s'informe de ce portrait, une dame, en pareille circonstance, n'est jamais embarrassée pour feindre l'étonnement, le chagrin, la colère de ne point retrouver l'objet demandé. Ne vous laissez plus voir à la fenêtre causant avec moi; faites entendre à votre confidente que vous avez banni de votre cœur une amitié inconsidérée. Continuez à traiter avec la même bienveillance ces deux coquins, et gardez-vous de montrer le moindre soupçon. S'il arrive que le porteur de billets fabriqués vous présente quelque nouvelle épître, recevez-la; mais dites avec douceur au messager que vous ne ferez point de réponse, que vous me priez de cesser mes importunités, que vous avez réfléchi sur vos devoirs envers votre mari, et que vous vous repentez de m'avoir envoyé le portrait. Je vous permets, pour cette fois, de parler mal de moi, et de dire que vous avez une mauvaise opinion de mon caractère; si le brigand veut prendre ma défense, montrez-vous ferme dans votre dessein de ne plus me revoir; donnez, s'il le faut, quelque argent à cet homme, à la condition qu'il ne vous transmette plus ni paroles ni billets. Voilà le seul moyen raisonnable d'éviter le péril où ces canailles ont mis votre réputation et votre repos. Je me trompe fort si, dans peu de jours, vous ne reconnaissez pas que mon conseil est bon.

La jeune dame parut persuadée, et promit de suivre exactement mes avis et instructions, hormis sur un seul point, car elle ne pouvait, disait-elle, se résoudre à mal parler de moi dans l'instant où l'estime qu'elle m'avait accordée devenait plus grande. En causant ainsi,

nous étions arrivés à la Giudecca ; ma voisine me tendit sa main avec une effusion mêlée de tristesse et de modestie, en me suppliant de conserver mon amitié pour elle, et en me jurant qu'elle saurait bien, sans blesser l'honnêteté, cultiver et mériter ce sentiment qui lui était cher. Sur ce, je descendis de la gondole pour passer dans une autre barque, et je rentrai dans Venise avec l'esprit travaillé par l'amour bien plus que par le récit que je venais d'entendre.

CHAPITRE X.

SUITE DE MES DERNIÈRES AMOURS.

Huit grands jours s'étaient écoulés sans que j'eusse aucune nouvelle de ma jolie voisine. Un matin, elle vint dans sa chambre de travail, et aussitôt qu'elle m'aperçut, elle me jeta un caillou enveloppé d'un papier, puis elle s'enfuit. Je déroulai le billet et j'y lus ces mots : « Aujourd'hui je sortirai après le dîner, avec permission de mon mari. Soyez à l'heure accoutumée au pont Storto; vous y trouverez la gondole au mouchoir blanc. Il faut que je vous parle. »

Je volai au rendez-vous. Ma voisine ne se fit pas attendre. Un air de gaîté que je ne lui connaissais pas encore embellissait son charmant visage. Elle ordonna au gondolier de nous conduire d'abord sur le grand canal, et ensuite à Sainte-Marguerite.

— En vérité, me dit-elle en riant, je crois que vous êtes sorcier : tout ce que vous aviez prédit est arrivé.

Elle tira de son sein une nouvelle lettre du *moi* inconnu. Cette lettre était de la même écriture que la première, du même style et rédigée avec la même emphase. Le *moi* remerciait ma voisine d'avoir daigné lui donner le portrait, et il s'engageait par serment à le porter toujours sur son cœur. Il se plaignait de ne plus voir sa souveraine à la fenêtre; mais il comprenait bien que la

prudence exigeait de lui ce sacrifice, et il s'y résignait, tout en jurant à son amie une éternelle fidélité. Pour montrer jusqu'où allait sa tendresse et surtout sa confiance, il racontait à la jeune dame ses petites affaires d'intérêt. Une certaine lettre de change qu'il attendait avec impatience, et que la poste n'apportait point, lui donnait du souci. Enfin, ce *moi* impudent et misérable priait la dame de lui prêter 20 sequins pour suppléer à la lettre de change en retard, et il promettait de restituer religieusement cette somme à la fin du mois.

En lisant cet ignoble écrit, je sentis le rouge me monter au visage; et ma voisine, qui s'aperçut de mon indignation, éclata de rire de la meilleure grâce du monde. Je lui demandai en tremblant comment elle avait répondu à cette insolence.

— Absolument comme vous me l'aviez conseillé, dit-elle. L'occasion le commandait impérieusement. Je confesse que j'ai mal parlé de vous, et je vous prie de me le pardonner. Le fourbe, déconcerté par ma colère, voulut insister, mais je lui imposai silence. Je lui défendis de m'apporter désormais des messages et billets, en lui disant que j'avais le dessein bien arrêté de briser toute relation avec vous; et vous voyez, par notre tête-à-tête dans cette gondole, combien ce dessein sévère est irrévocablement fixé dans mon esprit. Mais il faut que je vous apprenne une heureuse nouvelle : mon mari a saisi notre homme en flagrant délit de vol, ouvrant un tiroir pour y prendre quelques ducats. Il a mis aussitôt à la porte le voleur et son épouse. J'ai témoigné un peu de pitié; j'ai parlé en faveur des coupables, mais de telle

façon que mon mari n'a eu garde de s'adoucir. Une aumône m'a fait bénir de ces coquins, et le ménage est enfin sorti de la maison depuis trois jours.

— Eh bien ! m'écriai-je, voilà qui est à merveille. A présent, si votre mari demande le portrait, il devinera qui l'a volé. Je me réjouis de vous voir enfin tirée de votre peine.

— Hélas ! reprit la jeune dame en soupirant, que ne puis-je recevoir chez moi un ami comme vous, dont les entretiens me seraient si profitables ! De quel secours vous seriez à mon esprit accablé ! Quels soulagements pour ma tristesse ! Cela n'est pas possible ; mon mari est trop rigide sur l'article des visites. Aimez-moi pourtant, et croyez que mes sentiments pour vous vont au-delà de l'estime. Soyez assuré que je rechercherai souvent les occasions de vous voir et de vous parler, tant que ces entrevues ne vous ennuieront point. Votre retenue, vos manières honnêtes me rassurent et m'enhardissent ; et que pourrais-je craindre ? Je connais les devoirs du mariage, et je sais de reste que je mourrais plutôt que de les oublier.

La gondole abordait à Sainte-Marguerite. Je m'emparai de la plus belle main du monde, et je voulus la porter à mes lèvres ; mais ma charmante voisine retira brusquement cette main.

— Non, dit-elle, c'est à moi de baiser la main de mon guide et de mon sage conseiller.

Elle tenta, en effet, de prendre une de mes mains, et je la retirai à mon tour. Dans ce moment la porte de la gondole s'ouvrit, et je sautai à terre, ivre, étourdi,

malade, tandis que le barcarol emportait mes amours [1].

— Ce serait un crime, pensais-je en retournant chez moi, que de ne pas aimer une personne si vertueuse. Voilà enfin le phénix que j'ai tant cherché.

O Don Quichotte! combien mon jeune cœur était semblable au tien!

Peu de jours après cette entrevue, un nouveau caillou, enveloppé dans un billet, vint tomber dans ma chambre, et m'apporta ces mots concis : « Pont *Storto*, gondole... visite à une cousine en couches. » Qui eût manqué au rendez-vous? Je n'y manquai point.

Imagine qui pourra la joie, la vivacité, la grâce et l'entrain de cette aimable enfant au moment où je venais de m'asseoir près d'elle. Nos conversations étaient gaies, tendres, affectueuses. Nous échangions beaucoup de sentiments et quelques traits d'esprit. Nos caresses n'allaient pas loin : elles se bornaient à des serrements de mains. Jamais entre nous une parole ou un geste dont la modestie pût s'offenser. Nous étions amoureux fous l'un de l'autre; mais le respect surpassait encore l'amour. Bien souvent revenaient le billet au caillou, le pont Storto et la gondole. A chaque fois, mon amie allongeait les heures que nous passions ensemble, et diminuait d'autant les heures consacrées à ses visites en ville. Nous allions à la Giudecca, puis à l'île de Murano. Quelque treille solitaire nous recevait sous son

[1] Pour comprendre le sentiment exprimé par cet étrange mouvement de scène, il est nécessaire de savoir qu'en Italie baiser la main, même d'une dame, est considéré comme un signe d'humilité beaucoup plus grand qu'en France.

ombre, et nous mangions de petites collations, toujours en badinant, riant, jurant de nous aimer toute la vie; toujours modestes et toujours soupirant quand il fallait nous séparer.

Nous étions arrivés ainsi au plus haut degré que puisse atteindre une passion sans reproche. Le *vous* s'était changé en *toi*; mais nos innocentes délices consistaient dans le plaisir de nous regarder, de rire ensemble, d'être assis côte à côte. Un jour, je demandai à mon amie l'histoire de son mariage.

— Comment n'y ai-je pas songé! dit-elle en badinant. Cette histoire pourra t'intéresser. Tu sauras donc que je suis née comtesse. Mon père avait deux filles, et je suis la plus jeune. C'était un libertin que mon père. Il a dissipé tout son bien. N'ayant plus de dots à nous donner, il maria ma sœur aînée avec un marchand de blés. Un négociant, âgé de cinquante ans, devint amoureux de moi et demanda ma main. Je l'ai épousé sans répugnance, malgré mes quinze ans, parce que je le savais bon et d'un caractère doux. Depuis deux ans je suis sa femme. Sauf quelques manies d'austérité, il me traite bien, me fait vivre dans l'abondance et m'aime avec idolâtrie.

— Et depuis deux ans, dis-je, vous n'avez point encore eu d'enfant?

La jeune dame rougit et devint sérieuse.

— Votre curiosité, répondit-elle, aborde le sujet de mes tourments et de ma tristesse : mais ce n'est pas à un ami comme vous que je puis dissimuler mes peines. Apprenez que mon mari est phthisique, condamné par les

médecins, toujours souffrant, fiévreux; enfin, depuis longtemps, le pauvre homme n'est plus un mari pour moi. Souvent il pleure et me demande pardon d'avoir sacrifié ma jeunesse. Je pleure à mon tour de son malheur plus que du mien. Je cherche à lui donner des illusions sur une guérison impossible. Il m'a fait une donation de huit mille ducats. Il m'accable de présents : tantôt ce sont des sequins, des médailles d'or, tantôt des bagues, des diamants, des étoffes, des robes magnifiques, et il me dit sans cesse : « Mets cela de côté, ma fille, car tu seras bientôt veuve. Un jour tu jouiras mieux de la vie, et tu oublieras le temps de ce fatal mariage. » Telle est l'histoire que vous avez voulu connaître.

Ces sentiments honnêtes augmentaient mon respect, et j'admirais à la fois dans mon amie les vertus de Lucrèce et celles de Pénélope. Notre amour platonique se soutint pendant six mois; il m'inspira plus d'un sonnet et quantité de chansonnettes dont ma maîtresse faisait la musique et qu'elle chantait souvent en ouvrant ses fenêtres pour que sa voix montât jusqu'à moi. Elle y mettait l'accent et l'âme d'une cantatrice d'opéra.

Dois-je raconter comment nos amours éthérées sont devenues vulgaires? Non : le lecteur admettra trop aisément qu'entre un jeune homme et une jolie femme de dix-sept ans, amoureux fous l'un de l'autre, la vertu ne peut pas toujours conserver sa vigilance.

Les six mois consacrés à Platon furent suivis de six autres mois voués à une philosophie plus sensuelle. Mais c'est assez : tirons un rideau sur mes erreurs.

Ma maîtresse parut un jour à sa fenêtre avec un visage

fort triste. Je m'informai du sujet de son chagrin. Elle m'apprit que son mari approchait d'une crise mortelle. Les médecins lui ordonnaient l'air de Padoue. La jeune femme, obligée de veiller à certaines affaires de famille, demeurerait à Venise en compagnie d'une vieille servante.

— Ami, me dit-elle avec une larme sous la paupière, je serai infailliblement veuve dans peu de jours. Une femme de mon âge, et en cet état, ne peut pas vivre seule, abandonnée à elle-même. La maison de mon père est mon seul refuge; mais ce père de mauvaises mœurs, criblé de dettes et sans scrupules, dépensera mon bien, et la misère se joindra encore au veuvage. Je n'ai que toi en ce monde à qui je puisse confier ce que je possède. Dans une armoire sont entassés une bonne somme d'argent, mes joyaux, mes nippes ; fais-moi la grâce de recevoir tout cela en dépôt, sans quoi mon père, plein de zèle à défendre mes intérêts, aura tout dissipé en quelques mois. Tu m'aimes ; tu viendras à mon aide dans cette circonstance douloureuse.

Je compris que ce discours tendait, par un chemin détourné, à la substitution d'un mari à un autre. J'avais renoncé au mariage à cause du grand nombre d'enfants dont mes frères étaient chargés. Une abdication volontaire des douceurs conjugales pouvait encore faire de moi un oncle utile à cette progéniture si abondante. Je considérais comme une faiblesse coupable l'idée de manquer à mes résolutions, de réduire à rien le pauvre patrimoine des Gozzi, et d'ajouter au troupeau d'enfants de ce nom une bande de petits cousins destinés à vivre

misérables. Mais, d'un autre côté, j'aimais passionnément cette jeune femme. Je lui devais de la reconnaissance; et, malgré ses erreurs, dont j'étais la cause, je la croyais vertueuse, capable de me rendre heureux et de faire une épouse excellente et fidèle. Si je l'abandonnais au moment où le veuvage ramenait dans nos relations l'innocence et la liberté, les grands sentiments dans lesquels nous avions vogué devenaient des mensonges. Je rougissais en songeant à certaines phrases, à certaines exclamations sorties de ma bouche, et que ma lâche retraite allait démentir odieusement. Que penserait de moi cette âme honnête en me voyant reculer devant mon bonheur, et accueillir avec un front soucieux l'occasion de me lier à elle pour toujours? Quelle estime pouvait-elle conserver pour un imposteur? Je lui avais parlé de vertu en la rendant criminelle, et le retour de la pureté me décidait à rompre nos amours! Avais-je le droit de lui briser ainsi le cœur parce que j'étais impitoyable envers moi-même? Cette barbarie était indigne d'un galant homme. D'ailleurs, ma tendresse augmentait chaque jour, et me présageait un avenir plein de charmes auprès d'une telle épouse.

— Le sort en est jeté! m'écriai-je, il faut se marier.

Je me serais marié, en effet, si un coup de foudre jupitérien ne fût venu à l'improviste renverser toutes mes idées, et me précipiter, comme Phaéthon, des splendeurs de l'Olympe dans la fange terrestre, où je m'enfonçai ignominieusement jusqu'aux oreilles.

CHAPITRE XI.

FIN DE MES DERNIÈRES AMOURS.

Divin Platon, que n'ai-je toujours nagé dans les eaux limpides de ta philosophie! Le coup de foudre qui a rompu à la fois mes amours éthérées et sensuelles ne m'aurait point déchiré le cœur; il n'aurait plongé qu'une seule personne dans la vase terrestre. Aux yeux de mon lecteur je serais de même un niais, mais un niais sans tache.

Un de mes amis de Dalmatie, amené à Venise par la fatalité, vint tomber un matin chez moi, comme des nues, et me demanda l'hospitalité pour quelques jours. Il entra par hasard dans ma chambre de travail au moment où j'échangeais un mot avec ma jolie voisine. Aussitôt il tira des conjectures, et se mit à plaisanter sur mes amours par les fenêtres et sur la beauté de ma maîtresse. Je voulus faire l'homme sérieux; je vantai la sagesse, la modestie irréprochable de la jeune femme, en jurant que jamais je n'avais mis le pied dans la maison de ma voisine; ce qui était vrai. Mon ami, rusé, fin, éveillé à l'endroit du beau sexe, haussa les épaules en disant qu'il avait lu ce que je lui voulais cacher dans mes yeux et dans ceux de la dame.

— Tu es, ajouta-t-il, un excellent ami, sincère et loyal; mais en amour tu te donnes le ridicule de trop

faire le discret. Entre nous, il ne devrait point exister de mystères. Ce que je sais, je suis prêt à te le dire, et tu manques à la confiance de l'amitié en me déguisant cette bagatelle amoureuse.

— Je te prie, répondis-je avec sévérité, de chasser de ton esprit ces soupçons injustes. Je n'ai aucune relation mystérieuse avec cette dame; mais pour te prouver ma sincérité, je te déclare que si j'aimais cette estimable personne, je me laisserais plutôt arracher la langue que de trahir un tel secret. L'honneur d'une femme doit être gardé dans un tabernacle, et les devoirs de l'amitié ne commandent à personne la légèreté, l'imprudence et la trahison. Tant pis pour l'ami qui s'offenserait d'une discrétion aussi légitime.

Nous discutâmes ensemble le pour et le contre de cette question. Je demeurai ferme dans mon précepte, et mon ami me railla en me disant que je m'exprimais comme un vieux roman espagnol. Tout en raisonnant, il guettait les occasions de voir la jolie voisine. Elle vint à à la fenêtre, et mon ami me dit :

— Puisque tu n'es pas amoureux de cette dame, tu ne trouveras pas mauvais que je lui parle.

Ce diable d'homme se lança dans un lac de bavardages, d'adulations démesurées sur les charmes, les appas, les grâces de ma voisine; et, pour faire mieux accueillir ses flatteries, il exalta son amitié pour moi. A l'entendre, nous étions deux frères. Ma surprise fut grande lorsque je vis ma maîtresse écouter ces histoires avec complaisance, le sourire sur les lèvres, la langue prompte à la

riposte et le ton familier. Je me sentais dévoré de jalousie, et je continuais à jouer l'indifférence avec la mort dans l'âme.

Pour comble de tourments, je connaissais mon excellent camarade pour un cœur d'or, franc ami, serviable et honnête, hormis en affaire de femmes. Sur cet article, je le savais pirate, et le plus intrépide, le plus actif qui eût jamais écumé les mers de Vénus. Il était plus âgé que moi, beaucoup plus expert, bien fait de sa personne, expéditif, résolu, la langue bien pendue : il y avait de quoi frémir de crainte. Deux ou trois fois ce maudit homme engagea de ces dialogues avec ma maîtresse, et il ne manquait pas d'appuyer sur l'amitié fraternelle qui nous unissait.

Enfin le pirate devait partir dans quatre jours, à ma grande satisfaction, lorsqu'il vint à la fenêtre, et montrant à la voisine la clef d'une loge :

— Voulez-vous, lui dit-il, venir ce soir avec nous au théâtre de San-Luca voir une comédie? Vous me paraissez triste; la promenade et le spectacle vous feront du bien.

La dame refusa, mais faiblement. Il insista, et m'appela bien vite à son aide, en me priant de persuader à ma voisine de nous accorder l'honneur de sa compagnie. Ma maîtresse me regardait d'un air qui signifiait clairement : « Que t'en semble? » Le diable d'ami tenait ses yeux invariablement braqués sur les miens pour m'empêcher de faire un signe négatif. J'étais déconcerté, pris au piége et balbutiant. Je me hasardai cependant

jusqu'à dire que la *signora* était prudente, et que si elle refusait, elle avait sans doute de bonnes raisons à donner de son refus.

— Comment! s'écria mon ami, tu as le courage de l'engager à rester dans son ennui et sa tristesse! Ne sommes-nous pas d'honnêtes gens à qui une dame peut se fier?

— Je ne puis le nier, répondis-je.

— Eh bien, dit la coquette d'un ton délibéré, j'attends une jeune femme qui vient chaque soir me tenir compagnie depuis que mon mari est absent; nous irons avec vous toutes deux, et masquées. Attendez-nous à l'entrée de cette rue, deux heures après l'*Angelus*.

— *Brava!* s'écria mon camarade. Il faut nous égayer ce soir. Après la comédie, nous irons à l'*osteria* manger un petit souper.

J'étais plus mort que vif, et je persistais à vouloir jouer l'indifférence :

— Est-il possible, pensais-je, qu'en peu d'instants une personne si vertueuse change du blanc au noir et devienne une déhontée? Est-il possible qu'une conversation suffise à ce nouveau venu pour m'enlever cette maîtresse si estimée, qui m'aime tant, et qui songe sérieusement à devenir ma femme légitime?

Les paroles étaient données ; ce qui fut dit fut fait; à l'heure fixée les deux masques descendirent dans la rue. Mon ami se jette sur le bras de ma maîtresse, comme un faucon sur sa proie, et je demeure au service de la commère, grosse blonde, bien nourrie, dont je me souciais autant que d'un garçon. Devant moi, je voyais

l'ami parlant à voix basse dans l'oreille de mon idole, avec une chaleur qui m'épouvantait, une abondance intarissable, le tout accompagné de roulements d'yeux et de soupirs. J'étouffais de douleur, et mon dépit tournant à l'amertume, je m'écriai à part moi :

— Nous verrons si cette héroïne si pure se laissera séduire! Oui, je voudrais qu'elle succombât pour la beauté du fait et l'honneur de son sexe!

Arrivés au théâtre, nous entrons dans la loge. La blonde ouvre de grands yeux, écoute la pièce et reste immobile comme une statue. Le pirate ne laissait pas un instant de relâche à ma maîtresse, et continuait à lui souffler aux oreilles je ne sais quels propos enflammés qui la troublaient au point de la faire changer de visage. Je feignis, comme un sot, de prêter attention à la comédie, qui me paraissait éternelle. Enfin la toile tombe; nous allons à l'auberge de la Lune, toujours accouplés de la même façon. Le souper n'était pas commandé. On nous ouvre, en attendant, une chambre, et on apporte des lumières. Mon brigand d'ami retenait le bras de ma maîtresse, et se promenait de long en large avec elle, toujours penché à son oreille, en lui disant un déluge de paroles dont j'enrageais de ne pas entendre une syllabe. En se promenant ainsi ensemble, à droite à gauche, d'un côté et de l'autre, je les vois tout à coup sortir de la chambre, et entrer tous deux dans une pièce voisine, où j'avais remarqué, en passant, un méchant lit. Tant d'audace me confondait. Un nuage obscurcissait ma vue. Le cœur me manquait. Je tombai, presque évanoui, sur le canapé où se tenait la com-

mère blonde. Nous demeurâmes en silence pendant un bon quart d'heure, elle muette par tempérament, et moi muet par excès de douleur. Au bout de quinze minutes, le couple effronté sortit de la maudite chambre dans un désordre significatif, où je lus clairement mon infortune. La coupable osa s'approcher de moi d'un air gracieux et me tendre ses bras souillés. Par un mouvement involontaire, je la repoussai rudement. Ma maîtresse confuse et mortifiée, mon ami étonné, la commère blonde ouvrant ses gros yeux, et moi surmontant mon indignation, nous formions tous quatre un tableau ridicule. Je tourne ma colère contre l'hôte qui n'apporte pas le souper. Une larme glisse sur la joue prostituée de l'infidèle. L'aubergiste arrive et charge la table de mauvais ragoûts. O Thyeste! j'ai compris toute l'horreur du festin que te servit ton frère, lorsque tu goûtas de la chair de tes enfants! Nous étions au supplice, hormis la commère blonde, qui donnait carrière à son appétit. Je critiquai la comédie dont je n'avais pas écouté une scène, avec une rigueur à laquelle on reconnut l'irritation de mon esprit. Mon traître ami baissait la tête, un peu honteux de sa lâcheté; mais il avalait le souper sans rancune; mon ingrate portait lentement à sa bouche sa main tremblante, et je vidais mon verre en souhaitant que le vin fût empoisonné. L'aubergiste payé, nous partons. Nous reconduisons les dames jusqu'à leur porte, et je puis enfin articuler le *bonsoir* qui termine cette odieuse partie de plaisir. A peine la porte refermée, mon ami se tourne

vers moi, et me regardant en face avec une incroyable impudence :

— C'est ta faute, me dit-il. Pourquoi m'as-tu nié ce que j'avais vu? pourquoi fais-tu l'indifférent quand tu es amoureux? Si tu m'eusses confié la vérité, j'aurais respecté ta maîtresse. C'est ta faute.

—J'ai dit la vérité, répondis-je d'un ton glacé; mais j'ajouterai une chose non moins vraie : ma voisine a consenti à nous accompagner parce que je me suis porté caution de ta délicatesse, et tu nous a trompés tous deux. Ne me parle plus d'amitié : tu t'es joué de moi en me faisant remplir un rôle infâme.

— Ces griefs-là, s'écria-t-il, n'ont de poids que dans tes balances romanesques. Les femmes sont des démons légers, et les plaisirs que nous leur volons n'ont rien à démêler avec l'amitié. Pourquoi puises-tu dans ton imagination un vernis sublime dont tu ornes ce sexe variable? Toutes les femmes, froides, passionnées, chastes, prudentes, je les ai trouvées les mêmes sur un point; un peu d'adresse m'a suffi pour vaincre. Je profite de leur fragilité sans me laisser prendre, et je saute par-dessus le fossé des passions, où tu trébuches comme un fidèle berger.

— Fort bien, répondis-je; il ne manque au bélier que le don de la parole pour exprimer des sentiments pareils aux tiens sur ses amours avec les pécores du troupeau.

— Tu es un enfant. Les années t'apprendront à connaître mieux ces divinités si respectées. Je suis meilleur

que toi. Mais la commère blonde n'est point dépourvue de charmes ; il faut qu'elle ait son tour. Demain j'irai chez elle pour tenter un assaut, et je te ferai part du succès.

— Va où tu voudras, et me laisse en repos.

Il s'en alla songer à sa commère blonde, et je rentrai dévoré par les serpents de la jalousie et de la rage, qui me tinrent éveillé jusqu'au matin. Comme si le sort eût voulu me rendre plus amère et plus humiliante la perte de mes illusions, mon ami échoua grossièrement auprès de la commère. Le destructeur de mes amours trouva une tigresse dans cette créature insignifiante, et il quitta Venise furieux, portant sur son visage les marques de son échec, gravées par des ongles vertueux, pudibonds et mal taillés.

Mon orgueil me déclara que je ne devais jamais revoir une maîtresse si tendrement aimée. Il fallait effacer le souvenir de ses grâces, de nos transports, de tant de moments si doux ; mon cœur s'amollissait et demandait à se soulager par un torrent de reproches. Ces oppositions constituent les pires des souffrances, et j'étais dans les meilleures conditions pour faire un homme parfaitement malheureux. Le tableau révoltant de la chute de mon idole, en revenant à mon esprit, m'excitait à la haine, et, dans cette image était le spécifique capable de me guérir. Triste remède au plus triste des maux.

Dix jours s'étaient écoulés sans que j'eusse consenti à revoir la cause de mon martyre, lorsque j'entendis rouler dans ma chambre le caillou porteur accoutumé de

notre correspondance. Je le ramassai sans me montrer. J'ouvris la lettre et j'y trouvai la plus étrange justification dont une femme se soit jamais avisée :

« Tu as raison, me disait la belle, ma faute est impardonnable. Je ne prétends pas l'avoir expiée par dix jours de pleurs sans interruption. Au moins je puis pleurer à mon aise et sous un bon prétexte, car mon mari se meurt à Padoue. Plût à Dieu que toutes mes larmes fussent pour ce pauvre mari ! Mais je suis deux fois coupable, envers lui et envers toi, et je me fais horreur à moi-même par ce double crime.

» Ton ami est un démon, qui m'a ensorcelée. Il se disait affligé, malheureux, et lié avec toi d'une amitié tendre. Il m'assurait que tu m'approuverais de l'avoir un moment consolé par ma complaisance. Cela semble incroyable, et, cependant, je te le jure, cet homme m'a si bien troublé la cervelle que j'ai cru faire une finesse sans conséquence. Je suis tombée sans savoir ce que je faisais, et la raison m'est revenue trop tard, quand j'étais au fond de l'abîme.

» Abandonne-moi dans ma honte, fuis une misérable indigne de toi. Je mérite de mourir désespérée. Reçois un adieu terrible : adieu pour toujours. »

La situation de cette jeune veuve me touchait de pitié. J'aurais voulu lui offrir les conseils et les secours d'un ami ; mais c'eût été m'exposer au danger de redevenir amant, et pour rien au monde je ne voulais retomber sous la domination d'une personne que ma philosophie et ma délicatesse me représentaient comme un être avili. Je remportai la victoire sur mon cœur.

Je ne voulus ni répondre à la lettre ni revoir l'infidèle. Cependant, un jour, je rencontrai dans la rue un prêtre que je connaissais :

— Je vais, me dit-il, remplir un devoir de condoléance auprès d'une jeune femme, votre voisine, qui verse les larmes de la veuve. Aidez-moi dans cet office charitable.

L'occasion était engageante. J'accompagnai le prêtre. Nous trouvâmes la pauvre veuve éplorée, pâle et languissante. Je lui donnai des conseils au sujet de ses affaires, tandis que le bon prêtre prodiguait ces consolations à l'usage de tout le monde, et qui ne consolent point. On me remercia de mes bontés d'un air agité, attendri; mon cœur était prêt à se fondre; mais je m'attachai à la robe du prêtre et sortis avec lui, sans quoi ma faiblesse m'eût encore plongé dans l'esclavage.

Une autre fois, c'était au bout d'un mois, une ouvrière chargée de me tailler une veste, m'aborda dans la rue en me disant qu'elle avait perdu ses mesures. Je me rendis chez elle. On me fit entrer dans une chambre, où je me trouvai en face de mon infidèle, vêtue de deuil. Andromaque pleurant Hector était moins belle que cette charmante femme. Elle me salua en rougissant :

— Je n'aurais pas eu l'audace, me dit-elle, de chercher à vous voir si je n'avais une affaire importante à vous communiquer : un marchand riche me demande en mariage. Il n'y a point de fortune qui pût valoir à mes yeux le bonheur de vivre avec un ami comme vous. Je ne suis pas digne de tant de bonheur. Je ne tenterai point de rejeter ma faute sur votre imprévoyance ni sur

la perfidie de celui qui se disait votre frère, et je veux être seule coupable. J'ai cru devoir vous informer de la circonstance qui se présente. Dictez-moi ma conduite : j'obéirai.

— Mon enfant, répondis-je en lui prenant la main, votre affliction me pénètre jusqu'à l'âme, et votre proposition me touche. Laissons dans le chapitre des accidents le fatal dénoûment de nos amours, sans examiner de quel côté sont les torts ou l'imprudence. Je reste avec le cœur malade pour longtemps ; ne me croyez donc pas indifférent; mais tel que je me connais, je ne pourrais plus à l'avenir vous regarder des mêmes yeux. Notre union ferait deux infortunés. Profitez de la leçon. Affermissez votre esprit et défiez-vous des séductions. Mariez-vous avec votre négociant ; demeurez-lui fidèle, et soyez heureuse.

Je n'entendis pas la réponse que l'éruption des larmes m'annonçait ; je baisai tendrement la main de la belle repentante, et je pris la fuite au galop sans donner à l'ouvrière la mesure de ma veste. Peu de temps après cette dernière scène, mon ingrate épousa en effet un négociant. Plusieurs fois je la rencontrai au bras de son mari, toujours belle et charmante. En me voyant, elle baissait les yeux, ses joues se coloraient d'une jolie teinte de rose, mon cœur battait violemment, et puis quand nous avions fait quatre pas, les paupières de la dame se relevaient, la rougeur s'effaçait de ses joues, mon cœur reprenait son allure de tous les jours. Ainsi finissent les passions : le feu devient braise, la braise cendre, et la cendre, dissipée par le vent, devient néant.

Les bruits publics m'apprirent que mon ancienne amie se conduisait bien, qu'elle vivait sage et fidèle épouse.

Est-il besoin de le dire? je n'étais point né pour faire le galant auprès des femmes. Ma conquête ne pouvait pas être un sujet de triomphe, puisque je n'avais ni la gloire ni la fortune. Ma tournure d'esprit métaphysique ne plaisait que médiocrement au beau sexe, et, comme j'avais résolu de ne point me marier, mes troisièmes amours une fois éteintes, je pris mon parti de traiter désormais les femmes en observateur et non plus en amoureux. Par la suite, ma carrière théâtrale m'introduisit dans l'intimité d'un grand nombre d'actrices, belles, jeunes, dangereuses; je ne fus que leur ami, et sous ce titre simple je passai, pendant bien longtemps, des heures délicieuses auprès d'elles. Les femmes sont ce qu'on les fait : le commerce d'un honnête homme les rend honnêtes; on pourrait seulement désirer qu'un homme perverti trouvât un peu plus de difficultés à corrompre leur naturel fragile et malléable. Les maris qui ne s'occupent point de diriger leurs femmes méritent leur sort quand il leur arrive mal. Ce n'est pas que les belles soient faciles à conduire : mes misères en sont la preuve. Je fus si maladroit amant, que j'aurais sans doute fait un maladroit époux. C'est assez pour le repos de ma conscience de n'avoir jamais égaré les cervelles féminines par des sophismes, des discours subversifs tendant à détruire leurs principes, leur pudeur ou leur religion.

CHAPITRE XII.

MON PORTRAIT ÉBAUCHÉ. — ESCARMOUCHES LITTÉRAIRES.

Lorsque je lis une histoire amoureuse, je ne manque jamais de me représenter le héros beau, bien fait, et le plus aimable du monde. Je gage que beaucoup de gens font comme moi; si donc j'avais de la vanité, je devrais, après le récit romanesque de mes faiblesses de cœur, me garder de rien dire sur mon physique. Le lecteur, pour me rendre digne amant d'une belle maîtresse, aurait soin de me prêter une charmante figure, une tournure gracieuse, des manières élégantes, et surtout une toilette recherchée. Mais mon silence deviendrait une imposture, et je dois donc parler.

Pendant mon séjour en Dalmatie, j'étais si jeune que ma taille n'avait pas encore atteint sa hauteur, ce qui me permettait de me travestir en femme dans les comédies improvisées. Depuis mon retour à Venise, je n'aurais plus représenté les soubrettes avec autant de charme. Voici de quel homme ma jolie voisine de San-Cassiano était devenue éprise.

Ma stature est grande : je m'en aperçois à la quantité de drap qu'il me faut pour faire un manteau, et aux coups nombreux que reçoit mon chapeau, quand

je passe par les petites portes. J'ai toujours eu peu d'embonpoint. Je marche d'un air distrait, le nez penché vers la terre, et je ne sais la plupart du temps où je pose mon pied. Mon visage n'est ni beau ni laid, à ce qu'il me semble : je l'ai d'ailleurs fort peu regardé ; je me passerais volontiers de miroir. Je crois que je ne suis ni bossu, ni boiteux, ni borgne, ni louche. Si j'eusse eu l'une de ces disgrâces, ou même toutes à la fois, je les aurais supportées sans que ma bonne humeur en fût altérée.

Si l'on m'a vu quelquefois des habits à la mode, c'est la faute de mon tailleur. Joseph Fornace, qui m'habille depuis quarante ans, peut certifier que jamais je ne l'ai tracassé au sujet de mes vêtements. J'endosse ce qu'il m'apporte sans y regarder, tant j'ai confiance en lui; mais je déteste particulièrement la malpropreté, les taches et les étoffes râpées, comme en portent les cuistres. La coupe de mes cheveux n'a point varié de l'année 1735 à 1780, quoique le papillon de la mode ait changé plus de cent fois; je n'ai jamais cédé à ses caprices et je me suis constamment peigné de la même façon. Vous allez dire que cela est héroïque ; point du tout : c'est de l'insouciance en matière de coiffure. Je n'ai jamais renouvelé les boucles de mes souliers que quand elles se sont rompues, et si le modèle en a été tour à tour ovale ou carré, ce fut par décision de l'orfévre, qui, dans sa prévoyance, eut soin de me donner des boucles fragiles, afin de me voir revenir le plus tôt possible à sa boutique.

Les rêveurs qui bercent toujours dans leur tête quel-

que fantaisie, ont la mauvaise habitude de froncer les sourcils, ce qui leur donne un air brusque, maussade ou fier. Il est certain que je suis gai : mes écrits le prouvent ; cependant je ne sais comment il se fait qu'un tas de pensées m'ont toujours mis la tête en ébullition. Tantôt ce furent mes affaires de famille, tantôt mes procès, les arguments que je préparais, les désordres de fortune auxquels il fallait aviser, ou bien mes compositions poétiques et mes comédies. Il en résulta que je tombai dans le travers de ces rêveurs, toujours distraits, les yeux baissés, murmurant des paroles entrecoupées ; ce qui, joint à mon marcher lent, à ma taciturnité, à mon goût pour les promenades solitaires, m'a fait passer pour un homme peu sociable, et peut-être méchant. En me voyant errer dans les recoins de la ville, morne, soucieux, le regard en dessous, on m'aura soupçonné de vouloir tuer quelqu'un, lorsque je rêvais à ma comédie de l'*Oiseau vert*. Je n'assurerai pas que je n'aie point été un sot, puisque les sots ne savent jamais qu'ils le sont ; mais au moins mes sottises auront été brèves, et souvent un discours long et fleuri ennuie plus qu'une sottise laconique.

Quant à mon caractère, ces Mémoires le feront assez connaître. Ce que je pense de moi-même pourrait-il intéresser le lecteur ? Il y a pourtant un point essentiel sur lequel je ne veux pas qu'on se méprenne : J'ai eu des procès, et ne suis point querelleur ; j'ai défendu le patrimoine de mes frères et le mien avec acharnement, et je ne suis pas avide. Je méprise l'avarice, et si je ne fus pas prodigue, c'est faute d'argent. Si j'eusse été riche,

j'aurais été un tout autre homme ; je ne saurais dire à quel point cela eût changé mon naturel. Le déluge de comédies et de vers qui est sorti de ma pauvre plume aurait pu me rapporter de grands profits ; mais la plupart du temps je les ai donnés gratuitement aux comédiens et aux libraires. Lorsque ma mère entra en possession des biens de son oncle Tiepolo, je me sentis soulagé d'un grand poids, et je devins aussi peu préoccupé de mes intérêts que j'avais paru âpre à leur défense. Comme j'ai écrit des satires, il m'eût répugné de vivre dans l'opulence aux dépens des vices et des ridicules que je combattais. Mes amis m'ont souvent raillé de ce scrupule ; il était plus fort que moi. D'ailleurs, en Italie, le pire des métiers est celui d'un poëte stipendié par les comédiens. On épluche ses œuvres ; on le chicane, on lui reproche ce qu'il coûte si son esprit vient à faiblir. On l'épuise et on le mène au galop, comme un cheval de poste, s'il y a du succès. O Apollon ! garde bien les poëtes d'une pareille erreur ! Il n'y a plus de galérien à la chaîne, de *facchino* courbé sous le faix, d'âne bâtonné, dont la condition ne soit meilleure que celle du poëte à gages. Le malheureux devient une machine que l'on use en peu d'années, et puis ensuite c'est une pierre inutile qu'on rejette hors du champ, un gueux à qui on fait l'aumône avec plus de répugnance qu'aux âmes des défunts, qui n'ont pourtant besoin ni de vêtements contre le froid, ni d'aliments contre la faim. Puisque tant de pièces de théâtre, données la plupart gratuitement aux comédiens pendant vingt-cinq ans, n'ont pu me préserver

tout à fait de leur malice ni de leur ingratitude, que serait-il arrivé de moi, bon Dieu, si j'eusse écrit à leurs gages! Ne me prenez pas pour un orgueilleux : si nous avions des Mécènes, protecteurs des lettres en Italie, j'aurais accepté d'eux quelques libéralités sans aucune répugnance, pour peu que l'offre m'eût été faite avec délicatesse. Mais au lieu de gain, au lieu de pensions et de libéralités, j'aurais mieux aimé que les diables, esprits occultes et autres ennemis invisibles de l'homme, fussent restés enfermés dans cette marmite où les avait enterrés le roi Salomon [1]. Malheureusement des savants ont trouvé la marmite et enlevé le couvercle. De là viennent tous mes maux.

Après ma triste rupture avec la belle voisine, je fis une longue maladie, à laquelle peut-être le chagrin n'était pas étranger. Mon médecin et la nature en triomphèrent; le premier recueillit l'honneur de la cure opérée par les efforts de la seconde, selon l'usage. En revenant à la vie, je pensai à toute autre chose qu'à l'amour. Les vicissitudes de notre littérature défaillante me donnèrent des inquiétudes vraiment tendres comme celles d'un fils pour sa mère. J'eus la faiblesse d'être ému en voyant l'abîme dans lequel tombait la poésie italienne, fondée au XIII^e^ siècle, élevée au XIV^e^, affaiblie au XV^e^, reverdie, rajeunie et restaurée au XVI^e^ par une foule d'illustres écrivains, gâtée au XVII^e^, et enfin ruinée, corrompue dans notre temps par ces esprits enflammés, pervertis et ambitieux, qui veulent à

[1] Allusion à un conte de Bonaventure des Periers.

tout prix passer aujourd'hui pour originaux. Ces hérétiques s'en vont prêchant la croisade contre les vénérables pères des lettres italiennes, et ils détournent la jeunesse du culte des traditions et de la simplicité. Ils ont réussi, aidés par le fantôme de la mode, à changer en énergumènes une infinité de talents jeunes et capables de bien faire, et j'eus la folie de m'en irriter.

Ma seconde faiblesse fut de considérer avec ressentiment les jargons barbares introduits dans tous les écrits nouveaux, le phébus ampoulé décoré du nom de style, et la décadence de notre idiome harmonieux. L'enflure des idées et des sentiments passait dans les expressions, soutenue et fortifiée par l'ignorance des écrivains; car l'ignorance a le privilége de se créer un langage inouï dont elle ne saurait soupçonner l'horreur, et qu'elle débite avec une audace qui vous confond.

Ma troisième faiblesse fut de me mettre en fureur en voyant disparaître, avec le pur langage toscan, la variété des styles. Tout prenait une même couleur et un même mode monstrueux, gonflé, avec la prétention d'être sublime. Que ce fût prose ou vers, que ce fût matière ardue ou familière, grave ou facétieuse, traité de théologie, madrigal, acrostiche ou billet galant, tout avait la même couleur.

Je sais qu'il ne sert à rien de vouloir retenir les lettres quand elles sont entraînées sur ces penchants déplorables. Le goût public une fois corrompu, on ne le ramène pas au chemin de la vérité; c'est pourquoi j'appelle mon ressentiment une faiblesse. Les assassins de notre belle langue avaient semé dans les idées des

graines venimeuses qui répandaient le poison dans toutes les cervelles. Quelques personnes érudites et zélées partageaient mon effroi et mon dégoût. Nous donnâmes entre nous au fatras prodigieux des productions nouvelles le titre de littérature des *imposteurs*, et le nom était exact : car cette marchandise falsifiée n'était que mensonge. A force d'en causer et de nous lamenter de compagnie, nous pensâmes à écrire et plaider contre l'imposture. On verra tout à l'heure comment j'attachai le grelot. Nous pouvons nous vanter d'avoir un moment suspendu la chute des belles-lettres; mais je confesse qu'actuellement le mal est devenu sans remède, et la guérison ne saurait s'opérer que par l'effet du temps.

Depuis l'année 1740, une joyeuse académie s'était établie à Venise par un caprice de gens lettrés. Cette académie se vouait au culte du langage pur et de la simplicité, suivait les traces des Chiabrera, des Redi, des Zeni, des Manfredi, des Lazarini et de tant d'autres restaurateurs courageux du style, ennemis de la peste emphatique et figurée. Sous le nom comique d'académie *granellesca* (des ineptes), elle déguisait par une contre-vérité sa prétention de ramener la jeunesse au goût des bonnes choses. Afin de bannir l'apparat et le pédantisme, cette savante et badine compagnie élut ironiquement pour président un vieux fou appelé Joseph Sechellari, infatué de la manie des vers, et dont les productions avaient un grand succès de ridicule. Des gens de mérite choisirent pour prince cet étrange maniaque dans le dessein de mieux manifester leur bonhomie littéraire. Le seigneur Sechellari fut nommé prési-

dent à l'unanimité au milieu des rires, et reçut solennellement le titre d'*arcigranellone* (archiniais). Il accepta sérieusement le grade et le sobriquet; sa vanité s'enfla beaucoup des compliments rimés dont on salua son couronnement, et qu'il prit pour des éloges, quoique ce fussent des malices mordantes. Son siége, élevé sur une estrade et recouvert du dais, était un fauteuil acheté d'occasion, où il s'imaginait que le célèbre cardinal Bembo s'était assis jadis. Lui seul avait le privilége d'être accablé d'applaudissements frénétiques lorsqu'il donnait lecture de quelque rapsodie, et ces triomphes, le confirmant dans l'idée de sa supériorité, la mystification se soutint jusqu'à sa mort. Pendant les chaleurs de l'été, on servait aux simples académiciens des sorbets à la glace; mais, au président, on offrait, sur un plateau, une tasse de thé bouillant. Dans l'hiver, on prenait du café; mais on servait au prince un verre d'eau bien froide, et ces distinctions toutes particulières enchantaient le bon *granellone*, fier de ses magnifiques priviléges.

Les plaisanteries dont le président fut le point de mire sont innombrables; cependant, lorsqu'on s'était un peu diverti à ses dépens, on s'occupait de choses utiles et sérieuses. On examinait les ouvrages nouveaux, et on en faisait la critique avec sagesse et impartialité. On lisait des vers, des oraisons funèbres, des notices, des biographies, etc., et l'auteur de chacun de ces morceaux écoutait de bonne grâce les observations et avis de ses confrères. On consultait ensuite le *granellone*,

dont l'opinion saugrenue, provoquant le rire, adoucissait la rigueur des critiques précédentes. Un excellent esprit de sans-façon, de modestie et de confraternité régnait dans les assemblées. Mon frère Gaspard, qui était l'un des membres les plus estimés de cette académie, me proposa de m'y faire admettre, et je m'y présentai sous son patronage. Quelques-uns de ces *granelleschi* ont laissé des noms recommandables dans les lettres. Je citerai seulement les plus connus : les deux frères Farsetti, Sébastien Crotta, Paul Balbi et Nicolas Tron, patriciens de Venise et bons écrivains; le chanoine Rossi, les abbés Testa, Cherubini, Deluca, Martinelli et Manzoni, historiens, critiques, et bibliophiles distingués; le comte Camposanpiero et Marc Forcellini, savants archéologues, etc., etc. Ces esprits si graves poussèrent le goût du badinage jusqu'à écrire des lettres en vers au président, pour le complimenter au nom du grand Frédéric, roi de Prusse, du Sultan, du Sophi, du Prête-Jean et autres potentats. Chaque associé fut honoré officiellement d'un sobriquet, et je me trouvai baptisé du nom de *Solitaire*, à cause de mes distractions et de mon goût pour les recoins isolés. Il sortit du sein de notre académie de bons examens d'ouvrages nouveaux, des poëmes légers, des satires, des portraits, des épigrammes; et dans les moments d'élections d'un doge, d'un procureur de Saint-Marc, d'un grand chancelier, ou de quelque haut dignitaire, nos vers de circonstance obtenaient toujours un certain succès. Le public aimait nos avertissements, jugements et

critiques, et il en riait, mais sans revenir de son mauvais goût, parce que nous n'osions pas frapper assez fortement sur les imposteurs littéraires.

Personne n'ignore la puissance d'un mot dans une tête vulgaire qui ne raisonne pas. Il y avait alors une expression à la mode dont on faisait un abus étrange, et un engin de destruction fort commode pour les ennemis de la science et de tout travail difficile : c'était le mot de *préjugé*. Tout ce qui gênait le débordement des mœurs, la corruption de la langue, la ruine des arts et des lettres était appelé préjugé. Ce mot terrible, parti du fond de la France, où il servait de cri de guerre à de vastes entreprises, arrivé en Italie, s'était détourné de sa signification, et devenait, sur les lèvres des imposteurs, un moyen de fermer la bouche au bon sens et à la raison. On cria au préjugé contre les lois qui retenaient les femmes dans les limites de la pudeur et les devoirs de la famille, contre les devoirs les plus sacrés, contre la morale, contre la décence, l'éducation et les freins de toute sorte qu'une société doit imposer aux passions humaines, sous peine de se dissoudre bientôt. Les déclamateurs, les méchants rimeurs, les orateurs sans éloquence, les ignorants, les faiseurs de comédies sans talent, accablèrent les règles de l'art, les modèles du goût, les traditions, la grammaire, le dictionnaire, la réflexion, le naturel, l'étude et la modération de l'anathème sans réplique : Préjugés! Et, chose incroyable, aussitôt qu'on entendait ce mot, les plus hardis baissaient le front et prenaient la fuite.

L'un de ceux qui abusaient le plus insolemment de

cette expression à la mode fut le jésuite Xavier Bettinelli, soutenu par quelques-uns de ses élèves. Cette coterie, justement assez savante pour pouvoir nuire, douée d'assez de talent pour être envieuse, d'assez d'ambition pour vouloir incendier le temple de Diane, déclara la guerre à tout ce qu'on avait estimé avant elle. On tourna en ridicule le Dante, Pétrarque et Boccace. On appela préjugé et poltronnerie le respect pour ces grands noms, et par conséquent on appela génie, indépendance, force, originalité, tout ce qui blessait le sens commun. Notre académie se fâcha des impertinences du R. P. Xavier. Elle examina ses œuvres, et il fut constaté que ce nouveau géant, cette comète brillante n'était qu'un servile plagiaire de Boileau et de quelques auteurs français moins connus. Mon frère Gaspard publia une défense du Dante, dont la profondeur et l'éloquence étonnèrent un moment la coterie du jésuite. La littérature nouvelle était installée. Tous les jours, il paraissait une quantité de compositions grandes ou petites, exagérées, hors nature, tortueuses, ampoulées, pleines de sentiments faux, d'idées contournées, de tableaux indécents, d'expressions obscènes, de compilations déguisées, le tout accompagné d'une prétention insupportable au sérieux et à l'application. C'était un pli pris, comme cette vogue sans motifs qu'obtient un café nouvellement ouvert, une boutique où la foule se porte sans savoir pourquoi, une promenade sans arbre, où le beau monde fait semblant de venir chercher de la fraîcheur. L'engouement aveuglait les esprits; on applaudissait par habitude et par igno-

rance, et on ne discernait plus le bon du mauvais. L'enflure, le tonnant, le ténébreux étant à l'ordre du jour, on prenait la pureté pour de la mollesse, le bon sens pour de l'impuissance et le naturel pour de la négligence.

L'organe le plus malade et le plus gangrené de notre littérature était le théâtre. La mode avait élevé sur un piédestal et proclamé excellents deux écrivains plagiaires d'une effroyable fécondité, Charles Goldoni et l'abbé Pierre Chiari. Ces deux poëtes rivaux et critiques l'un de l'autre, inondèrent la ville de Venise de drames tragi-comiques, amas informe de traductions et de rapines, et la jeunesse abasourdie demeura sous la puissance de ces deux démons de l'inculture. Notre seule compagnie granellesque sut échapper à l'entraînement général, et se garda de la peste goldonienne et chiariste.

Notre académie ne voulut pas se montrer injuste, ni condamner sans entendre, comme font souvent les sociétés littéraires, ce qui les perd et rend leurs sentences nulles et ridicules. Nous allâmes aux deux théâtres écouter patiemment un grand nombre d'ouvrages, et il y eut tout de suite une distinction établie entre Goldoni et Chiari. Le premier avait un talent digne d'examen, tandis que le second n'était qu'un misérable gratteur de papier. Tous deux jouissaient d'un crédit égal.

Mon opinion particulière sur ces deux poëtes est celle-ci : Goldoni avait de l'invention, une certaine force d'esprit mal employée, quelquefois du naturel, un vague

instinct de la vérité; mais il copiait servilement et grossièrement la nature, sans aucun art; son langage trivial et plein d'équivoques, ses caractères trop chargés, sa mauvaise éducation, son style impur, faisaient de son répertoire de comédies une espèce de catalogue des jeux de mots, des lazzi et des expressions basses et incorrectes de notre idiome. Il n'était d'ailleurs à son aise et vraiment lui-même que dans les farces écrites en dialecte; et, par un travers d'esprit, il voulait être savant, homme à systèmes; il plaidait ses doctrines, en bâclant à la diable des préfaces pour soutenir des théories nouvelles à faire frissonner les muses. Hors sa comédie du *Bourru bienfaisant*, jouée à Paris après sa fuite de Venise, il n'y a pas dans tout son immense fatras une seule pièce remarquable; mais aussi pas une seule qui ne contienne quelque trait comique d'un certain prix. Selon moi, ce poëte, avec l'instinct de la bonne comédie, fut un auteur médiocre par défaut de culture, de discernement, et surtout par la fatale nécessité de produire plus qu'il ne pouvait, étant aux gages de comédiens qui exigeaient de lui seize pièces nouvelles par an.

Quant à Chiari, je dirai sans détour que c'était un pédant boursouflé, marchant avec des bottes de sept lieues, bavard, diffus, sentencieux, obscur, et plus près de faire un astrologue qu'un poëte comique. Ses ouvrages n'étaient que des scènes mal cousues et d'un style nauséabond.

Le public était assez étourdi par la mode pour ne pas établir de différence entre deux écrivains si distants l'un

de l'autre. On admirait un arbuste et un champignon sans remarquer d'inégalité dans leur taille, tant la jeunesse vénitienne avait perdu le jugement! Ce spectacle me toucha de pitié pour cette pauvre jeunesse, et, comme un honnête médecin, je songeai à part moi aux moyens de lui appliquer un sinapisme qui la réveillât de l'affreuse léthargie où la littérature opiacée des goldoniens et chiaristes l'avait plongée.

CHAPITRE XIII.

LA GUERRE DÉCLARÉE. — DÉROUTE DE GOLDONI ET CHIARI.

Par tempérament et par habitude, j'ai toujours ruminé des vers qui n'avaient point de destination; il n'est donc pas étonnant que je me sois mis à ruminer au sujet de la décadence littéraire de notre siècle et de l'empoisonnement du théâtre italien. Je composai pour notre académie badine un petit poëme intitulé la *Tartane des influences pernicieuses*, en style châtié, en langue toscane, à l'imitation des vieux modèles, et particulièrement du célèbre Pulci. Je supposai dans ce poëme qu'une tartane, chargée d'une cargaison pestiférée, entrait dans le port de Venise et y répandait quantité d'influences malignes qui troublaient les cervelles des populations. Un ancien poëte florentin, obscur et oublié aujourd'hui, nommé Burchiello, était le capitaine de la tartane, et faisait aux Vénitiens des prédictions plus faciles à expliquer que celles de Nostradamus. Il annonçait le succès de mauvais ouvrages, l'apparition d'un grand nombre de drogues scéniques pillées dans les littératures étrangères, l'emploi barbare de théories subversives sur l'art dramatique. Les avocats à la mode et les femmes émancipées recevaient de petits coups de griffe aussi bien

que les poëtes en vogue; mais Goldoni et Chiari étaient surtout les fléaux annoncés par Burchiello.

Les granelleschi approuvèrent beaucoup la *Tartane*, et je dédiai cet opuscule à notre savant confrère Daniel Farsetti, qui m'en demanda le manuscrit. Assurément, je n'avais pas l'idée que ce badinage dût faire du bruit à Venise. L'engouement public me semblait trop exalté, Goldoni trop maître de son terrain, et je m'attendais à peine aux applaudissements de quelques personnes sages et d'un goût sévère. Cependant Daniel Farsetti, sans me parler de son dessein, envoya le manuscrit de la *Tartane* à Paris, où il le fit imprimer. Les exemplaires arrivèrent à Venise un matin, et se trouvèrent, en deux heures, répandus dans toute la ville, ouverts, lus à haute voix dans les cafés. Je devins le sujet des controverses les plus animées. Les uns étaient indignés contre moi, les autres m'approuvaient, riaient des facétieuses prédictions de Burchiello.

Goldoni, outre sa fécondité dramatique, avait dans le corps je ne sais quel diurétique au moyen duquel il rendait une pluie journalière de petits poëmes, chansons, impromptu, s'échappant en flots bourbeux et fades, comme d'une lessive manquée. A l'occasion du retour d'un recteur de Bergame, il publia des tercets satiriques pour réfuter Burchiello et la *Tartane*. La colère l'égarant, il appela mon petit livre écume, bave de serpent, hurlement de chien, ineptie insupportable. Il daigna me qualifier d'envieux, de pauvre diable qui cherchait en vain fortune, et autres expressions courtoises.

Pendant ce temps-là le fameux critique Lami, dans

la gazette de Florence, faisait un grand éloge de la *Tartane* et en citait de nombreux fragments. Le savant père Calogera, qui écrivait son journal des lettrés italiens, m'accordait dans ses mémoires mensuels des encouragements flatteurs, et m'excitait à poursuivre les destructeurs de notre belle langue. Mon poëme fut recherché ; les exemplaires en devinrent très-rares ; le public hésita d'abord, et puis un courant électrique passant dans Venise, on y discuta comme autrefois dans Athènes. Je ne songeais pas à engager une bataille sérieuse, et je m'y trouvai lancé malgré moi. Les granelleschi m'ordonnèrent de répliquer, sous peine de laisser gain de cause aux tercets de Goldoni. Je répliquai donc avec plus d'insistance et de force. Goldoni et Chiari m'attaquèrent sur leur théâtre, dans les prologues de leurs pièces. Je m'échauffai à ce jeu ; la guerre fut déclarée, et mes deux adversaires, qui s'imaginaient avoir bon marché d'un ennemi inconnu, se repentirent trop tard de leurs provocations imprudentes.

Dans l'un des traits que Goldoni m'adressait quotidiennement, je remarquai deux vers assez bien tournés où il disait : « Celui qui critique sans raisonner, et qui n'appuie pas sa proposition sur l'argument, fait comme le chien qui aboie après la lune. » J'écrivis en réponse une pièce de vers intitulée *la Proposition et l'Argument*. Je supposais dans cette brochure que notre académie granellesque se réunissait, un jour de carnaval, pour dîner à l'auberge du Pellegrino, dont les fenêtres donnent sur la place Saint-Marc. En regardant du haut du balcon les gens déguisés, notre académie voyait pas-

ser un masque à quatre visages différents. Ce monstre entrait dans l'auberge, et en m'apercevant il voulait prendre la fuite ; mais je le priais de rester, en lui disant que ma *Tartane* avait avancé une proposition que j'allais appuyer aujourd'hui par les arguments demandés. On reconnaissait dans le monstre à quatre faces le théâtre de Goldoni. J'engageais un dialogue avec le susdit théâtre personnifié. Je prouvais à mon adversaire qu'il avait mérité ses premiers succès et gagné sa réputation en débutant par des comédies vraiment italiennes, accompagnées des personnages à caractère et d'intermèdes improvisés ; mais que bientôt, comme un fils ingrat, il avait trahi et ruiné sa mère en bannissant les personnages nationaux, l'improvisation et le style toscan.

Ma seconde proposition, appuyée d'arguments, était celle-ci : Après avoir détruit la comédie *dell'arte*, qui faisait l'honneur de notre théâtre et appartenait uniquement à l'Italie, vous l'avez remplacée par le drame larmoyant et bâtard, antipathique au génie de notre pays.

Troisième proposition : Vous donnez comme meilleur et plus régulier ce genre larmoyant qui n'a de base au contraire sur aucune règle ni tradition. Lorsque vous écrivez une comédie, qui est l'œuvre où le style et la pureté sont le plus nécessaires, vous employez les dialectes de Chioggia ou de Murano, langages barbares, peu connus et pleins de trivialités, ce qui constitue une contradiction avec votre prétention de réformer et de régulariser notre théâtre. Vous n'avez d'esprit que dans ces dialectes, et tout en parlant d'élever la comédie, vous l'abaissez, vous la traînez dans les tavernes, les

tripots, les cafés, où vous puisez des tableaux d'une vérité basse et vulgaire.

Quatrième proposition, appuyée de ses arguments : Lorsque vous sortez des tripots et carrefours, vous nous menez dans un monde faux, pleureur, parlant avec emphase, agité par des passions hors nature dont aucun spectateur ne trouve de trace dans son cœur; vous employez le vers *martellien* (équivalant à l'alexandrin) réservé aux héros tragiques, et vous mettez ce rhythme solennel dans la bouche de pauvres bourgeois portant culottes et souliers à boucles, ce qui est fatigant et produit des disparates insupportables.

Cinquième proposition, la plus riche de toutes en preuves : Les personnages à caractère de notre comédie nationale ont été expulsés de votre répertoire, sous prétexte qu'ils manquaient de noblesse, de modestie et de décence, et vous avez introduit à leur place ces visages hideux que voilà. Vos personnages sont moins nobles cent fois; ils blessent bien plus la décence et la modestie; votre théâtre est une pépinière d'obscénités, d'équivoques grossières, de préceptes pernicieux et de mauvais sentiments, qui introduisent la corruption sous une enveloppe de sensiblerie, et demandent grâce pour le vice doucereux, ayant la larme à l'œil.

Sixième proposition, appuyée sur des faits évidents : Vos pièces triviales en dialecte sont de votre invention, tandis que votre comédie larmoyante et soi-disant régulière est entièrement pillée dans les ouvrages étrangers; en sorte que vous donnez pour neuf ce qu'il y a de plus vieux au monde. L'Italie, qui avait un théâtre à elle

appartenant, ne fournira donc plus d'idées aux autres pays, si elle vous en croit, et ne fera plus que vivre aux frais de ses voisins, ce qui la rejettera au dernier rang des nations en matière de littérature.

Septième proposition : A l'appui de vos œuvres, vous avez imaginé une théorie ambitieuse dans laquelle vous abusez du nom de Molière afin d'imposer le silence et le respect; mais, en parlant de Molière, vous suivez les traces des auteurs de troisième ordre, et vous donnez des pièces qui feraient horreur à ce grand poëte, et que Destouches lui-même n'oserait approuver.

Le monstre à quatre visages se défendait de son mieux. Ses quatre mâchoires s'ouvraient à la fois pour m'accabler d'injures et grimacer avec orgueil ; mais on apercevait sur son estomac une cinquième bouche, d'où sortait la voix de la conscience, et cette voix lamentable pleurait en avouant que j'avais raison.

Ma brochure de *la Proposition et de l'Argument* ne fit qu'exaspérer l'ennemi. L'abbé Chiari et Goldoni redoublaient leurs traits satiriques contre moi, et comme leurs prologues se répétaient chaque soir devant deux mille personnes aux deux théâtres de San-Salvatore et de Saint-Jean-Chrysostome, leurs coups frappaient plus sûrement que les miens. Au lieu de s'attaquer à moi seul, ils se moquèrent de toute l'académie des granelleschi, et ils comptèrent, dès le lendemain, plusieurs centaines de détracteurs de leurs ouvrages. Ils poussèrent la folie jusqu'à tourner en ridicule le pur langage toscan, et préconiser l'emploi des dialectes vulgaires, ce qui blessa tous les gens un peu instruits ; cependant on allait en

foule à leur théâtre, et leurs épigrammes amusaient fort le parterre.

Il existait alors une troupe de comédiens excellents, d'un mérite inappréciable, et dont on ne verra plus la pareille: c'était la compagnie Sacchi. Le chef de la troupe, le vieux Sacchi, jouait admirablement les Truffaldins; Fiorilli, Napolitain plein de feu et de gaîté, remplissait l'emploi des Tartaglia; Zanoni, celui des Brighella, et le Vénitien Derbès était un Pantalon inimitable. Ces quatre acteurs une fois en scène, et soutenus par un canevas préparé, improvisaient ensemble les farces les plus comiques et avaient le privilége de faire naître immédiatement le rire. Jamais notre comédie nationale *dell'arte* ne fut en de meilleures mains que celles-là. Ces pauvres gens avaient joué jadis dans la salle de St-Samuel. L'apparition de Chiari et de Goldoni et la mode du genre larmoyant avaient fait déserter leur théâtre, à tel point qu'ils s'étaient expatriés pour chercher leur vie en Portugal. Le tremblement de terre de Lisbonne acheva leur ruine. La bande, éplorée, revint à Venise précisément au plus fort de ma querelle avec les goldonistes. J'adressai des vers à Sacchi, en le félicitant de son retour et en le priant de ramener dans son pays la comédie nationale. Sur ces entrefaites Goldoni me lança, dans un prologue, le défi de mettre au jour une pièce quelconque. Les granelleschi, accourant tout échauffés à l'académie, me prouvèrent que l'honneur de notre société était engagé par cette provocation. Il n'y avait plus moyen de reculer; il fallait absolument répondre par autre chose que des brochures et des arguments. On attendait de moi un

essai. L'arrivée de Sacchi et de son excellente troupe me fournissait une occasion précieuse. Je devais confondre ces imposteurs, contre lesquels je m'étais avancé.

Quatre jours me suffirent pour composer une fable allégorique sur la querelle littéraire qui agitait le public. Je savais à qui je m'adressais : le Vénitien a le goût du merveilleux. Goldoni avait étouffé ce sentiment poétique en faussant notre caractère national ; il s'agissait donc de le réveiller. Je déclarai hardiment que ma pièce serait un conte de nourrice. En voici le sujet : Tartaglia, l'un des masques classiques de la comédie *dell'arte*, et qui représentait le peuple personnifié, était fils du roi de carreau. Le pauvre jeune homme se mourait d'ennui et de mélancolie, abreuvé de drames larmoyants, de traductions fastidieuses, empoisonné par des imposteurs, et abruti par les discours en dialectes vulgaires. Il avait oublié sa langue maternelle. Une léthargie chronique le tenait toujours assoupi. Les bâillements, les soupirs et quelques larmes étaient les seules signes de vie qu'il donnât encore. Le roi de carreau Truffaldin, au désespoir, consultait son ministre Pantalon, et ses conseillers intimes Brighella, Léandre, etc. — Les uns voulaient qu'on administrât de l'opium, les autres une infusion de vers martelliens ; d'autres un extrait de théories à la mode ou une décoction tragi-comique ; mais Colombine assurait que tous ces affreux spécifiques augmenteraient encore la léthargie. On interrogeait un oracle, et le dieu répondait que le prince serait guéri lorsqu'on aurait réussi à le faire rire. Là-dessus le roi ouvrait au peuple les portes de son palais. On dansait sous les yeux

du malade; on essayait par mille folies de le dérider; mais il étendait ses membres engourdis et laissait retomber sa tête sur sa poitrine. Une vieille femme, profitant du libre accès accordé à tout le monde, venait à la fontaine du palais. Pantalon et Brighella se mettaient à lutiner cette bonne femme en la prenant pour but de leurs lazzi. La vieille levait sa canne pour battre les mauvais plaisants; mais elle tombait à la renverse et cassait sa cruche. Dans sa chute, elle montrait ses jambes; le fils du roi éclatait de rire, et sa guérison était subite et complète. Cependant la vieille, qui n'était autre que la méchante fée Morgane, se relevait tout en fureur et lançait une malédiction terrible : « Le prince, disait-elle, est guéri de sa léthargie. Les drames larmoyants, les traductions, les théories désastreuses, et les impostures n'ont plus d'effet sur lui, son esprit est débarrassé des poisons ; mais son cœur sera malade, et il ne goûtera plus de repos tant qu'il ne possédera pas les trois oranges d'or. Qu'il soit dévoré par l'amour des trois oranges !

— Eh bien, répondait Pantalon, courons à la recherche des trois oranges. — Et après ce prologue allégorique, commençait le conte de nourrice en action où les féeries, les enfantillages poétiques et les frais d'imagination étaient mêlés d'allusions, les unes malignes contre Chiari et Goldoni, les autres sentimentales sur la décadence de la comédie nationale, et l'ingratitude du public envers Sacchi et sa compagnie.

Lorsque je donnai lecture de ce projet aux granelleschi, l'épouvante les prit. On me dissuada de faire

représenter cette bagatelle, qui devait être infailliblement sifflée. C'était heurter si rudement les habitudes et les goûts du parterre, qu'une déroute paraissait inévitable; mais j'avais confiance en Sacchi, Derbès, Fiorilli et Zanoni, acteurs charmants, doués du génie comique à un degré rare. Je ne voulus point reculer. Un matin, l'affiche annonça l'ouverture du théâtre de Saint-Samuel, et le retour de la comédie improvisée par la pièce féerique de l'Amour des trois oranges. Notre académie, consternée de mon imprudence, n'osa pas venir à la représentation. Dès la première scène, le public, saisissant avec avidité toutes les allusions, donna des signes certains de plaisir. Les quatre masques à caractère, surtout le Truffaldin et le Pantalon, déployèrent une vivacité, une grâce et une verve incroyables. Sacchi, réellement attendri, se félicitait d'avoir été chassé du Portugal par un tremblement de terre, et remerciait le parterre d'un ton de reproche si divertissant qu'on le paya de ses chagrins par des applaudissements frénétiques. Je dus embrasser les granelleschi et l'archigranellone lui-même. Goldoni et l'abbé Chiari, plus furieux qu'étonnés, m'accablèrent d'injures dans leurs prologues; mais il était trop tard : le coup avait porté. « Il faut, disait un acteur à San-Salvatore le lendemain, il faut autre chose que des fables de nourrice et des sorcelleries pour être un poëte; il faut des comédies et non pas des contes d'enfants. » Mais le public sentait bien qu'il y avait plus de poésie dans les contes de nourrice que dans les tableaux lamentables du drame tragi-comique. Le parti ennemi serait plutôt mort que d'avouer

cette vérité ruineuse. Venise entière voulut entendre la pièce nouvelle, et dès lors les libelles, les propositions et arguments devenaient inutiles. En me voyant parvenu tout à coup au point où la seule manière de vider la querelle était l'expérience, où le seul juge suprême était le public, et le seul arrêt valable le succès, Goldoni et Chiari commençaient à trembler [1]. Encore un essai, et la question pouvait être tranchée.

Le miracle fut achevé par ma seconde pièce. Le *Corbeau*, fable dédiée aux grands et petits enfants, et ornée des intermèdes à caractère pour la guérison des hypocondriaques, suivit de près l'Amour des trois oranges. Cette pièce fut représentée vingt fois de suite devant un concours prodigieux de spectateurs. Ce n'était plus un simple canevas comme la première : j'avais pris la peine de l'écrire en vers libres, et de tracer le sujet des scènes improvisées. Mes quatre masques se surpassèrent en gaîté. Les gazettes daignèrent examiner sérieusement cet ouvrage et en approuver le plan, ainsi que le but moral.

Tandis que le fer était chaud, je voulus le battre. Ma troisième fable du *Roi cerf* fut reçue avec plus d'acclamation encore que les deux précédentes. On y trouva des allusions philosophiques et des avis détournés adressés aux rois, que je n'y avais point découverts moi-même, tant on avait déjà confiance dans la profondeur de mon esprit! J'appris par la clameur pu-

[1] Les deux paragraphes ci-dessus sont extraits des *Ragionamenti* de Charles Gozzi, et ajoutés ici pour compléter ce passage des *Mémoires*.

blique que j'avais mis sous les yeux des monarques du monde un tableau fidèle de leurs faiblesses, où ils devaient puiser de grandes leçons.

Mes adversaires ne raillaient plus de si bon cœur. Dans leur dépit, ils enflèrent leur gosier pour dire que l'effet de mes pièces tenait à la féerie, à l'appareil théâtral, aux transformations et aux mouvements des machines, et ils niaient la faible part qu'on pouvait accorder au mérite du style, à la versification, à l'intérêt du sujet, aux intentions morales et aux allégories, présentées avec quelque bonheur. Je voulus donc écrire une pièce dépouillée de cet appareil théâtral et de ce jeu de machines qu'on me reprochait. Ma comédie de *Turandot*, entièrement privée des prestiges d'optique, répondit victorieusement à ces attaques, et le silence de mes ennemis fut l'aveu éloquent de leur défaite. *Turandot* est mon ouvrage le plus soigneusement écrit, et celui que je considère comme le meilleur. Je puis le dire sans trop de vanité, parce que le mérite en appartient au charmant conte persan d'où je l'ai tiré.

Sacchi et sa troupe comique s'attachaient à moi et me regardaient comme un dieu. De mon côté, je les prenais en grande amitié. L'engouement dont Goldoni et Chiari avaient longtemps profité se calmait sensiblement. La recette diminuait à San-Salvatore et à Saint-Jean-Chrysostome, tandis qu'on atteignait tous les soirs le maximum à Saint-Samuel. C'étaient là des faits accablants. Bientôt la désertion devint irremédiable. Les drames grossiers de Chiari se jouaient dans le désert. Les acteurs, désolés, demandaient des contes de nour-

rice et des comédies *fiabesques*. Le pauvre Chiari n'en savait point faire. Il quitta la place et partit pour l'Amérique, pensant avec raison que les Truffaldins et Pantalons ne le poursuivraient pas si loin. Goldoni résista plus longtemps. Il aurait pu sans doute partager avec moi la vogue, en renonçant à ses misérables systèmes; mais son orgueil eût trop souffert de pratiquer un genre qu'il avait si amèrement critiqué. Il perdit courage et quitta Venise pour aller à Paris, où le théâtre italien dépérissait. Il acheva de l'y enterrer. Je demeurai seul maître du terrain. La troupe de Sacchi, après avoir été aux expédients, devint la première, la plus riche et la plus aimée des trois compagnies comiques, et je laisse à juger si j'y fus adoré, caressé, flatté par les acteurs jeunes et vieux, par les actrices belles ou laides; mais que dis-je? de laides, il n'y en avait point.

CHAPITRE XIV.

LA VIE D'ARTISTE. — PEINTURE DE COULISSES.

Je considère comme un devoir de donner quelques détails particuliers sur la compagnie Sacchi, avec laquelle je vécus en bonne intelligence pendant vingt-cinq ans. Les comédiens ne cachent guère leurs passions et n'enveloppent pas leur caractère d'une écorce de convention, comme les gens du monde. Je les ai vus de si près que je lisais tous les jours jusqu'au fond de leur cœur. A force de les étudier, j'arrivai à pouvoir mettre dans la bouche de chacun d'eux des sentiments en harmonie avec leurs diverses organisations, des paroles d'accord avec leur tournure d'esprit. Sept d'entre eux avaient le génie de notre comédie nationale, et j'en tirai un bon parti pour restaurer ce genre injustement abandonné. Bientôt la compagnie Sacchi jouit d'une faveur et d'un crédit extrêmes.

Les acteurs de cette troupe se recommandaient par des vertus particulières assez rares parmi les comédiens. On respirait au milieu d'eux une odeur d'honnêteté qui me détermina tout à fait à m'attacher à leur fortune. Leur union, leur docilité, leurs bonnes mœurs, au moins en apparence; la règle établie pour les femmes de ne jamais accepter de cadeaux des jeunes gens ga-

lants; certains traits de charité dont je fus témoin, me prévinrent en leur faveur. Lorsqu'une actrice devenait le sujet d'un scandale, on s'assemblait pour examiner la chose, et, si le cas était trouvé grave, on la bannissait de la troupe, quel que fût d'ailleurs son talent. Je ne suis pas difficile ni prude dans mes relations, et j'ai fréquenté toute sorte de gens, mais je n'aurais point accepté la familiarité intime d'une troupe de comédiens dissolus; je ne les aurais pas vus hors du théâtre, et je ne les aurais pas aimés comme j'ai aimé cette bande joyeuse, qui m'honorait du titre de protecteur de la compagnie.

Qui pourrait compter le nombre prodigieux de prologues et d'adieux en vers que je leur ai donnés et qu'ils récitaient à l'ouverture ou à la fin de chaque saison? Que de compliments au public pour les jeunes débutantes! que de supplications débitées par des lèvres fraîches et tremblantes! que de chansonnettes intercalées pour celles qui avaient de la voix! Combien leur ai-je fait dire de bagatelles, grand Dieu! combien de feuilles de papier noircies! que de monologues, de désespoirs, de menaces, de reproches, de prières, de corrections sévères, de leçons morales, de propos amoureux ou passionnés, de lazzi, de niaiseries, de grosses folies, le tout pour quêter cette récompense si ardemment souhaitée, l'applaudissement! Que de fils j'ai morigénés! que de tuteurs mystifiés! que de mariages aux scènes finales!

On me choisissait toujours pour compère à la bénédiction, au baptême, aux fiançailles, pour témoin aux

naissances. De combien de petits drôles ne suis-je pas le parrain ! J'étais le conseiller, l'arbitre, le médiateur, l'excellent ami, le juge, le poëte, le sauveur, toujours avec complaisance et sans sortir du badinage. Toutes les jeunes filles de la troupe avaient des dispositions à bien jouer et l'envie de réussir ; il fallait les aider, donner des leçons ; et comme on écoutait bien mes avis ! Je leur enseignais la langue, la bonne prononciation ; elles me montraient leurs lettres, ornées des fautes d'orthographe les plus incroyables, que je corrigeais patiemment.

Dans la belle saison, lorsqu'on quittait Venise, suivant l'usage, la poste m'apportait chaque jour un boisseau d'épîtres, les unes gaies, les autres fâchées, quelques-unes tendres. Il en venait de Milan, de Gênes, de Turin, de Parme, de Mantoue, de Bologne. On me demandait des conseils, on me faisait part de ses querelles, jalousies, amourettes. Je répondais exactement, tantôt sur le ton sévère et paternel, tantôt affectueusement, tantôt avec malice pour éveiller l'esprit, car la correspondance est un exercice très-utile pour la comédienne.

Celui-là se trompe qui s'imagine pouvoir vivre au milieu des actrices sans faire l'amour. Pour mener comme on veut ces pauvres filles, il faut les aimer ou en faire semblant. C'est le moyen de les stimuler, de les diriger, de les conduire au bien, d'élever leurs sentiments et de développer leurs talents. Avec l'amour, on peut les perdre ou les régénérer. Elles sont pétries de pâte amoureuse. A peine ont-elles leurs dents de

douze ans, que l'amour est déjà leur guide : elles l'aperçoivent de loin et suivent son flambeau dans les ténèbres de leur enfance. J'ai assez observé ces êtres faibles et intéressants pour savoir que, sur l'article de l'amour, l'austérité reconnue de la compagnie Sacchi existait en paroles. Avec les actrices, le mot d'amitié est fabuleux ; on le remplace par le mot amour, sans perdre son temps dans les nuances; et, si on parle d'amitié entre femmes, c'est pour se jouer de mauvais tours et se donner des baisers de Judas. Cependant je certifie, comme un honnête témoin, que les comédiennes de notre compagnie faisaient l'amour avec précaution, décemment, sans éclat et jamais par un vil intérêt.

Dans la plupart des troupes comiques, on avoue sans pudeur des manéges blâmables ; on dépouille les jeunes gens; on vit à leurs dépens; on finit par ne plus rougir, et le langage même tombe bientôt jusqu'au degré repoussant du cynisme. Il y a dans les coulisses deux expressions odieuses à l'usage de la fourberie; l'une est le mot *miccheggiare*, qui signifie mettre adroitement un amoureux dans l'obligation de faire un présent; l'autre terme est celui de *gonzo*, qui veut dire niais, dupe, soupirant sans appointements, dont on se moque et qu'on ruine. Dans la compagnie Sacchi, on avait banni ces mots honteux du vocabulaire, et jamais, à ma connaissance, la chose ne fut pratiquée au théâtre Saint-Samuel. Ces pauvres filles aimaient par instinct, par inclination, et pour suivre scrupuleusement l'exemple de leurs parents. Elles encourageaient de préférence les

amoureux qui n'étaient pas du métier, pour avoir des amis dans la salle et être applaudies. Elles tâchaient de se faire épouser, afin de fuir les planches, que toutes les actrices jurent d'abhorrer, mais dont elles ne peuvent jamais se résoudre à sortir; et dans l'horreur qu'elles témoignent pour la profession de comédienne, elles jouent encore la comédie.

Mes amourettes de coulisses ne furent jamais que des conversations, des duels d'esprit, des plaisanteries qui me divertissaient. J'aimais toutes ces jeunes actrices sans avoir de faiblesse pour aucune. Dans leur désir de briller et de se surpasser, elles me considéraient comme un astre de qui dépendait leur triomphe ou leur obscurité. Cette émulation, dont je tirais parti pour leur avantage, pour le bien de la troupe et le succès de mes pièces, leur mettait la cervelle à l'envers, tant elles avaient envie de me gagner le cœur. Quelques-unes auraient volontiers fait du poëte un mari; mais j'avais assez de loyauté pour ne leur laisser aucune illusion sur ce chapitre. Je fus quelquefois le sujet des colères, des disputes, des jalousies et même des pleurs; et ces réalités se confondant avec les scènes qu'on jouait le soir, se perdaient dans la perspective théâtrale. Dans toutes les villes où la troupe passait le printemps ou l'été, les mêmes tempêtes se renouvelaient pour d'autres amoureux. Au retour à Venise, vers l'automne, une pluie de lettres, qu'on recevait des amants étrangers, établissait clairement cette vérité, que la constance est la plus belle vertu des comédiennes.

En voyant arriver tant de billets de tous pays, je de-

venais curieux ; on se laissait un peu prier, et puis on me faisait sa confession. On affirmait sur l'honneur que ces lettres étaient écrites par des adorateurs de bonnes familles, tous riches, avec des intentions sérieuses. C'étaient de bons partis, des cavaliers de Turin, Parme, Modène, qui brûlaient de se marier. Les pauvres jeunes gens étaient malheureusement empêchés et attendaient la mort d'un père, ou d'une mère, ou d'un oncle, voire d'une épouse ; mais l'heureux moment de la liberté ne pouvait tarder à venir, puisque ces personnages fâcheux étaient aux prises avec la phthisie, l'apoplexie ou l'hydropisie. Alors, pour mieux me prouver combien ces espérances étaient fondées, on me donnait des lettres, et, tandis que je les parcourais, on me regardait en dessous pour découvrir sur mon visage quelque signe de jalousie. Mon visage ne trahissait pas la moindre émotion. Je conseillais à ces rusées de laisser de côté les chimères amoureuses, qui les éloignaient de leurs études ; je les engageais à travailler davantage et à attendre qu'il se présentât quelque jeune acteur de talent, afin de multiplier la race des bons comédiens. Souvent je faisais tomber leurs illusions en leur dictant des lettres pressantes et catégoriques, par lesquelles l'amoureux étranger se voyait en demeure de s'expliquer. L'époux futur ne répondait point, et l'erreur devenait palpable. On me disait alors qu'on n'avait de véritable affection que pour moi seul ; que les autres hommes étaient des monstres et des trompeurs ; mais ces amères déceptions ne donnaient pas vingt-quatre heures de mélancolie. On avait trop d'ouvrage pour se chagriner.

J'ai dit que la bonne harmonie régnait dans la compagnie : j'entends par là que les actrices se querellaient, se déchiraient, s'accusaient réciproquement. On venait à mon tribunal : je donnais tort à tout le monde, et la paix était signée ; mais, si je voyais quelqu'un d'opprimé, je le protégeais aussitôt et faisais taire l'injustice. Certains rôles à succès de mes fables transportaient ces pauvres filles au ciel. Que d'obligations, quel bonheur, que de reconnaissance et quelle effusion de joie et de tendresse ! Je l'avoue, en les voyant si heureuses et si émues, mon cœur s'agita plus d'une fois ; je parlais moi-même avec entraînement et effusion. Il y eut de petites méprises légitimes, provoquées par des mots trop passionnés qui m'échappèrent ; mais le lendemain, quand l'ivresse de la représentation s'était dissipée, ma sagesse et ma froideur étaient plus grandes. L'amour-propre offensé changeait ces agneaux en furies, et puis on riait et l'on me pardonnait de ne vouloir être que le poëte et l'ami. Malheur à moi et à la troupe entière si je n'eusse aimé tout le monde également !

Les jeunes actrices ont dans le cœur six livres écrits sur l'art d'aimer, sans compter celui d'Ovide ; c'est pourquoi il est bien difficile à un honnête homme de vivre avec elles, d'être continuellement leur conseiller, leur confident, la cause de leurs succès, et de ne pas finir par faire une de ces solennelles folies que le monde condamne. Je dis folie pour me conformer au langage général à ce sujet, car mes remarques sur l'éducation des jeunes filles m'ont persuadé qu'il n'est pas plus difficile de trouver une bonne femme parmi les comé-

diennes que dans les familles particulières. L'opinion publique n'a pas assez de philosophie pour reconnaître la vérité de cette proposition, et l'opinion publique doit être respectée, même lorsqu'elle se trompe. Mon tempérament, mon horreur pour les chaînes de tout genre, mon expérience, la pitié que je ressentis toujours en regardant de près l'espèce humaine, et mes trente-cinq ans, aussitôt que j'eus atteint ce grand âge, furent les conseillers fidèles qui me préservèrent de la susdite solennelle folie.

En accordant à mes comédiennes une part égale d'amitié, j'étais obligé d'établir des degrés dans mes protections. Souvent l'actrice qu'on persécutait et qu'on feignait de croire inepte était celle dont je soutenais le mérite sans m'inquiéter des cabales et de l'envie. J'ai vu toutes ces jeunes filles se marier les unes après les autres par le moyen du succès et des applaudissements, seules dots que je leur aie procurées. Avec toutes celles qui se marièrent, je cessai immédiatement les badinages, afin de donner l'exemple des égards qu'on devait aux liens sérieux du mariage.

Quant aux hommes de notre comique république, ils appliquaient toute leur attention à m'épargner les sujets d'ennui ou de dégoût. Ils me priaient de ne pas attacher d'importance aux petites passions, aux légèretés, jalousies de métier, vanités et prétentions qui sortaient des têtes en ébullition de leurs femmes. Je leur répondais politiquement que les vanités et intrigues ne me rebuteraient point et ne m'éloigneraient jamais de leur compagnie, tant qu'elles viendraient des têtes féminines,

mais que je pourrais bien changer de sentiment si je voyais les hommes tomber dans les mêmes erreurs. De cette façon la moitié de la troupe évitait les travers de l'autre moitié.

Ce furent des heures fort douces que celles de mes loisirs au milieu de ce monde éveillé, spirituel, joyeux et aimable. J'y goûtais une tranquillité agréable, et mon amour-propre était souvent flatté de voir d'honnêtes gens, des personnes distinguées, des nobles et des dames de la meilleure société, rechercher et fréquenter la compagnie Sacchi de préférence aux autres troupes d'acteurs. Certaines personnes ont des préventions insurmontables contre les comédiens : je ne veux point faire la satire de leurs préjugés, encore moins celle du monde, qu'elles croient bien plus estimable, des clubs, des cercles et des cafés. Pour ne pas exciter leur colère par des vérités dures, je me borne à les prier de réfléchir, et de tenir compte, avec indulgence, des instincts et des génies divers de l'humanité.

Au diable soit la prétendue culture qu'on a voulu introduire dans les mœurs du théâtre ! c'est elle qui a corrompu et gâté peu à peu notre exemplaire famille comique. L'admission d'un grand nombre d'acteurs à gages, pour remplir les emplois spéciaux, détruisit aussi l'esprit d'association. Chacun se mit à étudier et exécuter isolément à sa manière, au lieu de concourir au succès commun. L'union qui existait, au moins en théorie, s'altéra et finit par se perdre. Ce n'est pas encore le moment de raconter ce triste changement. Je le ferai en temps et lieu, quand j'aurai dit auparavant les

péripéties auxquelles m'exposèrent mon amitié constante et ma bonne volonté pour mes protégés. Nous avons tous dans l'esprit des maladies naturelles dont l'expérience, ni la réflexion, ni le temps, ne peuvent nous guérir : pendant les vingt-cinq ans de ma vie comique, j'ai poussé la bonne foi et la complaisance pour la compagnie Sacchi jusqu'à la sottise et la duperie sans pouvoir m'en corriger. Je professe la haine de l'hypocrisie ; ceux qui m'ont connu savent si cette haine est sincère, et pourtant, je ne puis le nier, c'était en sauvant les apparences, en affectant une rigidité et des mœurs dont il ne fallait pas examiner le fond, que notre troupe comique devint florissante ; au contraire, l'indépendance, la perte du respect humain et les maximes nouvelles changèrent cette république en tour de Babel. Hélas ! j'ai vu ces pauvres gens passer de l'opulence à la misère, renier parents et amis, se séparer, se soupçonner les uns les autres, devenir ennemis irréconciliables en dépit de mes efforts pour les rapprocher, jusqu'à ce qu'enfin, rebuté par leurs désordres et leur démence, je me sois trouvé dans la cruelle nécessité de m'éloigner d'eux, comme on le verra par la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE XV.

MES PROCÉDÉS IMPRUDENTS A L'ÉGARD DU ROI DES GÉNIES.

Le public est fantasque. Aussitôt que j'eus planté mon petit drapeau révolutionnaire, les œuvres de Chiari, qu'on aimait depuis dix ans, furent reconnues pour ce qu'elles étaient dès le jour de leur naissance, pour des monstres informes. Les œuvres de Goldoni méritaient plus d'égards; on ne les traita pas mieux. On trouva que toutes ces comédies se ressemblaient entre elles. On y découvrait la langueur, la misère des idées, et cent autres défauts auxquels on n'avait pas songé. Goldoni, disait-on, n'avait plus rien dans l'esprit; son sac était vide. Ainsi, le monde passe d'un extrême à l'autre, et, dans le malheur de mes adversaires, je trouvais un avertissement pour moi-même.

La vérité est que l'engouement pour Chiari et Goldoni, dont le principe était la légèreté du vulgaire, devait avoir le sort de toutes les vogues exagérées. En Italie, tout poëte comique à la mode, comblé des faveurs du public, doit s'attendre à tomber comme Goldoni, s'il n'use pas d'une réserve extrême et d'une certaine coquetterie. On s'ennuie de sa manière et de son style; on finit même par s'ennuyer d'entendre toujours son nom. Le premier qui se présente avec un air de nouveauté

opère une révolution, et fait à l'instant oublier l'ancien favori. On ne s'embarrasse point du talent ni de l'érudition solide ou superficielle du poëte; on le regarde comme la source d'un amusement passager, et un beau jour on le délaisse sans dire pourquoi. Venise est la plus inconstante de toutes les villes de notre inconstant pays. La véritable cause de la perte de Goldoni fut sa trop grande fécondité. Il recevait des comédiens trente sequins pour chacune de ses pièces, applaudie ou non. Je donnai à Sacchi mes premiers ouvrages pour rien, et l'on considéra ces caprices gratuits comme supérieurs aux productions payées. Une aussi mauvaise raison n'était pas de nature à enfler mon amour-propre.

Si j'eusse écouté Sacchi et sa troupe, ma veine poétique eût été bien vite épuisée par une hémorragie. On m'eût demandé seize pièces par an comme au pauvre Goldoni; mais je me gardai prudemment de cet excès prolifique. Je ne donnai qu'une ou deux comédies au plus à chaque saison théâtrale. C'était assez pour soutenir la fortune de mes protégés, et pour ménager la faveur des habitués de Saint-Samuel. Malgré cette discrétion, la vogue poussa les choses encore plus loin que je ne le souhaitais. Mes quatre premières pièces féeriques avaient été suivies de six autres, dont les plus goûtées furent les *Gueux heureux*, la *Zobéide*, la *Femme serpent* et l'*Oiseau vert*. Le succès de la troupe Sacchi mit en émoi les troupes rivales; j'eus des imitateurs, et le goût du genre magique devint une espèce de rage. Impossible aux hommes de rester dans les limites de la raison! Les théâtres n'offraient plus que des ta-

bleaux, des décorations de luxe, des transformations burlesques, des bouffonneries sans art. On ne tint pas compte du sens allégorique, des satires sur les mœurs, ni des enseignements dont mes fables n'étaient que le prétexte. On ne s'attacha qu'à l'apparence et aux accessoires. Une mode ridicule, insupportable, vint justifier les critiques de mes ennemis vaincus.

Comme s'il eût suffi de mettre des fées en scène pour mériter des applaudissements, on vit sortir de terre un amas de merveilles, d'absurdités, de sortiléges, de fantaisies énervées, insignifiantes, puériles, incapables de frapper l'imagination. C'était une pitié aussi bien que les pièces larmoyantes, barbares et invraisemblables de mes devanciers. Je devenais à mon tour le fondateur d'une école insipide. Les auteurs affamés de ces sottises étaient plus dignes de compassion que de colère; mais, en m'obstinant à écrire des fables de nourrices, j'aurais bientôt mené ce genre capricieux au cimetière, et ma réputation eût été ensevelie à ses côtés. Goldoni, de Paris où il était, suant sang et eau pour réveiller le théâtre italien de cette capitale, entendit le retentissement de mes comédies fantastiques; il daigna s'abaisser jusqu'à envoyer à Venise une fable du même genre intitulée : *Le bon et le mauvais génie.* Cette pièce eut le même succès que les miennes. Si le dessein de Goldoni était de montrer qu'il pouvait m'égaler dans ce genre, il prouva une vérité que je savais déjà, et mon orgueil ne fut nullement mortifié du bon accueil qu'il reçut.

On se tromperait fort si l'on croyait que l'époque de mes triomphes scéniques a été la plus heureuse de ma

vie. C'est au contraire le moment où les infortunes les plus cruelles commencèrent à m'affliger sans relâche. La collection de mes comédies fantastiques se réduit à dix ouvrages; mais plût au ciel que je ne fusse jamais entré dans ce monde effroyable de la magie! J'abandonnai, trop tard pour mon repos, ce genre dangereux et compromettant. Après la représentation des *Deux nuits pénibles*, la dernière de mes féeries, je crus devoir garder le silence et interrompre mes travaux, pour deux raisons que je vais dire :

Quelques symptômes d'indifférence se manifestaient dans le public. La compagnie Sacchi ne me témoignait plus le même respect. Les vanités se donnant carrière, chacun attribuait le succès à son petit mérite; chacun prenait des airs importants et faisait la mouche du coche. On ne m'écoutait plus; on voulait interpréter les rôles à sa façon et mettre de côté mes avis. Le bon accord et l'ensemble en souffraient. Sans montrer de mauvaise humeur, je prétextai de mes affaires de famille, et je ne promis plus de comédies pour la saison prochaine. Le public, accoutumé à certaines rations régulières, murmura de ne pas voir paraître la nouveauté attendue. Il l'eût peut-être accueillie froidement si je l'eusse donnée; il la demanda impérieusement parce que je la refusais. On apostropha les acteurs en scène pour leur reprocher de m'avoir écarté de leur théâtre. La troupe des comédiens accourut se mettre à mes pieds et m'accabla de prières et de caresses. Au lieu de leur rire au nez selon mon habitude, je demeurai sérieux; mais je déclarai mon intention bien ferme de ne plus faire de

fables magiques. J'aurais voulu renoncer absolument à la poésie théâtrale; cependant les instances de la compagnie Sacchi, et surtout la crainte d'achever sa ruine, dont elle sentait l'approche avec terreur, me décidèrent à promettre quelque ouvrage d'un genre nouveau, pourvu qu'il fût représenté ailleurs qu'à San-Samuel, et qu'on n'exigeât plus de moi ni magie ni conte de fées.

La fuite de Goldoni avait fait tomber en décadence le théâtre San-Salvatore, placé au centre de la ville et dans le quartier le plus populeux. S. E. le seigneur Vendramini, propriétaire de ce théâtre, m'envoya un abbé, porteur de compliments affables et de la proposition de quitter Sacchi et sa troupe; il m'offrait de grands avantages pécuniaires pour venir au secours de la compagnie de San-Salvatore. Je répondis par un refus poli, en disant que je n'écrivais point pour m'enrichir, et que je ne pouvais pas honnêtement abandonner mes amis. Son Excellence me fit alors prier de lui servir d'intermédiaire pour traiter avec les comédiens que je protégeais. Sacchi prit possession du théâtre de San-Salvatore à des conditions très-favorables, et se trouva installé dans la meilleure salle de Venise avec l'assurance d'y gagner de gros bénéfices. Je ne pouvais plus refuser à mes protégés un ouvrage nouveau; je devais rompre le silence, ne fût-ce que par égard pour le seigneur Vendramini; mais je demandai un délai considérable. Aujourd'hui que le temps m'a éclairé, j'ai reconnu que mes scrupules de délicatesse étaient les plus sots du monde. J'aurais mieux fait de résister aux prières et de m'inquiéter fort peu des questions de sentiments. Mon repos était me-

nacé; quel besoin avais-je de faire le Régulus et de me sacrifier aux intérêts de mon prochain? Il s'agissait pour moi de bien autre chose.

Un motif beaucoup plus grave que les précédents, et dont je ne disais rien, m'engageait à me retirer des coulisses. On ne joue pas impunément avec les démons et les fées. On ne sort plus comme on le voudrait du monde des esprits, une fois qu'on s'y est imprudemment jeté. Tout avait bien été jusqu'à la représentation de *Turandot*. Les choses de cette vie se présentaient encore à peu près sous leur aspect ordinaire. Les petits événements de ma chétive destinée suivaient un cours à la rigueur naturel. *Les Gueux heureux* ne me suscitèrent pas trop d'ennuis ni d'accidents. Les puissances invisibles me pardonnèrent ces premières témérités. *La Femme serpent* et *la Zobéide* attirèrent sur mon audace l'attention du monde occulte. Il écouta ces ouvrages avec indécision, partagé entre l'indulgence et le blâme. *Le Monstre bleu* et *l'Oiseau vert* excitèrent ses murmures. J'en eus un vague pressentiment, un soir que le jeu des machines s'exécuta fort mal. L'actrice principale fut prise de migraines subites. Deux fois il fallut changer le spectacle une heure avant l'ouverture de la salle. Au milieu d'une improvisation, l'excellent acteur Zannoni eut une extinction de voix. Ces avertissements sinistres auraient dû m'ouvrir les yeux; mais j'étais encore trop jeune pour apprécier à leur juste valeur les dangers qui m'enveloppaient; mon sang avait trop de force, et j'éprouvais d'ailleurs un plaisir secret à braver les oracles. Si les poulets eussent refusé de manger, je

les aurais volontiers jetés dans l'eau pour les faire boire, comme le téméraire Varron.

Le jour de la représentation de mon *Roi des génies*, l'indignation de l'invisible ennemi se manifesta clairement. Je portais une culotte neuve, et je prenais une tasse de café dans la coulisse. La toile se leva. Une foule attentive et compacte remplissait le théâtre. L'exposition de la pièce était commencée, et tout annonçait un succès, lorsqu'un frisson involontaire, une crainte insurmontable, troublèrent mes sens. Mes mains tremblaient, et je laissai choir ma tasse de café sur ma culotte de soie. En me retirant, consterné, dans le salon des acteurs, je trébuchai sur une marche et je déchirai au genou cette culotte déjà gâtée. Une voix inconnue me souffla aux oreilles qu'il n'était pas bien à moi d'avoir mis en scène *le Roi des génies*, et que je ne tarderais pas à me repentir de cette insolence. Je me demande encore si, en effet, je ne méritais pas des reproches pour avoir traité avec une légèreté évidente des êtres qui ont droit à nos respects, bien que privés de corps. Il y a certains devoirs de politesse qu'on ne saurait rendre à un esprit. La forme, l'étendue et la densité sont nécessaires à l'accomplissement de ces devoirs, car on ne peut point exiger que vous baisiez les mains, que vous embrassiez les genoux d'un génie, qui n'a ni bras ni jambes. Les esprits, sentant cette difficulté, lorsqu'ils voulaient se faire rendre ces témoignages de soumission, n'ont jamais manqué de revêtir momentanément une forme humaine, afin de se mettre à la portée de notre faiblesse; mais, précisément parce

que nous ne pouvons leur exprimer notre respect par des signes extérieurs, ils attachent sans doute plus de prix au sentiment intérieur de la vénération, et leur courroux éclate contre l'imprudent qui les brave par des procédés légers. Le précepte chrétien qui ordonne de rendre à César ce qui lui appartient n'enjoint-il pas à l'homme des égards plus grands pour les êtres invisibles, plus puissants que César lui-même?

Ces réflexions me vinrent trop tard dans la tête. Le monde occulte, justement blessé, ne voulut pas admettre les excuses que j'avais à faire valoir. Quand il m'eut donné des preuves certaines de sa colère, je balançai entre deux partis opposés, l'un violent et hardi, l'autre plus sage. Le premier était celui de la guerre : je pouvais profiter des persécutions et des mauvais tours pour entrer plus particulièrement en relation avec l'ennemi, l'observer attentivement, surprendre ses passions, ses défauts, ses ridicules, et le mettre impitoyablement sur mon théâtre. J'aurais ainsi tourné sa malice à mon avantage, et je lui en aurais fait honte de la manière la plus sensible. Connaissant déjà les génies par l'étude et la lecture, j'aurais puisé dans leur fréquentation la science de leurs travers. Les fées ont bien compris le danger qui les menaçait; elles ont deviné ma pensée, et n'ont point osé se livrer à toute leur fureur de peur de se trahir. Au lieu de m'accabler par quelque grande infortune qui eût exaspéré ma verve poétique, leur rancune se contenta par mille petits coups d'épingle incessamment répétés, par des accidents prosaïques dont l'art théâtral ne pouvait s'accommoder, et qui pourtant empoison-

nèrent toute ma vie. Le second parti, celui que la prudence me suggéra, fut de rompre avec le genre *fiabesque*, de ne plus traduire sur la scène ce monde mystérieux qui ne veut pas être connu, de laisser retomber le voile un moment soulevé; mais d'entretenir chez les fées la crainte salutaire de me voir mettre ce voile en lambeaux si on me réduisait au désespoir. Par ce moyen, la colère des esprits s'adoucit un peu, et jamais elle ne se porta aux dernières extrémités contre moi.

Je ne conseillerai à personne de s'exposer aux périls que j'ai courus. La littérature féerique est bornée, sans doute parce que les poëtes sont plus sages et mieux avisés que moi. Le monde occulte rit de l'ignorance et de la simplicité des nourrices, qui inventent des fables sans sortir des bornes du respect, et ne mêlent point à leurs récits d'études sur les caractères et les ridicules. Quant aux conteurs arabes, qui ont pénétré fort loin dans ce monde terrible, ce sont des voyageurs curieux et intrépides qui se sont apparemment dévoués à l'amusement des mortels; mais je gagerais qu'ils en ont été punis, et il est remarquable qu'on ne sache pas même leurs noms. La gloire leur a été dérobée par leurs ennemis et les miens, afin de dégoûter les imitateurs. Il m'en a coûté cher pour avoir voulu suivre leurs traces. Je n'ai pas parlé avec assez de ménagement des fées et des génies; c'est un tort que je confesse. Je me suis permis quelques plaisanteries offensantes, et je n'ai pas toujours conservé le ton sérieux que réclamait un sujet de cette importance; mais aussi, n'est-ce pas une petitesse indigne des esprits que de s'être fâché contre moi pour

des allégories empruntées à leur vie fabuleuse dans un but honnête et innocent? Ah! si tous les personnages de mes pièces féeriques eussent été bêtes et bonnes gens, comme mon empereur de la Chine dans la comédie de *Turandot*, on ne m'eût point fait mauvaise mine là-haut. Mon tort le plus grave est d'avoir introduit dans ces ouvrages les Truffaldins, les Tartaglia, les Pantalons et autres farceurs à qui tous les moyens sont bons pour faire rire. Ces masques nationaux, sous les dehors de la niaiserie, donnent carrière à leur verve ironique, et parlent avec irrévérence des sorciers, des baguettes magiques, des dons, maléfices et aiguillettes, qui sont des choses sacrées et respectables. Si Dieu me prête vie, je vois bien qu'il me faudra entreprendre un pèlerinage en Thessalie, Astracan ou Cachemire, et demander pardon de mes fautes, pieds nus et la corde au cou, à Morgane, à Carabosse et Pari-Banou [1]. Jusque-là je n'ai point de repos à espérer, comme on le verra par les tribulations que je vais raconter.

[1] Les quatre paragraphes qu'on vient de dire sont extraits d'une lettre de Charles Gozzi à son frère Gaspard.

CHAPITRE XVI.

MÉPRISES, CONTRE-TEMPS ET PERSÉCUTIONS.

Si je voulais raconter les méprises et les contre-temps auxquels m'ont assujéti les puissances malignes, je ne dis pas fréquemment, mais à toutes les minutes de ma vie, j'en composerais un gros volume capable de faire rire autant que ces ennuis m'ont fait enrager.

Ordinairement, lorsqu'on prend une personne pour une autre, la méprise repose sur quelque ressemblance de taille ou de visage; mais avec moi le diable ne se donnait pas tant de peine. Tout à coup, et je ne sais à quel propos, quantité de gens se mirent à me donner des noms autres que le mien, et à me confondre avec des individus qui ne me ressemblaient nullement.

Un jour, à Saint-Pol, je rencontre un pauvre vieux ouvrier que je ne connaissais point. Il accourt à moi, baise le pan de mon habit, et me remercie, les larmes aux yeux et du fond du cœur, d'avoir tiré de prison son fils. Je lui explique son erreur et lui prouve qu'il me prend pour un autre. Il redouble ses protestations de reconnaissance, et me soutient en face que je suis le seigneur Paruta, son protecteur et son patron. Tous mes efforts pour le désabuser sont inutiles. Sans doute c'est pour me soustraire généreusement à ses témoi-

gnages de dévoûment que je feins de ne pas être Paruta. Le bon homme n'en est que plus pénétré; il me suit par derrière et appelle les bénédictions du ciel sur ma tête et sur tous les autres crânes de la famille des Paruta. Je m'informe et demande à mes amis qui est ce seigneur si béni. On me répond que le patricien Paruta est un homme hâve et malade, qui ne me ressemble en aucune manière.

Tout le monde connaît ou a connu Michel dell'Agata, le célèbre impressario de notre opéra. Tout le monde sait qu'il est plus petit que moi d'un palme, plus gros de deux palmes, vêtu autrement que moi, et porteur d'une physionomie fort différente de la mienne; d'où vient donc que pendant plusieurs années et même jusqu'à la mort de ce Michel, je fus arrêté au milieu de la rue presque journellement, et appelé du nom de Michel dell'Agata par des chanteurs, chanteuses, danseurs, et danseuses, maîtres de chapelle, tailleurs, peintres et porteurs de lettres? J'écoutai de longues doléances, des remercîments, demandes de loges et d'argent, requêtes, prières, lamentations, observations au sujet des décors et du vestiaire. Je fus obligé de renvoyer ou refuser des lettres et paquets adressés à Michel dell'Agata, en criant, protestant, jurant que je n'étais point ce Michel; et toutes ces personnes ensorcelées me regardaient de travers et s'éloignaient agitées, inquiètes, cherchant dans leur esprit quel motif pouvait avoir Michel de ne plus vouloir être appelé Michel.

Ennuyé de cette *secature*, je me rends à Padoue par une belle matinée d'été. Mon excellente amie la signora

Marie Canziani, danseuse renommée et sage, passait dans cette ville les derniers mois de sa grossesse. Je vais chez elle pour lui faire une visite. Sa femme de chambre me regarde, ouvre la porte et dit à sa maîtresse : « Madame, voici le seigneur Michel dell'Agata qui désire vous voir. » J'entre, et la signora Canziani éclate de rire de cette erreur; fort heureusement elle ne la partageait point. En sortant de chez elle, je traverse le pont Saint-Laurent, et je rencontre sur ce pont le fameux professeur d'astronomie Toaldo, que je connais parfaitement, et qui me connaît très-bien. Je le salue. Il fixe ses yeux sur moi, ôte son chapeau avec gravité, et me dit : « Bonjour, Michel! » puis il passe son chemin et s'en va à ses affaires, comme s'il venait de dire une chose toute simple. Cette persistance générale m'étonne : la tête me tourne; je me demande si je ne suis pas Michel, et si ce n'est point par une méprise que je me crois Charles Gozzi. Heureusement, Michel n'avait pas d'ennemis, et personne ne songeait à exercer de vengeance sur sa personne.

Un soir, la chaleur était grande; une lune splendide éclairait la place Saint-Marc, et je me promenais sur cette place, en cherchant le frais et discourant avec le patricien François Gritti. J'entends une voix crier à mes oreilles :

— Que fais-tu ici à cette heure? que ne vas-tu dormir, âne que tu es?

En même temps, je reçois par derrière deux coups de pied bien appliqués. Je me retourne furieux, prêt à combattre, et j'aperçois le seigneur André Gradenigo, lequel me regarde attentivement et se confond en excuses,

disant qu'il m'avait pris pour Daniel Zanchi. J'accepte les excuses au sujet du titre d'âne et des coups de pied ; mais je demande par quel hasard on avait à faire à Daniel des confidences de ce genre. Le seigneur Gradenigo me répond qu'il est intimement lié avec Zanchi, et qu'il voulait lui jouer un malin tour, moyennant quoi j'en suis pour mes coups et mon apostrophe. Ce n'est encore rien que cela.

Sur la même place Saint-Marc, je causais un jour avec mon ami Charles Andrich. Je vois venir de loin un Grec portant moustaches, vêtu de long, le bonnet rouge sur la tête, et tenant par la main un enfant habillé comme lui. Aussitôt que le Grec m'aperçoit, son visage s'épanouit ; il vient à moi d'un air ouvert, me saisit dans ses bras avec transport, me plante un baiser sur la joue, et, se retournant vers l'enfant :

— Allons, petit, dit-il, baisez la main à votre oncle Constantin.

Je demeure glacé, immobile comme une statue ; finalement, je demande pour qui ce Grec s'avise de me prendre,

— Belle question, dit-il ; n'êtes-vous pas mon meilleur ami, Constantin Zucalà ?

— Non, je ne suis point Zucalà; je ne veux pas l'être, et je n'embrasserai point le petit.

Andrich se tenait les flancs de plaisir, tandis que j'employais cinq minutes à persuader au Grec qu'il se trompait. Inquiété de ces méprises, je résolus de faire, cette fois, des recherches sur le susdit Zucalà. Je prends des informations chez un marchand, et je découvre avec

effroi que Constantin Zucalà est un petit homme, menu et grêle, qui n'offre pas avec moi un seul trait de ressemblance. Mais, arrêtons-nous; gardons un silence prudent sur beaucoup d'autres méprises, et parlons des contre-temps et persécutions.

Que l'on fût en hiver ou en été, j'en prends à témoin le ciel, jamais, au grand jamais, une pluie subite ou d'orage ne tomba sur la ville sans que je fusse hors de ma maison et privé de parapluie. Jamais cette pluie ne cessa tant que je me tins à l'abri sous quelque portique ou dans un café; au contraire, le déluge ne manqua jamais d'augmenter avec furie. Enfin, las d'attendre ou obligé par quelque affaire à continuer mes courses, je ne sortis jamais de mon refuge sans être mouillé jusqu'aux os. De retour chez moi, trempé par l'averse, jamais, au grand jamais, le soleil ne manqua de reparaître aussitôt que j'eus passé le seuil de ma maison.

Huit fois au moins sur dix, pendant tout le cours de ma vie, lorsque je voulais être seul, et que je m'apprêtais à travailler, quelque visiteur fâcheux vint m'interrompre et pousser ma patience à ses dernières limites. Huit fois au moins sur dix, lorsque je commençai à faire ma barbe, on sonna aussitôt, et quelque personne pressée voulut me parler sans délai. La plupart du temps ce furent des gens de qualité que je ne pouvais prier d'attendre, et je dus toujours ou essuyer à la hâte le savon déjà étalé sur mon visage, ou me présenter le rasoir à la main, avec le menton rasé d'un côté seulement.

Dans la saison la plus belle de l'année, à l'époque

même de la sécheresse, y eut-il jamais entre les dalles une seule petite mare d'eau stagnante sans qu'un esprit malin conduisît justement mon pied distrait dans cette eau?

Je devrais sans doute hésiter à parler du contre-temps suivant; mais je brave le ridicule, et je prétends mentionner ce fait, qui m'a trop souvent assassiné. Ce sera ma vengeance. Jamais, lorsqu'une de ces petites misères auxquelles la nature nous condamne me força de chercher dans la rue un coin solitaire, les démons ennemis ne manquèrent de faire passer près de moi quelque belle dame; ou bien une porte s'ouvrait, et j'en voyais sortir toute une compagnie, au grand désespoir de ma modestie. Roi des génies, n'as-tu pas de honte de descendre si bas dans ta rancune? Ce ne sont là que des bagatelles, j'en conviens; mais ces détails, venant se joindre à d'autres persécutions plus cruelles, composent un ensemble qu'on peut appeler une vie amère et lamentable. On verra, par la fin de ces mémoires, que mes aventures, querelles et démêlés avec le seigneur Pierre-Antoine Gratarol, à qui je ne voulais aucun mal, doivent être attribués à la méchanceté de mes ennemis invisibles. En attendant le moment de raconter ces aventures, je rapporterai ici d'autres contre-temps sérieux pour moi et comiques pour le lecteur.

La maison paternelle, où je demeurai longtemps seul, était située dans la rue de la Reine, paroisse de San-Cassiano. Dans le moment de la villégiature, je partis un jour pour le Frioul, afin de revoir mes deux frères Gas-

pard et Almoro. Je confiai les clefs de notre habitation à l'un de mes voisins, fort honnête homme et marchand de blé. Par suite de persécutions dont je connais bien les auteurs, il se trouva que, cette année-là, l'automne fut horrible. Des torrents de pluie ayant fait déborder les rivières, je fus retenu dans le Frioul jusqu'au milieu de novembre. Les vents d'hiver, en chassant les orages, amenèrent la neige et les frimas. Je partis pour Venise, enveloppé jusqu'aux oreilles; et, après avoir traversé résolument les bourbiers, ravins et fleuves débordés, j'arrivai de nuit à la ville, mourant de froid, d'ennui, de fatigue et d'envie de dormir. Je descends de gondole à la rive de San-Cassiano. Un *facchino* prend ma malle; mon domestique porte le reste de mon bagage, et je me dirige vers ma maison, soufflant dans mes doigts, retroussant le collet de mon manteau, et pressé de me mettre au lit. Je trouve la rue de la Reine si encombrée de gens masqués, de femmes et d'enfants qui riaient et chantaient, que le passage était impossible.

— Que diable est cela? demandai-je à un homme du peuple.

— Signor, me dit-on, aujourd'hui le patricien Bragadino a été créé patriarche de Venise. Son palais est au fond de cette rue. Il y a danses, fêtes et feux à cette occasion, distributions publiques de pain, vin et deniers. Telle est la cause de ce tumulte.

La porte de ma maison n'était pas abordable. Je pensai qu'en faisant un détour par Saint-Eustache, et traversant un petit pont, je réussirais mieux à pénétrer

chez moi. J'exécute la manœuvre, suivi de mes porteurs de bagage. Quelle est ma surprise en voyant mes fenêtres ouvertes, ma maison entière garnie de lustres et resplendissante de lumières comme le palais du Soleil! Je demeure un quart d'heure sur le petit pont à jouir de ce beau spectacle, la bouche ouverte et l'esprit troublé. Enfin je sors de ma stupeur, et prenant tout mon courage, je frappe à ma porte. On ouvre, et deux gardes de ville me présentent leurs carabines en criant : « On ne passe pas! » Je demande avec douceur d'où vient cette consigne.

— On ne passe pas ici, répètent les gardes d'un air farouche. Allez à la grand'porte du palais Bragadino, ou bien masquez-vous, prenez un déguisement, et on vous laissera entrer pour prendre part aux divertissements.

— Mais, dis-je avec calme, si j'étais le maître de cette maison; si j'arrivais à l'instant d'un voyage, mourant de froid et de sommeil, ne pourrais-je pas rentrer chez moi et me mettre au lit?

— Ah! vous êtes le patron de ce palais! s'écrient les deux soldats féroces; attendez un peu, et l'on vous fera réponse tout à l'heure.

Ce disant, ils me referment la porte au nez. Je regardais, saisi d'horreur, mon domestique abasourdi comme moi, et le *facchino* émerveillé. Au bout d'un moment, la porte s'ouvre de nouveau; un maître d'hôtel galonné d'or me salue poliment et m'invite à entrer. J'accepte l'invitation. Je monte l'escalier, et, saluant à

mon tour cet homme si bien élevé, je me hasarde à lui demander quel magicien me fait l'honneur de venir habiter chez moi.

— Quoi ! répond le personnage galonné, votre seigneurie ne sait point ce qui s'est passé? Mon maître, le patricien Gaspard Bragadino, ayant deviné que son frère serait élu patriarche, voulut donner une grande fête. L'espace lui manquait, et, pour être plus à l'aise, il a réuni son palais au vôtre par un pont de bois jeté d'une fenêtre à l'autre. La chose a été faite avec votre permission. C'est dans votre maison que l'on distribue les comestibles et les rafraîchissements au peuple. On a, d'ailleurs, respecté votre chambre à coucher. Venez, signor, venez par ici.

J'étais de plus en plus étonné de voir comme on avait usé de cette permission que je n'avais point donnée. Cependant, je ne voulus pas me quereller avec le maître d'hôtel. Arrivé dans le salon, je trouve des chandelles partout, une foule de masques criant et s'amusant, des domestiques empressés se croisant et courant dans tous les sens. Une rumeur effroyable m'attire à la cuisine. Devant un feu énorme étaient les chaudrons bouillants, les casseroles et cafetières ; sur une immense broche tournaient les dindons, les quartiers de veau et de bœuf.

— Signor, dis-je au maître d'hôtel, peut-on savoir à quelle heure finira ce tumulte?

— Pour ne point mentir, me répondit cet homme, la fête durera pendant trois jours et trois nuits, du matin au soir et du soir au matin.

— Je suis charmé, repris-je, d'avoir pu être agréable à la famille Bragadino. C'est un honneur pour moi. Veuillez présenter mes respects à Leurs Excellences; je vais à l'auberge chercher un gîte pour trois jours et trois nuits, car j'ai besoin de repos, et j'ai le sommeil fort léger.

Quand cette insigne mystification fut achevée, je rentrai enfin chez moi, et je fis une visite au seigneur Bragadino, afin de le complimenter sur son élection. Ce cavalier m'accueillit à merveille, et me demanda pardon de la brutalité des soldats et du désordre de ma maison; puis il me raconta ingénument que son ami le comte Ignace Barziza m'avait expédié dans le Frioul un exprès, porteur d'une lettre par laquelle on sollicitait la permission de s'emparer de mon logis, et que j'avais répondu le plus gracieusement du monde en accordant une permission pleine et entière, ce dont tous les Bragadini me témoignaient leur reconnaissance. C'était la première nouvelle que je recevais de la lettre et de ma réponse. Je devinai sans peine de quel côté venait ce tour pendable; mes ennemis avaient pris soin de se faire connaître par d'autres signes de leur fureur. Je dissimulai ma colère et mon effroi, et je priai le seigneur Bragadino d'en user de même à l'avenir, si quelque autre faveur tombait encore sur lui ou sur ses proches, sans avoir recours aux lettres inutiles du comte Barziza.

Que les puissances malignes eussent intercepté la lettre, embourbé ou noyé l'exprès d'Ignace Barziza dans quelque torrent, passe encore; mais répondre pour moi! Dieu sait si le courrier n'avait pas trouvé un faux

Charles Gozzi dans une fausse habitation d'un Frioul illusoire! si quelque démon revêtu de ma figure n'avait pas ouvert l'épître, pris la parole en mon nom, et renvoyé l'exprès avec cette permission, qui n'entra jamais dans ma pensée! Ce sont des choses qu'on n'ose éclaircir et qu'il faut laisser dans le nuage dont elles s'enveloppent.

CHAPITRE XVII.

SUITE DES CONTRE-TEMPS ET PERSÉCUTIONS.

Ce qu'il y a d'insupportable dans la guerre des contre-temps, c'est l'expectative. L'ennemi ne fait retraite d'un côté que pour vous attaquer d'un autre à l'improviste. Assurément, je ne raconte pas ces bizarreries pour mon plaisir, mais parce que je confesse de bonne foi qu'elles peuvent divertir tous les individus de ce bas monde, hormis un seul, celui qui porte ma chemise et se couvre de mon chapeau. On a vu, par l'histoire de la femme polype, et par celle du patriarche, comment les esprits ironiques aimaient à prendre leurs ébats dans mes maisons; celle de la rue Mater-Domini était encore vierge de tout accident; il fallait bien que le diable s'y mît.

Un matin, je reçus la visite d'un pauvre homme vêtu en barcarol, et qui me favorisa d'un long discours, par lequel j'appris les choses qui suivent. Cet homme était au service d'un seigneur Colombo. Son patron demeurait à Saint-Jacques dell' Orio, et lui à Saint-Jérémie; en sorte que la grande distance qui séparait ces deux quartiers empêchait souvent le pauvre gondolier d'arriver chez son maître à l'heure fixée pour son service. Ma maison de la rue Mater-Domini étant plus proche de la rue du seigneur Colombo, le barcarol désirait se loger dans cette maison, et il me montra l'argent destiné au

payement du premier terme. Je pris le nom du gondolier, qui s'appelait Dominique Bianchi, et je lui promis d'aller aux informations auprès de son maître, en ajoutant que j'étais un chat récemment échaudé, et que je craignais l'eau froide.

—Signor, me dit cet homme en hésitant, je suis pressé; ma femme est enceinte et près d'accoucher; si je tarde à changer de domicile, et que les douleurs la prennent, me voilà condamné à rester où je suis jusqu'à ses relevailles.

—Votre femme, répondis-je, n'accouchera pas avant la nuit. J'irai voir le seigneur Colombo après le dîner; revenez demain matin.

— Très-bien, reprit le barcarol, votre seigneurie a raison; et, quoique je sois un honnête homme, je trouve juste qu'elle aille aux informations; mais, par charité, je la supplie de faire promptement, vu le cas d'urgence.

J'étais à table, lorsqu'on frappe à coups redoublés à ma porte. Je vois entrer mon barcarol, accompagné de sa femme, qui paraissait grosse à pleine ceinture; tous deux pleuraient et grimaçaient.

— Pardon, excuse, signor, me dit cet homme d'un ton piteux. Je vous amène mon épouse. Elle ressent les premières douleurs, la pauvrette! Pour l'amour de Dieu, donnez-moi la quittance et les clefs. Voici mon argent. Hélas! que puis-je vous offrir de plus? Voulez-vous que ma femme accouche au milieu de la rue?

La femme, brunette, jeune et gentille, se tenait les côtes en poussant des soupirs et se tordant comme un serpent. Tout ému de compassion, je demande mon écri-

toire, je signe la quittance et reçois le loyer d'un mois; je fais remettre les clefs par mon domestique, et le couple s'en va content.

Au bout de trois semaines, le curé de Santa-Maria-Mater-Domini arrive chez moi, au moment où je faisais ma barbe.

— Savez-vous, me dit-il, à qui vous avez loué votre maison?

— Sans doute : à Dominique Bianchi, gondolier de la famille Colombo? et dont la femme était enceinte. La pauvrette doit être délivrée à cette heure.

— Quel Bianchi? quel Colombo? quelle femme enceinte? s'écria le curé en rougissant. Cet homme n'a jamais mené de gondole : c'est un misérable qui se moque de vous. La femme n'est point son épouse, et quand vous l'avez vue, elle portait sous sa robe un coussin pour simuler une grossesse. Votre maison est occupée par trois filles de mauvaise vie qui vendent du vin, font des tapages nocturnes, attirent les libertins, et scandalisent tout le voisinage. Votre devoir est de mettre fin à ce désordre.

A ce nouveau coup, je demeurai un moment stupéfait, admirant l'inépuisable fécondité de l'ennemi. Le curé s'apaisa quand je lui eus promis de porter remède au scandale. En vérifiant les faits, je trouvai les choses en l'état qu'il m'avait dit, et je courus chez un patricien de mes amis, dont le frère était avogador. Après un mûr examen, l'avogador répondit que les affaires de scandales nocturnes regardaient le tribunal du blasphème et non pas l'avogaria; qu'il fallait une plainte du curé de

Sainte-Marie, un procès en règle, avec appel de témoins pour constater les faits, et qu'on me rendrait justice.

— Mais, repris-je, la matière me paraît du ressort de l'avogaria, puisqu'on m'a trompé par des ruses et déguisements, et que ces misérables ont envahi ma maison en usant de subterfuges. Par grâce, ne me jetez pas dans les embarras d'un procès.

— Eh bien, me répondit-on, demain matin nous citerons ces femmes à l'avogaria. Venez-y en personne, afin d'articuler vos griefs en face de votre partie adverse.

— Grand merci ! m'écriai-je. Votre Excellence me conseille de venir m'exposer aux injures d'un troupeau de canailles ; je la remercie de sa bonne volonté. Je préfrère encore la voix du tribunal du blasphême, et je vais m'entendre à ce sujet avec le curé.

Je me rendis chez le curé pour lui indiquer la marche à suivre ; mais il se mit à crier comme un aigle :

— Pour qui me prenez-vous ? dit-il en colère; ne connaissez-vous pas le tribunal du blasphème ? on n'y appelle point une cause sans avoir fait une instruction, pour examiner si les plaintes sont fondées ou calomnieuses. Nous vivons dans un temps et un pays où les femmes galantes ont un grand crédit et des faux témoins à leur service. On changera la vérité en calomnie. Je serai cité à l'office et les juges me donneront une correction sévère en m'appelant diffamateur, destructeur de la bonne réputation de ces innocentes colombes, prêtre intolérant, vindicatif; on me renverra en m'ordonnant d'être à l'avenir meilleur berger de mon troupeau. Non, non : je ne porterai point de requête à ce tribunal quand

toute la corruption de Venise établirait son camp dans ma paroisse. C'est à vous à purger votre maison, et je vous enjoins l'ordre de le faire, sous peine de péché mortel.

Je le demande : pour tout autre que moi cette affaire serait-elle devenue une source d'ennuis aussi désagréables? Plus inquiet du scandale que du péché, dont je me sentais au fond bien innocent, je consultai Paul Balbi, avocat à la Quarantie.

— Vous avez eu tort, me dit-il, de ne pas venir à moi tout d'abord, avant de gâter votre position par des démarches inconsidérées. L'un des trois avogadors, qui est mon ami, eût jugé la chose sommairement, et ce serait fini dans une heure. Gardez-vous d'intenter un procès : cette canaille condamnée en appellerait à la Quarantie, et vous n'en seriez pas quitte à moins de dépenses considérables et d'une année de débats fastidieux.

— Soyez donc assez bon pour parler à cet avogador que vous connaissez.

— Il n'est plus temps, reprit Paul Balbi : mon ami ne voudra rien faire, sachant que son confrère vous a renvoyé. Entre avogadors, on a une politique à observer.

— Vive la politique! m'écriai-je; mais la justice, pourriez-vous me dire où elle loge?

— Laissez-moi le soin de vous tirer d'embarras.

Les avocats sont gens retors et avisés, toujours aux prises avec les plus compliqués ennuis de la vie processive, exercés aux expédients, soutenus par ce calme et

cette lucidité que donne l'assurance de travailler pour les intérêts d'autrui, et par conséquent de n'être point victime de ses propres fautes. Paul Balbi s'en alla chez *messer Grand*, qui commande la séquelle des sbires, agents de police et autres corsaires patentés, redoutables aux voleurs et femmes de mauvaise vie. Messer Grand expédia un de ses satellites, qui vint officieusement avertir mes vauriens de locataires d'un petit danger qui les menaçait. On parlait, disait cet agent, de scandales nocturnes; il était question de faire main basse, par une descente de police, sur toute la maison, et de mener ces dames en prison les mains liées derrière le dos. Or, messer Grand ne badinait pas quand il ordonnait de ces expéditions. Le troupeau galant, effarouché par cet avis secret, déménagea brusquement et chercha fortune dans un autre quartier. Béni soit l'ingénieux et expéditif messer Grand! S'il est, parmi mes lecteurs, un infortuné brouillé avec les esprits malins, je l'engage fort à consulter un avocat; les fées ont peur des bonnets carrés.

Revenons à ma troupe de comédiens. Lorsque le vieux Sacchi eut obtenu par mon entremise la concession du théâtre San-Salvatore, je repris mes douces occupations, et je m'apprêtai à composer une pièce pour mes protégés. Tandis que je taillais ma plume, l'ennemi m'attendait dans les coulisses. Les acteurs renvoyés de San-Salvatore obtinrent le théâtre Sant'-Angelo, et voulurent se venger de la compagnie rivale. On séduisit par des manœuvres habiles et des offres d'argent les deux meilleurs comédiens de la troupe Sacchi: Derbès, l'inimitable Pantalon, et Fiorilli, le célèbre Tartaglia, ces sou-

tiens et restaurateurs de la comédie *dell'arte*. On leur fit promettre de se séparer de leurs camarades, bien moins pour fortifier la compagnie de Sant'-Angelo, que pour affaiblir celle de San-Salvatore. A l'idée de perdre mon Pantalon et mon Tartaglia, je m'emportai contre les esprits; j'adressai des injures aux fées et je donnai au diable les démons. La nouvelle de cette désertion jetait déjà le désordre dans la troupe. Je courus chez Derbès pour lui faire honte de son infidélité, après quatorze ans de bons rapports avec ses camarades. Derbès avait signé un traité avec l'entrepreneur du théâtre rival. Il m'appela son cher compère, et me témoigna des regrets sincères de notre séparation; mais il me prouva qu'il était lié par ses nouveaux engagements. Je ne pouvais plus que lui donner ma malédiction, et je la lui donnai, en lui prédisant qu'il se repentirait de sa faute. Fiorilli n'avait point encore signé : un discours pathétique et l'intérêt de sa réputation le ramenèrent à de meilleurs sentiments. Il rompit les négociations et vint se jeter dans les bras de ses anciens compagnons. Mon Tartaglia fut sauvé en dépit des esprits, et la comédie nationale *dell'arte* survécut à ces contre-temps.

Pour faire du mal, on n'a qu'à se croiser les bras et laisser les choses suivre leur cours. L'envie, la haine, la grossière inintelligence des hommes suffisent pour que les sottises et les fautes s'accomplissent sans opposition; mais malheur à celui qui entreprend quoi que ce soit de raisonnable ou d'ingénieux ! il lui faudra livrer mille batailles. Un ancien usage de notre pays veut que l'emploi de première actrice ne soit jamais rempli par les so-

ciétaires de la troupe. Le public aime la variété ; c'est pourquoi ce premier emploi est confié à des comédiennes stipendiées, que l'on engage pour trois ans. Au bout de ce temps, il faut aux spectateurs un nouveau visage. Avant l'ouverture de son théâtre, le vieux Sacchi, à la recherche d'une première actrice, hésitait entre deux personnes douées de qualités diverses. L'une, la signora Battagia, était bonne comédienne et née en Toscane, où l'on parle purement ; mais elle n'était plus jeune, et ses prétentions, son ambition et sa vanité en faisaient un sujet difficile à conduire. En outre, elle n'entendait rien à l'improvisation, ce qui pouvait exercer une influence fâcheuse sur le genre dans lequel la troupe avait excellé jusqu'alors. L'autre actrice, la signora Théodora Ricci, jeune débutante pleine de feu, avait une jolie figure, une belle voix et une aptitude remarquable à l'improvisation. Sa modestie la recommandait encore. Sacchi voulait engager la signora Battagia et lui donner de gros émoluments. Je le déterminai, non sans peine, à prendre l'autre pour cinq cent vingt ducats par an, somme insuffisante aux besoins d'une pauvre femme chargée d'un mari paresseux et maladif, d'un enfant en bas âge, obligée par son état à mille dépenses, sans compter celles des costumes et des voyages en province. C'est à ces misérables conditions que Théodora Ricci consentit à entrer dans une troupe jalouse et malveillante.

L'affaire ayant été négociée par correspondance, je ne connaissais point encore la débutante. Elle arriva un matin de Gênes, et Sacchi me pria de venir l'entendre réciter quelques scènes, afin de juger de son talent et

de ses dispositions. Je vis une jeune personne belle, d'une mine expressive, avec de magnifiques cheveux blonds. Son visage était un peu marqué de la petite vérole; mais ce défaut devenait invisible à très-petite distance. Ses vêtements, qui trahissaient l'indigence, témoignaient aussi de son goût exquis, tant il y avait d'art dans l'ajustement. La timidité qu'elle montra pendant cette première entrevue lui prêtait une grâce et une modestie si séduisantes, que je doutai si cette timidité était naturelle ou jouée. Elle récita un fragment de tragédie avec justesse, intelligence et chaleur, d'une voix pleine et harmonieuse. Je fondai aussitôt de grandes espérances sur cette actrice, pour les rôles énergiques et passionnés. Je ne lui trouvai que deux imperfections : trop de dureté dans l'accent, et une certaine contraction des lèvres qui donnait souvent à sa bouche l'expression du mépris. Le premier de ces défauts pouvait se corriger; le second, qui tenait à la forme des muscles de la bouche, était sans remède.

Après l'examen, je prodiguai à la jeune personne les encouragements qu'elle méritait. Sacchi songeant à ses intérêts, me dit : « Signor comte, j'ai engagé la signora pour vous obéir; c'est à vous à faire en sorte qu'elle soit utile à notre compagnie. » Je répondis que je ferais de mon mieux pour l'avantage de la troupe et celui de la débutante. Les autres actrices de l'assemblée avaient écouté avec une attention profonde; elles semblaient peser mes paroles, et je vis à leur air triste et contrarié que leur malice s'apprêtait à distiller des poisons.

En effet, des rumeurs sourdes commencèrent à cir-

culer, dont on ne pouvait découvrir les auteurs. Les comédiennes témoignaient des craintes sur le jeu et la diction de Théodora Ricci. On croyait lui reconnaître des défauts incorrigibles. On convenait bien de son talent, mais on tremblait que ce genre de mérite ne fût pas de nature à plaire aux Vénitiens, et qu'il ne trouvât pas son emploi dans la troupe. On désirait ardemment de se tromper, et on s'en rapportait à moi. Ces discours hypocrites m'excitèrent davantage à soutenir ma protégée. Je lui donnais des avis dont elle profitait à merveille. De jour en jour je découvrais dans son esprit et ses sentiments quelque nouvelle corde dramatique à faire vibrer. A mon sens, on n'obtient pas de bons résultats si l'on ne connaît pas le caractère de ses comédiens; j'étudiais avec application celui de la Ricci, et mes assiduités éveillaient l'envie et le fiel des autres actrices.

Ma protégée avait des accès de mélancolie. Au milieu d'une troupe dont tous les membres étaient parents, ou alliés entre eux par le mariage, elle se sentait condamnée à un éternel isolement. Elle se voyait opprimée, dépréciée, chassée peut-être comme inutile ou incapable. Je tâchai de la rassurer, en soutenant cette thèse si menteuse que le mérite surmonte toujours les obstacles. Je lui promis de la rendre utile et même nécessaire à la troupe, et je lui prêchai le courage et la persévérance.

Bientôt des bruits odieux, des anecdotes inventées, des propos à l'oreille, attaquèrent la réputation de ma pauvre élève, dont la conduite me paraissait cependant irréprochable. La première actrice du théâtre Sant'-Angelo avait de nombreux admirateurs dans la ville; ces

gens-là décidèrent que la Ricci devait être mauvaise comédienne. Sans aucune raison, sans avoir ni vu ni entendu la débutante, le public s'imagina qu'on lui allait offrir une personne laide et sans talent; mais je me fis un point d'honneur de triompher de ces préventions. Je dirai tout à l'heure dans quel labyrinthe de disgrâces m'entraîna mon généreux dessein. Mes six ans de relations amicales avec la Ricci furent autant d'années de tribulations. Je les raconterai ingénument, et si le lecteur veut absolument, comme on l'a fait à Venise en ce temps-là, donner à cette amitié le nom d'amour, je ne m'en fâcherai pas, quoiqu'en vérité il n'en soit rien.

CHAPITRE XVIII.

ESSAIS MALHEUREUX, SUIVIS DE TRIOMPHES.

La phalange comique du vieux Sacchi prit donc possession du théâtre San-Salvatore, privé de Derbès, son meilleur soldat, mais encore assez vaillante pour ne rien craindre. Le conseil de la compagnie voulut réserver l'apparition de la nouvelle actrice pour le milieu de la saison, afin d'exciter la curiosité du public : « A l'ouverture du théâtre, disaient ces grands politiques, on nous trouve toujours assez nouveaux. Quand l'empressement se ralentira, nous mettrons en avant la débutante ; qu'elle joue bien ou mal, on viendra la voir, et nous aurons ce jour-là l'escarcelle pleine. » L'argent est la boussole des comédiens.

Enfin, le moment arriva d'exhiber la Ricci. Elle parut dans *l'Amoureuse tout de bon*, devant un concours nombreux de spectateurs : comédie nouvelle, actrice nouvelle, salle remplie, recette considérable. Ma pièce fut approuvée, mais on décida que la première actrice était à peine supportable. Le mérite et la *bravoure* de la Ricci se révélaient entièrement à mon esprit. On abandonna ma pièce pour faire un second essai en récitant une ancienne tragédie. La débutante joua son rôle admirablement, et ne recueillit pas un applaudissement :

la sentence capitale était lancée, on ne voulut plus se rétracter. Sacchi me demanda une traduction de *Gabrielle de Vergy*. Je la lui donnai à regret, prévoyant un nouvel échec. Théodora déploya un véritable talent dans le rôle de Gabrielle, et comme on ne lui rendit point justice, ses compagnes la crurent tombée à jamais dans l'abîme des disgrâces. Le contentement perçait sur les visages féminins de la troupe à travers les grimaces de condoléances ; mais il fallait compter avec mon opiniâtreté, car la réhabilitation de la victime était pour moi un point d'honneur.

Ces trois chutes successives, au lieu d'abattre la Ricci, l'avaient singulièrement exaspérée. Impétueuse et ardente par tempérament, ambitieuse comme Lucifer, cette jeune femme frémissait et pleurait de colère. En lui portant des consolations, je la trouvai au lit avec la fièvre, poussant les gémissements d'une lionne malade. Elle maudissait Sacchi, la troupe entière, et le jour de son arrivée à Venise; puis elle déguisait les motifs de sa fureur sous des considérations de famille, de ménage et d'intérêt, en peignant avec une éloquence déchirante et passionnée sa pauvreté, son avenir brisé, sa carrière perdue. Elle repoussait avec énergie les consolations, les espérances et les bonnes raisons elles-mêmes. Ce fut alors que je connus le fond de son âme, et que son caractère se découvrit à mes yeux. J'arrivai un beau jour au théâtre avec une pièce intitulée *la Princesse philosophe*, où j'avais enfin trouvé des cordes si justes, qu'à moins d'être sourd, le public en devait entendre le son; mais, voyez jusqu'où peut aller la

sottise humaine : aussitôt ma pièce lue et acceptée, on s'empressa de donner congé à la Ricci, afin qu'elle n'y eût point de rôle. On témoignait à la jeune actrice un regret extrême de sa retraite ; on l'embrassait avec tendresse ; on l'engageait à rester encore et à tenter une dernière fois la fortune, tout en faisant le nécessaire pour la forcer à partir sans délai. Je m'opposai à son départ ; je déclarai que, ma pièce étant écrite pour la Ricci, elle seule devait jouer le premier rôle. Alors on murmura contre ma comédie. C'était, disait-on tout bas, une pièce languissante et ennuyeuse ; les masques à caractère n'y paraissant point, elle ne pouvait manquer de tomber. Je n'avais composé cet ouvrage que par obstination, par aveuglement et faiblesse, dans le but de soutenir une actrice incapable et méprisée du public. On m'opposait les dépenses de décors, les frais de costumes, les pertes où un échec entraînerait la compagnie. La Ricci frissonnait de rage, et moi je riais sous cape, en lui disant de prendre patience, et que la fin de ses maux approchait.

Les passions particulières, qui sont la ruine des familles, et souvent des États, le sont bien plus sûrement des compagnies comiques. Sans mon parti pris de justifier mes pronostics favorables sur la débutante, sans mon humeur vraiment démocratique, j'aurais eu mille occasions d'envoyer au diable cette troupe damnée, abrutie par ses sottes passions, dont j'étais offensé à chaque instant.

Sur ces entrefaites, le patricien François Gritti, l'une des plus heureuses et des plus habiles plumes de Venise, présenta au théâtre de Sacchi une belle traduction en

vers du *Gustave Wasa* de Piron. Il me demanda mon avis, et je lui conseillai fort de donner le rôle d'Adélaïde à la Ricci. A ce sujet, il y eut une émeute dans la troupe. On éleva cent objections. Comme il ne s'agissait plus de moi, je parlai haut. La pièce étant donnée gratuitement et faite par un grand seigneur, on se décida enfin à la représenter. Avec ses cinq cents ducats d'appointements la pauvre Théodora n'avait point de quoi commander un costume suédois, dont les broderies et fourrures coûtaient fort cher. Ses camarades, enchantées de ses embarras, se mirent en frais afin d'écraser le premier rôle par la richesse de leurs vêtements; elles ne regardèrent à aucune dépense; mais j'avais prévu le coup et donné le mot au seigneur Gritti. Le jour de la représentation, Théodora parut habillée plus richement et surtout avec plus de goût que ses compagnes, dont la surprise et l'envie furent mal dissimulées. La pièce eut du succès. La Ricci n'y joua pas mieux, à mon sens, qu'à ses trois premiers débuts, et cependant le public daigna lui accorder quelques applaudissements. Le courage lui revint, et elle reprit confiance dans mes bonnes prédictions.

Lorsque *le Gustave Wasa* eut épuisé le cours de ses représentations, la troupe garda un silence expressif au sujet de ma *Princesse philosophe*. Malgré l'avis de Théodora, qui s'indignait de cet oubli calculé, je n'eus garde de rappeler ma pièce au souvenir de Sacchi, et j'employai un petit stratagème d'un effet certain. Je dis à l'oreille d'un porteur de nouvelles que la signora Manzoni, première actrice du théâtre Sant'-Angelo, me semblait créée et mise au monde tout exprès pour jouer *la*

Princesse philosophe, et que, dans ma tendresse paternelle pour ma pièce, je la voulais donner à la troupe rivale, sans trouver mauvais que Sacchi la refusât. Aussitôt l'effroi se répandit dans les coulisses de San-Salvatore. A l'idée de me voir suivre au camp ennemi le transfuge Derbès, on sentit le besoin de se saisir de mon ouvrage. Le vieux Sacchi, homme violent, irascible et d'un sang embrasé, monta la pièce en peu de jours, criant, jurant et renversant tous les obstacles. *La Princesse philosophe* fut mise en scène avec une rapidité prodigieuse. La Ricci remplit avec un talent qui surpassa mes espérances un rôle long et difficile. Le public se rendit enfin à la vérité. Dix-huit représentations de suite, une affluence considérable et des recettes fort lucratives établirent définitivement dans l'opinion de tout le monde cette jeune débutante si méprisée comme une actrice consommée, d'un mérite évident et sans pareil. A dater de cet instant elle n'eut plus que des triomphes. Ses compagnes n'avouèrent jamais sa supériorité; mais on ne la laissa point partir, et la jalousie se tut par nécessité, devant l'intérêt général, qui passe avant toutes choses.

Si les remercîments de la troupe furent grands, les expressions de reconnaissance de la Ricci ne furent pas moindres. C'était à ma persévérance, à mes conseils, à ma bonne amitié, que la jeune première devait son bonheur et la défaite de ses ennemis. Elle n'épargnait rien pour conserver mon appui et absorber à elle seule toute ma bienveillance. Que pouvait-elle craindre, disait-elle, si le bras du colosse de Rhodes la soutenait ? Mais aussi,

je devais témoigner hautement ma partialité pour elle, sans quoi la vengeance détruirait bientôt mon ouvrage. Si je l'eusse écoutée, elle m'aurait jeté dans de beaux embarras ! Cette femme, ne connaissant ni ses camarades, ni mon caractère, ni le sien, m'eût entraîné à commettre des erreurs grossières. Ma partialité ouverte eût amassé de nouveaux orages plus terribles que les premiers. Par crainte de me déplaire, les directeurs-entrepreneurs eussent cédé aux prétentions de la Ricci, à ses petites rancunes et à cent caprices féminins qui auraient fait d'elle et de moi les tyrans de la compagnie. Je serais devenu un protecteur orgueilleux, menaçant, insupportable ; il eût fallu retirer aux autres actrices ma familière amitié. Avec sa légèreté de tête, son ardeur, ses folles fantaisies et sa soif d'adulations, cette jeune étourdie ne voyait qu'à travers un voile épais les avantages de la prudence, de la modération et du savoir-vivre. Elle ne pouvait pas même reconnaître ses fautes lorsqu'elle s'était plongée jusqu'aux yeux dans quelque difficulté. En outre, je savais parfaitement que ces cervelles fantasques, si avides de conseils et de protection, regardent un beau matin leur guide comme un pédant ennuyeux et incommode. La Ricci n'avait aucune raison de me croire amoureux d'elle ; mais son amour-propre démesuré lui soufflait que son empire sur mon esprit ne devait point avoir de bornes. Sans m'inquiéter de ce qu'elle pensait, je lui accordai une cordiale amitié parce qu'elle la méritait.

Cette époque de ma vie a été pleine de douceurs et de vrais plaisirs. J'étais connu, aimé et recherché de toutes les personnes qui s'occupaient de théâtre. Comé-

diens, musiciens, danseurs, le monde entier des artistes s'imaginait avoir besoin de mes secours, de mes avis. On ne voulait plus ouvrir ou fermer le cours des représentations sans un prologue ou un adieu de ma façon. On me consultait sur des ballets, des pantomimes, des couplets, des partitions. Je n'abusai jamais d'un crédit que je devais à la mode; et avec les jolies actrices elles-mêmes je puis dire que je montrai un désintéressement assez rare pour un homme si nécessaire et si caressé. Les uns penseront que je fais parade de ma philosophie, les autres que je fus un sot de ne point tirer profit de ma bonne position au milieu des Vénus de coulisses. On verra, par mon honnête liaison avec la Ricci, que j'ai été bien plus sot encore qu'on ne saurait se le figurer.

Comme toutes les actrices de l'Italie, Théodora manquait d'éducation. Née dans une famille misérable, entre une mère vulgaire, un père ivrogne, une demi-douzaine de sœurs négligées, elle avait passé le temps de son enfance à remplir dans la maison l'office de servante. Un certain Pierre Rossi, chef d'une troupe ambulante, lui trouvant de la mémoire et quelques dispositions pour la comédie, l'avait demandée à ses parents. La mère, fort aise de se débarrasser de sa progéniture, avait lancé sa fille dans le monde, sans autre cérémonie que de lui faire sur le front une croix avec son pouce, en prononçant cette bénédiction édifiante : « Va-t'en, gagne ton pain, et tâche de ne jamais retomber à la charge d'une famille trop accablée pour te nourrir. » Théodora s'était jetée les yeux fermés dans la carrière du théâtre. Ses instincts naturels, sa beauté, sa jeunesse, les encoura-

gements du public, et l'exemple des autres acteurs, avaient soutenu et développé son talent; la culture seule faisait défaut, et le caractère ardent et inconsidéré de ma protégée était un obstacle à ses progrès. Dans le commerce de cette jeune femme, on ne trouvait ni conversations brillantes, ni échanges de sentiments, ni aperçus ingénieux, ni contrastes piquants, ni réflexion, ni sagacité; mais un accueil ouvert, beaucoup de décence, une recherche que la pauvreté rendait intéressante, rien qui sentît le désordre bohémien, de la grâce dans le parler, l'horreur du vice, une certaine ingénuité, un esprit d'imitation si grand, qu'elle savait représenter en badinant les caricatures de toutes ses compagnes. Ce qui me donna surtout de l'estime pour la Ricci, c'est qu'elle ne pouvait pas mentir sans se trahir par la rougeur et le trouble. Le temps m'apprit plus tard que cette flamme involontaire, allumée sur son visage par le mensonge, venait du dépit de ne point réussir à déguiser la vérité aussi bien qu'elle l'aurait voulu. Souvent elle déchirait à belles dents ses anciens amis, dont quelques-uns lui avaient rendu des services, et je n'eus pas l'esprit de comprendre qu'il m'arriverait un jour ce qui arrivait aux autres, tant la vanité est un vêtement difficile à ôter, tant il est vrai qu'on se croit toujours volontiers distingué par-dessus le reste des hommes!

Jamais je ne pus persuader à la Ricci de consacrer une heure à la lecture d'un bon livre, à l'étude des classiques français; jamais elle n'écrivit une ligne pour apprendre l'orthographe. Raisonnements, prières, reproches, tout fut inutile. Elle m'opposait les soins de son

ménage, et, si je cherchais à donner au moins à nos conversations un tour instructif, comme je le faisais avec les autres actrices, elle montrait tant d'ennui, d'impatience et de mauvaise volonté, que, pour ne point revenir à des bagatelles, je m'estimais heureux de pouvoir l'entretenir un peu des rôles qu'elle devait jouer. Les grandes occupations qu'elle m'opposait se bornaient à la toilette, aux consultations avec l'éternel miroir; c'était l'arrangement d'une dentelle, le changement d'un ruban, le choix d'une étoffe. Ces puérilités sont un empêchement funeste aux progrès d'une actrice. Tandis qu'on recherche les succès d'ajustements, les triomphes personnels et physiques, et tandis qu'on se pavane en quêtant l'applaudissement par l'entremise des lorgnettes, le génie s'endort, le geste se fausse, l'accent s'égare; on ne joue plus, on récite, et la Vérité, qui s'effarouche comme un oiseau, voyant qu'on la maltraite, s'envole à tire d'ailes. Par instant je raillais ma protégée sur le but mesquin que se proposait son ambition. La dispute s'échauffait. L'éperon de mes plaisanteries arrachait à la femme en colère quelque mot profond et affreux : « Quand je suis en scène, me disait-elle un jour, si je ne songe qu'à mon métier, il faudra bientôt mourir de faim avec ma solde insuffisante. » Je m'indignais de ces mauvaises pensées, et la belle, honteuse de son emportement, m'assurait qu'elle avait dit cela pour badiner. Je la quittais inquiet et scandalisé; je regardais alors sa conduite de plus près, et, en la voyant ménagère, économe, sobre, toujours à la maison, modeste dans le discours et le maintien, je me repentais d'avoir osé la soupçonner

pour un mot imprudent. Je m'imaginai qu'en lui procurant des augmentations de solde, en faisant qu'elle fût traitée avec considération, en lui donnant de bons conseils et en maintenant ses sentiments et ses pensées dans une direction louable, je finirais par extirper de son âme les principes pernicieux dont son enfance avait été nourrie. Vaine illusion ! de petites plantes enferment souvent des poisons mortels. L'œil d'un homme est myope lorsqu'il regarde dans le cœur d'une femme. Six années d'efforts, d'application, de bienfaits et d'amitié n'ont pas valu un brin de paille contre les venins que cette enfant avait sucés dans le lait de sa mère.

CHAPITRE XIX.

TRISTES IDÉES SUGGÉRÉES PAR TRENTE AUNES DE SATIN.

Quand la réputation de la signora Ricci comme actrice fut établie sur un piédestal de bronze, ses compagnes l'attaquèrent avec furie sous le rapport des mœurs. On racontait des anecdotes galantes qui endommageaient fort sa vertu et ses antécédents. Plus on faisait parade de l'honnêteté patriarcale de la troupe, plus les médisances prenaient de gravité. La pauvre Théodora eut encore recours à moi pour la défendre; et, comme un vrai don Quichotte, je me constituai son chevalier. Sa conduite était irréprochable depuis son arrivée à Venise, et la haine que je professe contre toute injustice et toute persécution me porta, plus encore que ma sympathie, à écraser le serpent de la calomnie. On me connaissait assez pour savoir que je n'aurais pas fréquenté assidûment une personne corrompue : mes visites journalières chez la première actrice étaient donc une protestation évidente contre la malice de ses ennemis. Je conduisis publiquement ma protégée aux promenades et dans les théâtres. Je lui présentai des hommes instruits, des nobles, des artistes de talent. Je reprochai aux langues envenimées la bassesse de leurs procédés envers leur camarade. Peu à peu, les médisances se calmèrent.

Théodora se vit recherchée par quelques femmes d'esprit. On l'invitait à dîner; on me faisait compliment de son maintien, de son air décent, et bientôt elle eut un parti considérable dans la bonne société. Pendant ce temps-là, je recevais des billets anonymes qui me prédisaient pour une époque prochaine les plus tristes éclaircissements. Je devais avant un an me repentir amèrement de ma partialité pour une femme dépravée. Ces lâches avertissements n'excitaient que mon dégoût. Qui sait d'où venaient ces chiffons de papier? Peut-être de la même tablature que ma lettre au seigneur Barziza, dont je n'avais pas écrit une ligne.

Ces billets anonymes trahissaient de la part des envieux une rage et un acharnement faits pour stimuler mon ardeur à secourir l'innocence.

Je plaidai auprès de Sacchi la cause de ma protégée, et j'obtins une augmentation de solde de cent ducats.

— Signor comte, me dit le vieux directeur, je consens à ce sacrifice pour vous obliger; mais vous verrez que l'exigence de la jeune personne n'aura plus de frein.

Sacchi ne se trompait pas. La Ricci, se voyant nécessaire à la troupe, fêtée par le public, eut bientôt des prétentions plus grandes; mais, en conscience, pouvait-on la blâmer de vouloir être payée selon son mérite et son utilité? Elle occupait, depuis ses débuts, un appartement sombre, misérable, dans une maison délabrée. Pouvait-elle faire la fortune de la compagnie du fond de cette tanière! La prétention de respirer un air sain et de loger dans un lieu habitable n'avait rien d'extrême. Au milieu des bruits de toute sorte dont elle était le sujet,

et qu'elle n'ignorait point, la Ricci, qui était enceinte, me pria instamment d'être son compère et le parrain de son enfant. J'acceptai sans hésitation. Elle accoucha d'une fille pendant une tournée à Bergame, et Sacchi tint ma filleule sur les fonts de baptême, par procuration.

Le mari de ma protégée était un maniaque, ancien libraire, passionné pour la littérature, s'exténuant à des travaux absurdes, pour courir après une gloire qui ne voulait pas se laisser atteindre. Le pauvre homme s'en allait mourant de la poitrine. Son mal augmentant de jour en jour, les médecins lui commandèrent de se rendre à Bologne pour y respirer l'air natal, dernière ordonnance des gens de l'art qui ne savent plus que dire. Jusqu'alors ce mari, tout absorbé qu'il était par ses manies, prêtait quelques secours à sa femme contre les calomnies par sa présence et son titre d'époux. Quand il fut parti, je fis entendre à ma protégée que mes visites quotidiennes pouvaient donner sujet à des propos fâcheux, et que je croyais devoir les interrompre. La Ricci baissa la tête; une larme roula dans ses yeux; elle murmura ces paroles d'un ton plaintif : « Entourée d'ennemis, privée de mon mari, sur le point d'être veuve, avec deux enfants, sans aucun appui, je vais être abandonnée de tout le monde. » Cette résignation me toucha le cœur. Dans mon attendrissement, je pensai que la générosité me faisait un devoir de protéger davantage une personne séparée de son défenseur légal, et je ne cessai point mes visites. Je priai le vieux Sacchi de m'accompagner; ce bonhomme se prit d'amitié pour sa

première actrice, et nous passions gaîment les matinées à dire mille folies ou à raisonner sur le spectacle du jour. On nous voyait tous trois ensemble au Ridotto, dans les cercles, les théâtres, les promenades et chez les restaurateurs. Les langues envenimées se turent; le public, honteux d'avoir écouté trop légèrement la calomnie, rendit son estime à une comédienne dont il aimait la personne et le talent, et je me glorifiais comme d'une bonne œuvre d'avoir réhabilité l'honneur de mon amie et commère.

Les choses en étaient là, quand je m'aperçus que Sacchi changeait les heures de ses visites afin de ne plus se rencontrer avec moi chez la Ricci. Souvent il prenait la fuite en me voyant arriver; je le trouvai deux fois dans l'escalier se cachant pour m'éviter. D'autres fois, je reconnus de loin ses grosses jambes qui couraient aussi vite que la goutte voulait bien le permettre. L'idée que notre *capo-comico*, avec ses quatre-vingts ans, ses infirmités, son sang figé par les glaces de l'âge, pût s'embraser d'une flamme amoureuse, me parut si bouffonne, que je ne m'y arrêtai point; cependant je distinguai bientôt des signes certains de l'incendie qui consumait cet amant podagre, et je riais en songeant que mon entreprise avait extrait du carquois de Cupidon cette flèche ridicule. Un matin, j'entrai chez ma commère plus tôt qu'à l'ordinaire, et je la trouvai étalant sur une table trente aunes de satin blanc, qu'elle contemplait avec ravissement.

— Oh! dis-je, vous avez fait de la dépense. Tout

en vous lamentant de la maigreur de vos appointements, je vois avec plaisir que vous pouvez encore vous passer des fantaisies assez coûteuses.

— Il est vrai, répondit ma commère; j'avais besoin de ce satin blanc. Sacchi a bien voulu me conduire chez un marchand qui m'a donné ces étoffes à crédit, et je suis convenue avec le directeur de lui laisser trois sequins par mois sur ma solde jusqu'à parfait payement de ma dette.

Cette histoire était simple et vraisemblable; malheureusement, la belle ne savait pas mentir, et ses joues, couvertes d'une rougeur subite, disaient tout autre chose que sa bouche.

— Vous m'avez fait tort, repris-je avec sang-froid; quel besoin aviez-vous de recourir au capo-comico? c'était à moi que vous deviez vous adresser.

La rougeur devint plus vermeille, et s'étendit jusque sur les oreilles et le cou de la dame.

— Eh bien, me dit ma commère, je ne veux pas vous cacher la vérité. Ce vieillard est amoureux de moi; il m'a fait présent de cet habit; mais je vous prie de croire que je n'ai pris aucun engagement avec sa folle passion.

Ma chère enfant, repris-je, un homme de l'âge de Sacchi n'en serait pas venu au point où il en est si vous n'aviez point excité sa folie. J'ai combattu pour votre talent méconnu, pour votre honneur attaqué; nous avons vaincu l'ennemi ensemble. Prenez garde de ruiner notre ouvrage pour une robe, et que ce satin blanc tout

neuf ne devienne le plus laid de vos habits. Songez que le vieux Sacchi a une femme et deux filles ; que ces femelles vous détestent déjà et ne sont pas muettes. A tort ou à raison, si le bruit public vous donne pour amant le vieux capo-comico, je serai forcé de battre en retraite. Je ne prétends pas m'ériger en pédant ni régenter votre conduite ; je vous laisserai libre d'agir comme vous l'entendrez; mais adieu le compère et l'ami!

— Que je suis maladroite! disait la belle en rougissant davantage. Mon cher compère, croyez que je jetterais volontiers le satin par la fenêtre. Maudit soit le métier d'actrice! On y est sollicitée, tentée à chaque pas, toujours entre la misère ou la honte! Ce vieux fou m'a étourdie en me promettant mille choses dont j'ai besoin : de l'argenterie, des objets de toilette et même des bijoux. Je n'en veux point. Je lui payerai son satin. De grâce, conseillez-moi; je vous obéirai ponctuellement.

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, répondis-je. Sacchi est méchant, vicieux, opiniâtre, brutal, et, de plus, excellent comédien. Il vous tient dans un filet. Si vous refusez le présent, il se vengera; si vous l'acceptez, il vous compromet. Tirez-vous d'affaire comme vous pourrez.

Deux jours après cette conversation, la Ricci m'annonça gaîment qu'elle avait déclaré à Sacchi sa ferme résolution de lui payer les trente aunes de satin blanc.

— Le vieux, ajouta-t-elle en riant, m'a regardée de travers et m'a répondu en grommelant : « Fort bien; je

sais d'où part le coup. Soit, vous payerez cet habit. »

— Ma pauvre commère, m'écriai-je, ce satin-là vous coûtera plus de larmes que de sequins!

En effet, dès le même jour, le capo-comico lança contre la première actrice les sarcasmes les plus mortifiants; il lui adressa des critiques et des reproches injustes au sujet de sa profession. Sur le théâtre même, dans les improvisations, il accabla cette jeune femme de traits satiriques pour faire rire le parterre à ses dépens. Enfin, dans la coulisse et devant dix témoins, ce misérable, égaré par la jalousie, eut la cruauté de dire tout haut que la vertu de la Ricci s'éveillait trop tard, et que, si elle devait payer le satin blanc, elle eût mieux fait de prendre cette résolution trois jours plus tôt. La pauvre femme voulut protester contre cette lâche insinuation; mais l'horreur de cette insulte lui ôtant ses forces, elle tomba évanouie. Je savais Sacchi capable de tout, et je ne doutai pas que les fanfaronnades de ce séducteur octogénaire ne fussent d'insignes mensonges. Le soin de mon propre honneur m'engageait à m'écarter de cette fange; mais, en m'éloignant, j'achevais la ruine d'une femme persécutée et sans défense.

Le lendemain, je trouvai la Ricci noyée dans les larmes. Elle me jura par les serments les plus sacrés, avec le cri de l'innocence, et cette fois sans rougir, que Sacchi était un imposteur. Elle me supplia, les mains jointes et le visage inondé de pleurs, de ne pas ajouter foi aux perfides propos de ce scélérat.

— Rassurez-vous, lui dis-je : je ne choisirai pas ce moment pour vous retirer mon amitié. Demeurez calme;

ne faites point d'éclat nouveau, et laissez-moi le soin de ramener votre ennemi à de meilleurs sentiments. Si vous ne me donnez pas d'autre motif de m'éloigner de vous, ce ne sera pas encore pour cette fois.

L'endroit sensible des comédiens et surtout d'un directeur de troupe, c'est l'intérêt. Tout à coup je suspendis mes visites à la Ricci et mes apparitions au théâtre. On répétait alors une nouvelle comédie de moi. Je n'allai point à la répétition du matin, ni le soir dans les coulisses. On envoya demander si j'étais indisposé; je répondis que je me portais à merveille. On renvoya un second messager pour savoir quelle raison m'avait empêché d'assister à la répétition et au spectacle du soir; je répondis que j'avais des affaires, et que ma présence était inutile. Le jour suivant, point de Gozzi à la répétition du matin, ni dans les coulisses. Grand murmure parmi les comédiens. On interrogea la Ricci; elle assura que depuis plusieurs jours elle ne me voyait plus. Enfin, on me députa officiellement Louis Benedetti, neveu de Sacchi. L'ambassadeur entra chez moi d'un air d'autant plus lamentable qu'une pluie battante avait trempé toute sa diplomatique personne. Il me peignit éloquemment l'inquiétude et l'agitation causées par mon absence, dont on cherchait à s'expliquer la cause.

— Mon ami, répondis-je, la cause est facile à deviner : Sacchi se soucie fort peu de ma présence aux coulisses ou aux répétitions. Je ne suis ni un poëte à gages, ni un homme de paille. Le capo-comico déteste la Ricci, ne fait que crier après elle, l'accable de bourrades et de reproches, l'insulte grossièrement en face de ses

camarades, sans égard pour moi. Il m'avait prié de faire en sorte que cette actrice devînt utile à la troupe : je l'ai contenté; la Ricci est utile. Elle est ma commère; je suis son ami : si elle jouait mal je saurais bien la gronder. Je ne veux pas me donner des airs de despote, ni discuter avec Sacchi, ni aller contre ses volontés; mais je hais les querelles et les grossièretés. Le meilleur parti est de m'éloigner de Sacchi, de la Ricci, du théâtre et de vous tous. Je ne suis l'ennemi de personne, et je m'en vais seulement pour éviter les ennuis et le tapage, parce que je désire vivre en repos, parce que je cherchais près de vous du plaisir, et que je trouve des désagréments et des dégoûts.

A ce discours, Benedetti, consterné, avoua que son oncle Sacchi était un vieux fou, un brutal, un lunatique, dont la tête commençait à s'affaiblir. Au nom de ses camarades, il me conjura de ne point amener par mon abandon la décadence de la compagnie entière, et je lui promis de retourner au théâtre, pourvu que je n'entendisse plus ni cris, ni menaces, ni injures d'aucune sorte. Cette tactique eut de bons effets. Le soir, dans les coulisses, Sacchi se montra d'une exquise politesse, et le lendemain, à la répétition de ma pièce, les comédiens furent sages, mesurés et passionnés comme des marguilliers sur le banc de l'œuvre. Le carnaval et le carême s'achevèrent dans ces heureuses conditions, et le printemps vint ajourner jusqu'à l'année suivante les tempêtes de la vie comique.

Pendant les six mois de la belle saison, j'eus le loisir de réfléchir aux conséquences de mon humeur débon-

naire et de mon esprit crédule. Tandis que la Ricci parcourait la province, je me permis de la peser dans mes balances, et je m'adressai tout bas cette petite allocution :

— Gozzi, un de ces jours ta faiblesse pour ta commère te jettera dans quelque trappe. Il t'arrivera quelque esclandre publique. Si tu savais ouvrir les yeux, tu reconnaîtrais peut-être, dans cette aimable femme, des germes profonds de corruption, le mobile unique de l'ambition et de l'intérêt. Tu t'imagines qu'elle a pour toi de l'amitié, qu'elle t'écoute docilement et profite de tes avis pour devenir meilleure; mais, si tu avais des yeux, tu comprendrais que tu l'ennuies avec tes conseils, qu'elle se moque de toi par derrière, qu'elle se sert de ta protection pour déguiser ses fautes, et que si tu cessais de lui être utile, elle t'enverrait porter ailleurs tes remontrances. Ne vois-tu pas que, pendant tes sermons, elle a peine à dissimuler ses bâillements? ne vois-tu pas qu'elle enrage de sa sagesse, et que tu veux faire une Lucrèce d'une pauvre créature à qui ses instincts et son éducation rendent insupportables les contraintes de la vie régulière? Laisse à la nature l'occasion de prendre le dessus, et tu seras bien étonné du beau résultat de tes leçons.

Une lettre de ma commère arrivait de Milan ou de Bergame; cette lettre était affable, gentiment tournée, naïve, tendre et pleine d'honnêtes fautes d'orthographe. Je me reprochais mes injustes pensées, et je me disais : Attendons!

CHAPITRE XX.

ÉCLAT ET RUPTURE.

A l'automne, la troupe comique me demanda une pièce nouvelle pour l'ouverture de la saison, qui a lieu, comme on sait, dans la semaine de Noël. Des réparations importantes qu'on faisait à la salle San-Salvatore donnèrent aux ennemis de Sacchi l'occasion de répandre un bruit absurde. Les fondations, disait-on, menaçaient ruine, et quelque jour le théâtre pouvait s'écrouler. Il fallait exciter assez la curiosité du public pour lui faire oublier ses craintes. J'écrivis à cet effet ma comédie du *Nègre blanc*, qui eut un succès prodigieux; ce n'était qu'une extravagance peu littéraire, et je ne tire pas vanité des applaudissements qui l'accueillirent pendant vingt représentations. Théodora Ricci déploya un talent plein de grâce dans cette fantaisie burlesque.

Cependant je commençais à remarquer dans le ton et les allures de ma protégée des changements suspects. Chaque soir des domestiques et des gondoliers venaient frapper à la porte de sa loge. Les uns l'invitaient à se rendre chez telle dame qui l'attendait; les autres lui remettaient quelque billet, ou quelque petit paquet soigneusement cacheté. Tandis qu'elle était en scène, ses œillades cherchaient certaines personnes. Il y avait des échanges de signes, des airs d'intelligence et des sou-

rires mystérieux ; je n'y faisais pas grande attention et mettais tout cela sur le compte de la jeunesse et de la coquetterie.

La Ricci occupait depuis peu un petit appartement décent et commode, d'un prix modéré, dans une maison voisine du théâtre et dont la porte ouvrait sur une rue très-fréquentée. Ma commère m'annonça un jour qu'elle voulait quitter cette maison. Son logement, disait-elle, était étroit et mesquin. Elle avait besoin d'espace, de pièces plus vastes, d'une chambre à coucher particulière pour son mari, dont la santé s'était rétablie à Bologne. Elle prit donc un autre appartement, situé dans une rue déserte, loin du théâtre, beaucoup plus beau que le précédent, et qui coûtait le double. Les peintres, décorateurs, menuisiers et tapissiers y faisaient une dépense effrénée. Dans les coulisses on chuchota sur ces changements. Les actrices se disaient avec des rires malins que le nouveau domicile de leur camarade semblait choisi tout exprès pour y recevoir des visites secrètes et faire entrer ou sortir commodément des amoureux. Je rompais des lances en faveur de ma commère. Je l'avertissais de ces méchants propos, et je la priais avec franchise de s'observer et de ne point me donner sujet de regretter mes frais d'éloquence à la défendre. Elle ouvrait ses yeux candides en m'écoutant, et me répondait seulement : « En vérité? Est-ce votre opinion, seigneur compère? »

A cette époque, je gagnai les fièvres, et je restai enfermé dans ma chambre pendant plusieurs semaines. Des amis me tenaient compagnie, et la Ricci venait

souvent me voir avec son mari, arrivé récemment de Bologne en parfaite santé. Un jour, ma commère me demanda d'un air innocent si je connaissais le seigneur Pierre-Antoine Gratarol. Je répondis que je l'avais vu à la promenade : qu'à son habillement et à ses façons étrangères, je l'aurais pris plutôt pour un Anglais que pour un des secrétaires du grave sénat de Venise ; mais que, du reste, il passait pour un jeune homme d'esprit. J'aurais pu ajouter que c'était un fat et un libertin de l'espèce la plus antipathique; je n'en fis rien par politesse.

— Ce jeune seigneur, reprit ma commère, a grande envie de vous être présenté. Cet honneur est ce qu'il désire le plus au monde, car il vous estime singulièrement. Il sera nommé bientôt ambassadeur à Naples, et il pourrait me rendre des services si j'allais jouer dans cette ville.

— Je croyais, répondis-je, que votre ambition était de monter sur le Théâtre-Italien de Paris.

— Mon Dieu, dit la rusée avec une fausse simplicité, je cherche à faire mon chemin, n'importe sur quel théâtre.

Je compris tout de suite que Théodora recevait des visites du seigneur Gratarol, et qu'elle voulait me préparer à le rencontrer chez elle, quand je serais guéri de ma fièvre. Je l'aurais rencontré sans peine partout ailleurs ; mais je ne voulais pas voir ce mauvais sujet chez une personne qui me donnait déjà beaucoup de besogne dans mes fonctions d'avocat de son honneur et de sa bonne réputation.

L'ennui me chassa de chez moi avant le temps prescrit par les médecins. Je me rendis à San-Salvatore, et mon apparition causa une grande joie parmi mes chers comédiens. On ne recevait dans les coulisses qu'un très-petit nombre d'amis intimes; l'entrée en était rigoureusement fermée aux oisifs. La première figure que j'y aperçus fut celle du seigneur Gratarol, splendidement vêtu de soie rouge, avec une pelisse de fourrures du Nord, et distribuant aux actrices des fruits, des diablotins de Naples et autres douceurs. Il vint à moi, en sautillant, et m'offrit ses dragées aussi gentiment que si j'eusse été une jolie fille. Je le remerciai d'un air de cérémonie, et je me gardai bien de rien dire à Sacchi au sujet de l'infraction faite au règlement des coulisses en faveur de cet intrus. Chaque soir la boîte de dragées se présentait ouverte, et j'y puisais avec la même affectation de cérémonie, mais en évitant de faire plus amplement la connaissance du personnage. Lorsque j'allais chez la Ricci, je prenais mon temps de façon à n'y point rencontrer le seigneur Gratarol. Ma commère me voulait toujours parler de ce libertin, et je tournais constamment la conversation sur quelque autre objet. Enfin, elle me reprocha de ne pas me rendre aux avances de ce jeune homme de bonne maison, civil, bien élevé, qui m'estimait particulièrement, et qui, disait-elle, la traitait avec des égards dont une reine eût été flattée. A ces discours pompeux je répondais : « Je vous crois. Je verrais volontiers le seigneur Gratarol ailleurs que chez vous, pour des raisons que vous savez; mais ici, ne m'en parlez jamais. » J'espérais arriver ainsi à

la fin du carême, et rompre avec la Ricci pendant la saison des vacances, sans que le public y fît attention.

Un soir dans les coulisses, le seigneur Gratarol m'aborda courtoisement.

— Signor comte, me dit-il, Sacchi, Fiorilli et Zannoni doivent, un de ces jours venir chez moi, à Saint-Moïse, pour y manger un faisan. Je n'ose inviter votre seigneurie; cependant comme elle aime ces artistes charmants, si elle daigne les accompagner, l'honneur en rejaillira sur moi.

On ne pouvait s'y prendre plus gracieusement; je répondis avec la politesse que réclamaient tant d'égards, et j'acceptai l'invitation en ajoutant que ma mauvaise santé me faisait regretter beaucoup de ne pas être aussi bon convive que je l'aurais souhaité dans cette occasion. Nous fixâmes ensuite le jour du souper.

Le lendemain je rencontrai par hasard le vieux Sacchi sur la Piazzetta.

— Je vous trouve à propos, me dit-il. Vous me voyez dans un embarras mortel : hier à la table d'un patricien on a parlé de mon théâtre; une personne du plus haut parage et membre du tribunal suprême a dit ces mots : « Je ne comprends pas comment Sacchi, dont on vante la bonne administration, ose recevoir dans les coulisses des secrétaires du sénat. » Celui qui m'a répété ces paroles m'a supplié de ne point le nommer, et m'a conseillé de prendre garde à moi. Je suis menacé de quelque disgrâce. Vous êtes un homme prudent, signor comte; donnez-moi un avis. Je n'ai point accordé l'entrée des coulisses au seigneur Gratarol. Il y est venu

donnant le bras à la Ricci, introduit par elle, et c'est ainsi qu'il s'y est impatronisé.

— Je n'ose me mêler de cette affaire, répondis-je; parlez-en à la Ricci.

— Signor comte, vous connaissez ma violence; je m'emporterais infailliblement. Soyez assez bon pour vous charger de cette commission.

— Que ne parlez-vous aux gens avec plus de douceur?

— Je suis comme cela, signor comte; et puis je crains que le jeune homme ne se fâche contre moi, que la Ricci ne l'excite à mal prendre la chose et ne m'en fasse un ennemi.

— En un mot, vous voulez que je tire les marrons du feu. Soit; je tâcherai de vous servir.

Là-dessus je vais chez la Ricci, je lui raconte naturellement, de point en point, ma conversation avec le directeur et ce qu'on a dit à la table du patricien. La belle entre en fureur.

—Eh! que m'importe, s'écrie-t-elle, que le seigneur Gratarol vienne dans les coulisses ou qu'il n'y vienne pas? Suis-je chargée de la police du théâtre? Que Sacchi s'arrange comme il l'entend.

J'avais mis le doigt entre l'arbre et l'écorce. Aux yeux de Sacchi, je passai pour un maladroit. Ma commère me prit pour un jaloux, un espion ennemi de ses plaisirs, et Dieu sait ce que pensa le Gratarol, qui, depuis ce moment, ne revint plus dans les coulisses.

La veille du jour fixé pour le souper, j'étais au théâtre avec la Ricci, sa sœur Marianne, danseuse à

l'Opéra, et quantité d'autres artistes. Sacchi arrive le visage tout enflammé :

— Demain, dit-il à haute voix, je devais aller chez le seigneur Gratarol avec notre ami et cher poëte, avec Fiorilli et Zannoni ; mais je viens d'apprendre que des actrices sont aussi engagées, et que ce festin est donné pour célébrer l'heureux accord entre le maître du logis et la signora Ricci. Je ne fais point l'entremetteur des jeunes premières de ma troupe, morbleu! Par le corps, par le sang du Christ!...

Sacchi ajouta un torrent d'imprécations. J'essayai de lui imposer silence ; mais avant de se calmer, il lança mille injures grossières ; la Ricci, déconcertée, craignant la violence du capo-comico, n'osait ouvrir la bouche, et les autres actrices jouissaient de sa confusion. Quand l'orage fut apaisé, je rentrai chez moi et j'écrivis au seigneur Gratarol dans les termes les plus civils que je pus trouver, pour lui annoncer qu'un accès de fièvre me privait du plaisir d'assister à son souper. On me répondit que le signor était au désespoir de me savoir souffrant ; qu'il m'excusait, me plaignait et me chérissait. Le festin fut splendide, et tout s'y passa trop bien pour qu'on eût le temps de m'y regretter. Le lendemain, j'étais en robe de chambre, lorsqu'on m'annonça la visite du seigneur Gratarol. Ce jeune homme parfumé vint à moi de l'air le plus cordial, me prit les mains, m'accabla de flatteries, d'éloges, de démonstrations amicales. Il me consulta sur ses affaires, me proposa la direction d'une troupe de comédiens amateurs, et me dit plus de bagatelles que je n'eusse osé en at-

tendre d'un secrétaire du sénat et d'un futur résident près le roi des Deux-Siciles. Tandis qu'il me parlait en grasseyant, avec des mines anglaises, des affectations de bouche, une voix de casse-noisette, je tombai dans la stupeur. Soit effet de l'ennui, soit que ses parfums m'eussent troublé le cerveau, je demeurais absorbé et comme somnambule.

—Ce garçon-là, me disais-je, n'est pas un Vénitien. Ce n'est pas même un Italien. Est-ce bien un homme? Non, il ressemble plutôt à un oiseau. Grand Dieu ! si c'était un esprit revêtu d'une forme humaine, mal à l'aise dans cette écorce, et non encore habitué à jouer son rôle, qui me fût envoyé pour me tourmenter !

Peut-être aurais-je dû considérer cette idée comme un trait de lumière; mais je la chassai parce qu'elle offensait la majesté de notre sénat, qui, assurément, n'aurait pas confié les fonctions de secrétaire à un esprit ni même à un oiseau. Le Gratarol partit enchanté de mon bon accueil, et me laissa plus enchanté encore de son départ.

Cependant la réputation de Ricci était outrageusement déchirée. Les actrices avaient épié les démarches de leur compagne. Fiorilli, qui savait admirablement manier la plaisanterie, décochait dans les coulisses des traits satiriques dont pas un ne manquait son but, et je ne pouvais plus venir au secours de ma commère sous peine de me couvrir de ridicule. Jamais hiver ne me parut plus long que celui-là.

Enfin la mi-carême arriva et les représentations cessèrent. Tous les ans, avant le départ de la troupe

pour la province, on se réunissait le soir chez Sacchi. On y jouait, on causait, on disait des folies, on mangeait des beignets et on vidait quelques verres de vin ; c'étaient des récréations charmantes, et l'on m'y fêtait comme le dieu tutélaire de la compagnie. L'insensée Théodora vint à ces réunions exprès pour me dire des impertinences que je supportai patiemment à cause du prochain départ de la troupe. Sacchi, croyant bien faire, défendit à la Ricci de reparaître aux récréations du soir. Les actrices triomphaient et annonçaient partout que je m'étais querellé avec ma commère. Marianne elle-même m'approuvait de cesser mes visites à sa sœur. L'ouragan de la médisance répandit la nouvelle de ma rupture, et la cause de cette rupture fut attribuée aux débordements de la Ricci. En un moment, la réputation de cette pauvre femme fut foulée aux pieds, et malheureusement j'étais condamné au silence après lui avoir tant de fois servi d'avocat.

On verra bientôt de quelle étrange et terrible manière l'ingrate commère se vengea de mon abandon forcé.

CHAPITRE XXI.

VENGEANCE INGÉNIEUSE DE THÉODORA.

Aux approches de la semaine sainte, je reçus un jour une grosse vilaine lettre de huit pages. A peine en eus-je brisé le cachet que je regrettai de l'avoir ouverte. Elle était du mari de la Ricci, homme débonnaire et incapable de me manquer de respect, à moins d'y être poussé par sa femme. Il me reprochait avec plus d'insolence que de chagrin d'avoir abandonné ma commère après cinq ans de bons rapports. Ma conduite, disait cet imbécile, n'était pas digne d'un *cavaliere* ni d'un galant homme, et une vingtaine d'arguments ridicules me prouvaient avec évidence que je devais m'empresser de retourner aux genoux de la jeune première pour y faire amende honorable; c'est pourquoi je jetai l'épître au feu et n'y songeai plus. Peu de jours après, le mari de la Ricci entra dans mon cabinet de travail. Il tournait son chapeau entre ses mains, d'un air embarrassé.

— Je viens, dit-il en hésitant, je viens dire adieu à votre seigneurie de la part de ma femme. Nous allons à Mantoue avec la troupe.

— Eh bien, répondis-je, bon voyage et bon succès.

Le pauvre homme demeura un instant interdit; puis il reprit courage :

— Je suis venu aussi, dit-il, au sujet d'une lettre à laquelle votre seigneurie n'a point répondu.

— Vous avez mal fait de m'écrire cette lettre ; j'ai eu raison de n'en tenir compte et de l'oublier.

— Au contraire, reprit-il en élevant la voix, j'ai bien fait de vous écrire cette lettre.

— Tu as mal fait, répondis-je en colère, et tu es bien hardi de venir m'ennuyer chez moi. N'abuse pas de ma patience; ne t'avise pas de vouloir répéter ici tes sots arguments, et bois plutôt cette tasse de chocolat.

Mon valet de chambre entrait portant un plateau. Ricci, pâle et tremblant, but la moitié de son chocolat, et rendit la tasse en disant qu'il se sentait un peu malade. Aussitôt le valet de chambre sorti, le malheureux tomba éperdu à mes pieds en me demandant pardon de sa faute.

— Signor ! s'écria-t-il, voilà la vérité comme je la dirais devant l'autel : le jeune Gratarol a ensorcelé ma femme avec ses flatteries et ses diablotins de Naples. Malgré moi et sous mes yeux, elle a reçu de lui des billets doux auxquels je ne pouvais l'empêcher de répondre. Je lui défendais de voir cet étourdi, mais elle se moquait de mes défenses. J'avais beau lui représenter qu'elle perdrait, à ce jeu-là, l'estime et la protection de notre bon compère le comte Gozzi, à qui elle devait sa réputation d'actrice et d'honnête femme, elle ne m'écouta point et m'envoya délibérément à tous les diables. Je vous jure que les visites du seigneur Gratarol ont commencé et se sont multipliées en dépit de mes remontrances et contrairement à ma volonté.

— Voilà qui est bien, répondis-je, je t'ai honoré en allant chez toi. Il ne me convient plus de voir ta femme. Je t'épargne les raisons qui m'ont déterminé à changer de conduite. Va, mon ami, je te pardonne à la condition de me laisser en repos.

La tournée de la compagnie en province me débarrassa de ces ennuis pour six mois. J'employai la belle saison au rétablissement de ma santé. Les eaux de Cila m'étaient ordonnées par les médecins; je les bus; elles me firent beaucoup de mal, et comme les Esculapes de Venise m'écrivirent de continuer le traitement, je m'en allais tout droit de vie à trépas si je n'eusse pris sur moi de me soigner à ma guise. Une nourriture abondante, des vins généreux et tous les aliments qu'on m'avait sévèrement interdits me rendirent en un mois les forces et la santé. Que deviendraient les pauvres mortels sans les secours de la science?

L'été passa comme une ombre. Au retour de la troupe comique, j'écrivis, selon l'habitude, mon prologue d'ouverture, que la Ricci récita, et je me rendis le soir dans les coulisses du théâtre. La première actrice avait mis de côté toute hypocrisie, et son véritable caractère se dévoilait. Quelle révolution dans ses manières, sa tenue, son langage, sa conduite! C'était à ne plus la reconnaître. Quel luxe dans ses habits! quelles dépenses! Plus de vertueuses chandelles dans ses flambeaux; la cire aristocratique brûlait sur la table de sa loge, à côté des flacons de vins d'Espagne, des cafetières pleines de moka, des corbeilles de dragées, des chocolats choisis et de cent autres délices. Mon silence taciturne parais-

sait l'irriter. Pour mieux me faire sentir son mépris, elle agaçait les hommes en ma présence; et jusqu'au vieux capo-comico lui-même, ce séducteur octogénaire, distributeur de satin blanc : « A présent, lui disait-elle, on peut venir me voir; je n'ai plus chez moi d'importuns prédicateurs. » La belle voulait me pousser à commettre quelque faute par dépit; mais je souriais bénignement, j'approuvais du bonnet, et si on m'adressait la parole, je répondais avec l'urbanité la plus bienveillante.

Comment cette femme avait-elle pu contraindre son naturel pendant cinq ans? c'était là un problème fort curieux et qui m'intéressait au dernier point. J'avais connu la Ricci modeste, naïve et pudique, et je la retrouvais déhontée, affectée, bavarde comme une pie, et par conséquent disant beaucoup de sottises. Elle se vantait d'avoir appris quantité de belles choses; elle découvrait ses bras, ses épaules, sa poitrine, disant que les femmes devaient exposer leurs membres à l'air, que c'était la mode de Paris, cette grande capitale où elle désirait aller après la fin de son engagement. Venise, l'Italie entière, les Italiens surtout, lui étaient insupportables.

— Quand donc irai-je à Paris! répétait cette folle en minaudant. Là, de riches financiers font la cour aux actrices et leur donnent des bourses pleines de louis d'or comme on donnerait ici une poire. A Paris, on ne songe qu'à se divertir, dépenser de l'argent, se parer et faire l'amour.

Elle ajoutait encore bien d'autres propos impudents que je ne rapporte point pour son honneur, et par lesquels on voyait que son mari et ses enfants n'entraient pour

rien dans ses beaux calculs. Les coulisses étaient empestées d'une odeur de musc insupportable. Si quelqu'un se plaignait du mal de tête, la belle souriait avec un air de mépris et des grimaces qu'elle croyait éminemment françaises, en disant : « A Paris, les arbres des Tuileries eux-mêmes sentent le musc. »

Le pire de tout cela, c'est que le débit, le geste et tout le jeu de l'actrice se ressentaient des affectations et du mauvais goût de la femme. Les mines à la française n'étaient que caricatures pour les Vénitiens, et comme à Paris on ne faisait point venir des actrices italiennes pour avoir une copie ridicule et manquée des femmes de Paris, la pauvre Théodora se préparait des chutes à Venise et des déceptions en France. Ce côté seulement de la métamorphose m'attristait un peu. Quant aux prodiges opérés par l'influence du seigneur Gratarol, j'en riais de tout mon cœur lorsque mes comédies n'en souffraient point.

Il faut savoir que, depuis un an, je gardais en portefeuille une pièce imitée de Tirso de Molina, et à laquelle j'avais donné ce titre : *Les Drogues de l'Amour*. J'étais mécontent de cet ouvrage, écrit à bâtons rompus, retouché pendant ma maladie, abandonné définitivement aussitôt que je le relus, après l'avoir laissé reposer. Sacchi voulut absolument le connaître, et j'eus la faiblesse de le tirer du carton où il dormait. Le vieux capocomico, toujours altéré de pièces, communiqua le manuscrit à la censure, qui raya au plus une dizaine de vers, après quoi la troupe entière me supplia de distribuer les rôles. Avant de m'y résoudre, j'envoyai cette comédie

à mon frère Gaspard, en lui disant de supprimer impitoyablement tout ce qu'il n'approuverait pas. Gaspard me répondit que la pièce était un peu longue, mais qu'on ne pouvait rien retrancher sans nuire au développement des caractères ou à la marche de l'action. Tout le monde, dans notre compagnie comique, savait bien que cette fantaisie était écrite depuis un an, et qu'à l'époque où j'y travaillais je n'avais pas encore vu le seigneur Gratarol. Il est bon que le lecteur aussi soit averti de cette circonstance. La troupe se réunit donc un matin chez Sacchi en comité pour entendre et juger l'ouvrage. La Ricci, pompeusement parée, voulut s'asseoir à côté de moi. Je commençai ma lecture au milieu de cette assemblée, muette et attentive.

J'avais ajouté à la pièce de Tirso de Molina plusieurs personnages de mon invention, et entre autres un certain rôle de don Adonis, jeune fat, amoureux de lui-même, présomptueux, damoiseau infatué de modes étrangères; c'était un de ces plastrons comme on en trouve dans beaucoup de pièces de tous temps et de tous pays. A la seizième scène de la comédie, lorsque don Adonis parut pour la première fois, la Ricci, qui connaissait pourtant cet ouvrage, se mit à pousser des exclamations, à s'agiter sur son fauteuil et rouler des yeux scandalisés, comme si ce passage de la pièce eût été pour elle un grand sujet de surprise. A chaque sortie du personnage d'Adonis, les grimaces de la Ricci redoublaient, et, comme j'en étais inquiété, je me tournai vers la première actrice, en disant :

—Madame, cette lecture vous ennuie sans doute autant que moi?

— Ce n'est rien, répondit-elle. Vous vous trompez; poursuivez, je vous prie.

Arrivé à la fin de l'acte, je m'adressai de nouveau à Théodora pour apprendre d'elle si quelque passage l'avait étonnée ou choquée; mais elle ne voulut rien articuler de précis. Je lui rappelai devant les assistants que je lui avais communiqué cette pièce l'année précédente; qu'elle l'approuvait alors et qu'elle m'avait souvent engagé à la terminer. A tout ce que je disais la Ricci répondait avec un sourire amer, d'un ton aigre et malveillant :

— Fort bien ! ce don Adonis, en vérité, ce don Adonis est fort bien !... Il est de vous ce don Adonis !...

Le sens mystérieux de ces exclamations se révéla tout à coup à mon esprit; la vipère voulait donner à entendre que le don Adonis était la personnification du seigneur Pierre-Antoine Gratarol; elle voulait exciter son amoureux contre ma pièce, me faire blâmer des honnêtes gens, et se venger de moi, en me suscitant quelque fâcheux démêlé avec les autorités, la censure, ou au moins avec le personnage offensé. Sans laisser voir mes soupçons, j'achevai rapidement ma lecture, puis je jetai le manuscrit sur la table, en disant :

—Mes amis, vous avez demandé à juger cet ouvrage ennuyeux. Vous voilà convaincus, comme moi, de ses défauts, et j'espère que vous n'insisterez plus pour le mettre en scène.

Mais Sacchi emporta la pièce sous son bras pour la donner au copiste, et la Ricci, pressée de me jouer un mauvais tour, prit ses gants, rajusta ses jupes et sortit à la hâte. Le lendemain je rencontrai le vieux capo-comico à Saint-Marc.

— Avez-vous remarqué, lui dis-je, les murmures et les contorsions de la Théodora pendant la lecture de ma pièce?

— Oui, répondit-il; mais je n'y ai rien compris et ne m'en soucie guère.

— Je vais vous expliquer le sens caché de ces grimaces. Pour des raisons très-connues et qui ne lui font pas beaucoup d'honneur, vous savez que la Ricci me déteste depuis que j'ai cessé de la voir, à cause des hommages compromettants du seigneur Gratarol. Cette femme, irritée, a imaginé un moyen hardi de se venger de vous, de la troupe entière et de moi, en creusant sous nos pas un précipice dont nous ne soupçonnions pas l'existence. Le Gratarol, étant amoureux d'elle, verra les choses comme elle voudra bien les lui représenter, et avalera les yeux fermés les calices empoisonnés que lui tendra la main d'une maîtresse. A cette heure, il croit déjà que j'ai fait sa caricature dans le rôle d'Adonis, que les *Drogues de l'Amour* sont une production distillée par la jalousie d'un amant supplanté. Vous deviendrez bientôt le complice de ma vengeance; vous m'aurez prêté votre scène et vos acteurs pour faire une insigne méchanceté. Le public, qui aime les scandales, cherchera des allusions et en trouvera toujours, guidé par sa

malice. Le Gratarol est secrétaire du sénat, neveu du puissant seigneur François Contarini : Dieu sait où cette intrigue peut nous conduire! Je vous supplie de dire ce soir à vos acteurs que la pièce doit encore être retouchée, que le carnaval est trop avancé, et qu'il faut remettre les répétitions à l'année prochaine. Avant ce temps-là, Pierre-Antoine sera parti pour son ambassade, la Ricci sera engagée au Théâtre-Italien de Paris, et si vous persistez dans votre caprice pour cette mauvaise pièce, je ne m'opposerai plus à la représentation.

Sacchi, comme tous les directeurs de troupes comiques, pensait aux recettes copieuses que semblaient promettre les personnalités et le scandale, et il répétait en secouant la tête :

— A quel propos ces idées-là, signor comte? ce sont des suppositions. Tant de crainte pour une grimace de la Ricci! Ne vous embarrassez pas des mines de cette folle.

Mais, quand j'insistai sur le crédit, la parenté, les protections et l'emploi éminent de Pierre-Antoine, sur le danger de voir fermer brusquement le théâtre par ordre supérieur, retirer le privilége à l'impressario, etc., le capo-comico ouvrit ses oreilles de quatre-vingts ans, et avoua que j'avais raison de craindre. Il fut donc convenu entre nous que le manuscrit serait retiré des mains du copiste, et que les acteurs seraient avertis de l'ajournement des répétitions le soir même. Qui eût jamais pu croire que cette maudite pièce dût être représentée, contre vent et marée, contre ma volonté même, et cela

quinze jours après sa lecture au comité ! J'ai encore de la peine à le croire, quand j'y songe ; les génies seuls pouvaient opérer cet effroyable prodige [1].

[1] Il se pourrait que Gozzi ne fût pas aussi innocent qu'il l'assure de toute idée de vengeance contre le pauvre Gratarol.

CHAPITRE XXII.

LE MONDE RENVERSÉ; LA CENSURE LIBÉRALE.

Que le seigneur Gratarol, enveloppé dans les filets de l'Amour, ait ajouté foi aux perfides insinuations de son Armide, cela n'a rien d'étonnant; mais si ce jeune homme eût eu dans la tête le moindre grain de prudence, il aurait prié sa maîtresse de ne point faire de bavardages sur un sujet si délicat, et il aurait avisé aux moyens d'étouffer l'affaire. Au lieu de cela, le pauvre fou jeta les hauts cris, proféra des menaces en public, tâcha d'exciter contre moi la bonne société de Venise et les autorités, ce qui souleva des rumeurs étranges par toute la ville. Le signor François Agazi, secrétaire-réviseur au tribunal du Blasphème, envoya l'ordre à Sacchi de soumettre une seconde fois la pièce des *Drogues de l'Amour* à la censure. Au lieu d'obéir sans délai, l'imprudent Sacchi répondit qu'il avait prêté le manuscrit à une dame. Lorsque le capo-comico me raconta cette prouesse, je le grondai sévèrement et lui reprochai de m'exposer à la colère de la magistrature la plus impérieuse et la plus redoutable du monde.

— Laissez, laissez, me dit le vieux Truffaldin, je sais ce que je fais. Vous avez trop de scrupules. Il ne faut pas souffrir qu'on nous marche sur le pied. Cette pièce-là sera pour moi une mine d'or.

Je ne savais plus que penser; mais les propos malins volaient de bouche en bouche; le public, impatient, voulait voir le Gratarol travesti et berné. Ce jeune homme remuait ciel et terre, faisait antichambre le matin chez les membres du conseil des Dix, portait ses plaintes à des hommes puissants. Ces démarches n'étaient pas de nature à me rassurer. Le peuple aime à donner aux petites choses qui l'occupent des proportions gigantesques; il lui faut des sujets de s'étonner, de crier, d'ouvrir de grands yeux; et, quand il s'empare d'une bagatelle, il change les zéphyrs en trombes d'eau. Ma pièce fut réputée, en un moment, satire sanglante et personnelle contre un fat qui m'avait enlevé une maîtresse. Bientôt ce ne fut pas seulement le Gratarol que j'attaquais, mais telle dame, tel sénateur, tel bourgeois, tel marchand, avec tous leurs amis, toute leur famille, tout le cercle de leurs connaissances. Le théâtre n'aurait point suffi à contenir le troupeau de victimes que je sacrifiais à mes rancunes. On se racontait une anecdote sur chaque personnage traîné à mon pilori, et les narrateurs tenaient ces histoires de sources certaines. Pendant ce temps-là, on avait lu mon manuscrit chez la grande dame qui protégeait Sacchi, et un parti composé de personnes bien élevées et intelligentes soutenait que l'ouvrage était innocent, qu'il devrait être représenté pour ma justification, et que Pierre-Antoine Gratarol avait fait du bruit pour rien. Je vivais dans des transes mortelles, attendant quelque coup de foudre du tribunal du Blasphème ou du conseil des Dix.

Un matin, je vois paraître en face de moi le visage sévère du réviseur François Agazi, vêtu de sa toge et couvert de son bonnet.

— Vous avez donné, me dit-il d'un ton magistral, une pièce intitulée *Les Drogues de l'Amour*, à la troupe de Sacchi. Cette comédie a été lue, examinée et renvoyée au théâtre San-Salvatore, avec l'autorisation du tribunal de la mettre en scène. Elle ne vous appartient plus. Rappelez-vous que vous ne devez point vous opposer à la représentation de cet ouvrage : le tribunal ne se trompe pas.

J'avais peine à revenir de ma surprise.

— Mais, signor réviseur, répondis-je doucement, il me semblait avoir entendu dire que vous désiriez faire un second examen de ma comédie. Le plus grand service que vous me puissiez rendre, est de garder, retenir et ensevelir la pièce sous le prétexte de ce nouvel examen.

— N'avez-vous pas remarqué, reprit le magistrat avec plus de sévérité, que j'ai supprimé une dizaine de vers sur votre manuscrit? Cette correction prouve que j'ai lu la pièce avec l'attention nécessaire, et même avec rigueur : le tribunal ne se trompe pas. Nous examinons les comédies, guidés dans nos jugements par la connaissance que nous avons de l'esprit de notre population. Il y a de par le monde certaines personnes qui voudraient se mêler de donner des ordres, mettre des empêchements et exercer des influences sur des matières qui ne les concernent point. Je vous le répète : le tribunal a prononcé, et il ne se trompe pas.

Malgré cette singulière décision du tribunal, je me plaignis amèrement de la violence qu'on me faisait. Assurément, c'était la première fois que la censure envoyait par force un ouvrage au théâtre en dépit de l'opposition de l'auteur; et cette tyrannie ne se reverra peut-être jamais. Quand il fut évident pour moi que j'avais perdu toute autorité sur ma pauvre comédie, je me condamnai au silence et j'attendis l'événement. En repassant la pièce dans ma mémoire, je retrouvais quelques endroits où le public, avec son parti pris de chercher des personnalités, devait nécessairement fausser le sens de mes phrases. J'aurais voulu au moins retoucher ou supprimer ces passages dangereux; mais pour rien au monde Sacchi n'eût consenti à changer un seul vers, et il fit apprendre les rôles sans ma participation.

La Théodora proclamait dans les coulisses la tendresse dont elle faisait profession pour le seigneur Gratarol. Elle répétait comme un perroquet cent propos extravagants capables de ruiner une réputation plus respectée que la sienne. Lorsqu'elle vit que *les Drogues de l'Amour* allaient être représentées, sa fureur ne garda plus de mesure. Elle venait au foyer des acteurs le visage enflammé, l'injure sur les lèvres; sa langue envenimée s'exerçait avec une audace impitoyable aux dépens des personnes les plus puissantes. Tel grand seigneur était un sot, tel autre un cupide dont j'avais acheté la protection; tel autre un important, jaloux de Gratarol. Telle grande dame se vantait de soutenir la canaille, telle autre était une folle, ou pis encore. — Des coquins,

des brigands, des imposteurs et des intrigants se liguaient ensemble contre un galant homme! Nous vivions dans un abominable pays! C'est ainsi que la douce jeune première s'imaginait attendrir, en faveur de son ami, le public, ce minotaure impitoyable. Il ne me restait plus qu'un espoir, celui de voir la pièce sifflée, les acteurs accablés de pommes cuites, et le rideau tomber avant la fin de la soirée. Sacchi, plein de confiance, surveillait sans moi les répétitions, changeait les rôles sans me demander mon avis, et se frottait les mains en écoutant les fureurs de la Ricci. Finalement, le 10 janvier, l'affiche annonça la première représentation des *Drogues de l'Amour*.

Plus de trois heures avant l'ouverture, le théâtre était assailli par une foule passionnée. J'eus toutes les peines du monde à pénétrer dans la salle. On s'écrasait au bureau des stalles, et j'appris que les clefs de loges se vendaient à des prix extravagants. Je trouvai les coulisses encombrées de masques qui suppliaient le directeur de les placer en quelque endroit.

— D'où vient cette rage de voir une mauvaise pièce? dis-je à haute voix.

— Signor comte, répondit la Ricci, rouge de colère. ne savez-vous pas que votre pièce est une satire personnelle?

— Signora, repris-je, vous connaissez ma comédie depuis un an, et vous n'ignorez pas dans quel esprit je l'avais écrite. Si des menées diaboliques, de sottes imprudences, la malice d'une méchante femme, les faux

pas, l'intempérance de langue et la vanité d'un étourdi ont fait de cette pièce une satire personnelle, ce n'est pas ma faute.

La Ricci baissa les yeux, et je lui tournai les talons pour aller me réfugier dans une petite loge du troisième rang. Au milieu de l'escalier, je rencontrai la femme du seigneur Gratarol, et je l'entendis rire avec ses amis en disant : « Je viens pour voir mon mari sur la scène. » Le signor Pierre-Antoine se pavanait aux premières loges, affectant un air serein et philosophe, avec une fort jolie personne à ses côtés. Un peu avant le lever de la toile, le vieux capo-comico, qui ne jouait pas dans *les Drogues de l'Amour*, vint me retrouver dans mon coin.

La pièce commence. Décors nouveaux, costumes frais : on applaudit. L'attention du public paraît extrême; les acteurs récitent avec soin, et je dois rendre à Théodora la justice de dire qu'elle joue parfaitement le personnage de Léonor. Tout annonce un succès.

Dans le principe j'avais donné le rôle d'Adonis à Louis Benedetti. Sacchi avait décidé que ce rôle serait rempli par Vitalba, excellent homme, mais acteur médiocre. Je compris trop tard la cause de ce changement. Vitalba ressemblait un peu au seigneur Gratarol. Il avait les cheveux de la même couleur; on l'avait, en outre, peigné, coiffé, habillé de la même façon que le pauvre Pierre-Antoine; et le traître d'acteur imitait parfaitement le geste, la tournure, les mines de celui qu'il voulait représenter; de sorte qu'à la seizième scène de la pièce, je crus voir paraître le secrétaire du sénat en

personne. Une immense explosion d'applaudissements et de rires accueillit l'entrée d'Adonis, et des milliers de voix s'écrièrent que c'était Gratarol en chair et en os. Je me retirai précipitamment au fond de la loge, et, saisissant au collet le vieux Sacchi :

— Malheureux ! lui dis-je, quelle est cette figure-là ? Voici donc le motif des changements de rôles que tu as faits? C'est trop abuser de ma condescendance. Demain cette pièce sera retirée du théâtre, ou j'y perdrai mon crédit.

— J'ai grand'peur, en effet, répondit le directeur avec calme, que la pièce ne me soit retirée à cause même de son succès. Ce serait fâcheux pour la caisse du théâtre.

S'il y avait quelque mérite dans cet ouvrage, c'était dans le rôle de la coquette Léonor, dans ceux du jaloux Alexandre, du duc don Carlo et de la suivante Lisa; mais le public se souciait fort peu de tout ce monde, du sujet de la pièce, des passions, de l'intrigue, des caractères; pourvu qu'il vît Gratarol, avec ses ridicules, dans le rôle d'Adonis, il n'en demandait pas davantage. Depuis qu'on fabrique des comédies, bien des mauvais ouvrages ont eu du succès : le mien en a grossi le nombre. La représentation des *Drogues de l'Amour* dura quatre heures, pendant lesquelles don Adonis ne fut pas plus de trente minutes en scène; et, pour le plaisir de regarder la grossière imitation d'un homme, dans l'habillement, la coiffure et les manières, deux mille personnes eurent la patience et le courage de s'entasser dans une salle, et d'y rester, le cou tendu et la bouche béante,

pendant un si long temps. En vérité, cela est merveilleux. On n'eût jamais montré tant de bonne volonté pour un chef-d'œuvre. Je sens que, dans le récit même que je viens de faire, les apparences ne sont pas en faveur de mon innocence. On aura de la peine à croire que les choses se soient ainsi arrangées malgré moi. Mes lecteurs, si j'en ai, ne s'en rapporteront pas à ma parole. Il ne me reste donc plus qu'à invoquer le témoignage de mes amis, des honnêtes gens et bonnes langues qui m'ont connu et jugé incapable de procédés hostiles et indélicats. Je sais bien que nous ne sommes plus dans le beau temps de la république d'Athènes, ni de l'audacieux et comique Aristophane.

Au troisième acte, le rôle d'Adonis n'ayant plus de scène importante, le parterre donna quelques signes d'ennui. La pièce arriva au dénoûment au milieu d'un concert effroyable de cris, de rires, de sifflets et d'applaudissements. Les acteurs précipitèrent la fin de la représentation, et quand le rideau tomba, je me tournai vers Sacchi, le cœur soulagé d'un poids affreux :

— Vos honteux manéges, dis-je au capo-comico, reçoivent leur récompense. Reconnaissez enfin la justesse de mes pronostics.

— Oui-da, répondit Sacchi : l'ennui et l'impatience du public sont légitimes. La fin de votre pièce est languissante, et le don Adonis n'y paraît pas assez. Nous arrangerons cela.

Le vieux coquin sortit de la loge et courut aux coulisses sans me donner seulement le bonsoir. Je m'étais bercé d'une fausse espérance, en croyant que l'arrêt des

spectateurs avait condamné cette maudite comédie. La seconde représentation fut plus animée, plus goûtée que la première. On redemanda la pièce pour le lendemain ; et, pendant quatre soirées de suite, la salle ne put contenir tous les curieux qui se pressaient à la porte du théâtre. Je m'enfermais chez moi pour ne plus assister à ce scandale. Tout autre que le Gratarol aurait pris la fuite ou se serait caché ; mais, au contraire, il redoublait ses pas et démarches, et l'on sut qu'il avait dit à ses amis :

— Rira bien qui rira le dernier. Le conseil des Dix n'a pas encore exprimé son opinion sur cette affaire.

Je m'endormais chaque soir avec la perspective d'être éveillé le lendemain par les estafiers dudit conseil, et je ne souhaite à personne ce bonnet de nuit peu gracieux. Les prisons, les *puits*, la pierre au cou et trente pieds d'eau : tels étaient mes plus doux songes dans ce moment. Quel bonheur d'être poëte comique et de se voir couvert d'applaudissements !

CHAPITRE XXIII.

CONFÉRENCES INSUPPORTABLES.

Lorsque je me rappelle les angoisses et les dégoûts que me donna cette fatale comédie des *Drogues de l'Amour*, je suis forcé de convenir que la Ricci avait réussi à me jouer un tour pendable, et que sa vengeance était cruelle; mais son ami Gratarol faisait naufrage avec moi: je me plongeais dans mes remords, et lui se noyait dans un fleuve de ridicules.

Un matin, après la quatrième représentation de ma pièce, je regardai les affiches des théâtres, et voyant qu'on annonçait pour le soir une comédie improvisée, je pensai avec plaisir que Sacchi se rendait enfin à la raison. Quelle fut ma surprise, lorsque j'entendis le nom de Gratarol répété cent fois parmi des groupes de passants qui se racontaient la chronique du théâtre. La veille, un instant avant le lever de la toile, un message envoyé par la Ricci était venu apprendre au directeur que la première actrice s'était blessée à la jambe en tombant dans un escalier, et qu'elle ne pourrait de plusieurs jours paraître sur la scène. A cette nouvelle, cris furieux du public, hurlements, injures, menaces aux acteurs, demande en restitution du prix des billets, émeute complète. Le directeur, épouvanté, avait exhibé le mari de la première actrice, et le pauvre homme, tout trem-

blant, était venu certifier que l'accident n'était pas une fable, mais que bientôt la pièce serait jouée de nouveau. Le public accusa pourtant la Ricci et le Gratarol d'avoir inventé ce grossier stratagème, dont, pour moi, je les absous de tout mon cœur.

Pendant les jours qui suivirent, le seigneur Pierre-Antoine fut montré au doigt partout où il se présenta. Tel était provisoirement le fruit des superbes démarches de ce jeune fou. J'enrageais si bien de tous ces débats, que j'aurais volontiers donné ma voix pour que la Théodora se fût réellement cassé une jambe.

Sacchi et le seigneur Vendramini enrageaient de leur côté de cette interruption au cours des recettes lucratives. Ils envoyèrent des chirurgiens chez la première actrice, afin de constater l'état du membre malade. Rapport en règle établissant que la jambe était fort blanche, faite au tour et nullement endommagée. Pendant ce temps-là, autre rapport de la police adressé au tribunal des Dix au sujet du tumulte occasionné en plein théâtre soit par la faute du directeur ou de l'actrice, soit par celle du signor poëte Charles Gozzi, soit à l'instigation du seigneur Gratarol. Les nuages s'amassaient sur ma tête; l'orage grondait, et je n'avais ni l'assurance ni le crédit de Pierre-Antoine pour braver les foudres des tribunaux. J'aurais voulu pouvoir faire le plongeon et disparaître; mais il n'y avait plus d'oubli à espérer avec un garçon qui portait le Vésuve dans sa cervelle. Le Gratarol disait hautement qu'il vaincrait ou mourrait avec moi; que la pièce serait retirée, ou que ma réputation tomberait aussi bien que la sienne.

Sur ces entrefaites, mon excellent ami Charles Maffei me demanda un moment d'entretien. Maffei est un parfait honnête homme, un esprit délicat, d'une sensibilité charmante, enfin l'un des caractères les plus honorables que je connaisse; mais facile à tromper et à séduire précisément à cause de la bonté de son cœur. Il me témoigna pour Gratarol, qu'il connaissait un peu, une extrême compassion. Ce jeune homme, disait-il, tombait dans un état d'exaltation digne de pitié; un accord entre nous était encore possible, et, pour amener cet accord, le seigneur Pierre-Antoine voulait absolument avoir une conférence avec moi.

— Comment! répondis-je, après les éclats, les dénonciations, les déclarations de guerre, les fanfaronnades de toute sorte, et la haine implacable que cet étourdi m'a vouée publiquement, il me demande une entrevue! Y pense-t-il, et à quoi pensez-vous, mon cher Maffei, d'accepter une telle commission? L'instant où je me raccommoderais avec Pierre-Antoine serait peut-être celui où les coups que sa vengeance me prépare depuis trois mois viendraient me tomber sur la tête. N'en doutez pas, cette envie tardive de s'entendre avec moi déguise quelque scorpion. Je ne verrai pas cet énergumène, ou si votre amitié m'arrache cette concession, il ne faut pas que l'entrevue ait lieu dans ma maison.

Maffei me demanda d'un air attendri s'il n'y avait donc pas moyen de retirer du théâtre ma damnée comédie?

— Ne savez-vous pas, répondis-je, tous les efforts que j'ai faits inutilement à ce sujet? Avec les protec-

tions que Sacchi s'est assurées, le mobile puissant de l'intérêt pécuniaire, les fautes commises par Gratarol, l'étrange humeur de libéralité de la censure, c'est une illusion vaine que de songer à retirer la pièce. Cependant, je vais vous dire ce que je crois pouvoir tenter en faveur de Pierre-Antoine : on doit représenter pour la cinquième fois *les Drogues de l'Amour*, le 18 janvier. Je prierai, je crierai, je menacerai, je baiserai plus de mains, s'il le faut, que je n'ai baisé de reliques saintes, afin d'obtenir un nouveau retard. Pour la soirée du 17, j'écrirai un petit prologue en vers, dans lequel j'annoncerai gaîment que la cinquième représentation est remise, à ma demande, parce que des discours malins, des allusions fausses, offensantes pour des personnes recommandables, m'ont obligé à retoucher la pièce et à faire quelques petites réformes nécessaires. Après cet avertissement donné au public, je me montrerai dans une loge; et, si votre ami Gratarol y veut venir, on nous verra tous deux assis l'un près de l'autre, causant ensemble comme des gens réconciliés.

Maffei parut enchanté de cette proposition, et j'avais lieu de me croire en avance de bons procédés à l'égard du seigneur Gratarol ; cependant, le lendemain, comme j'achevais d'écrire mon prologue conciliant, Pierre-Antoine arrive inopinément chez moi, conduit par le faible et trop bon Maffei. Je dissimulai ma surprise et ma mauvaise humeur pour aller au-devant de ces visiteurs maladroits avec un visage ouvert. J'ai su plus tard qu'au moment où je me levais de mon siége, le Gratarol avait cité tout bas à Maffei ce vers de ma co-

médie : « *Caton s'avance*, *décatonisons-le.* » Mon valet de chambre m'avait annoncé d'une voix sonore le seigneur Pierre-Antoine, et je vis entrer le personnage, le visage couvert de son masque, comme s'il eût voulu garder l'*incognito*. Enfin, il daigna montrer sa face, et je remarquai avec un certain effroi la contraction de ses traits, l'inquiétude du regard, le frémissement des membres, l'inconstance et l'irrégularité des attitudes.

— Signor comte, me dit Pierre-Antoine, je viens dans le dessein de vous faire entendre raison, et non pas comme un suppliant.

Je lui répondis que j'étais extrêmement prêt à écouter ses raisonnements. Le Démosthène avait préparé son discours. Il me vanta sa naissance, son éducation, la richesse de son patrimoine, les hauts emplois qu'il occupait et ceux qu'on lui réservait encore. Il vanta sa jeunesse, sa figure, sa noblesse, sa force corporelle, et traça de lui-même un long et brillant panégyrique. Ce fut pourtant le plus raisonnable morceau de la harangue, car l'incohérence la plus bizarre régna dans le reste de ses paroles.

— Si je suis tombé pour un instant, disait-il, de cette position si belle et si enviée, dans le ridicule, la faute en est à vous seul et à votre comédie... Que cette comédie soit innocente ou offensive, ce n'est pas aujourd'hui le moment d'examiner cette question..... Une grande partie de la noblesse est jalouse de mon mérite, et c'est à cette jalousie que votre pièce a dû jusqu'à présent son succès... J'ai fait la cour à quantité de

grandes dames; mais je les ai trouvées en général indiscrètes, insupportables, et je les ai plantées là; c'est pourquoi je compte parmi elles des ennemies... Lorsque je passe dans les rues, la canaille s'assemble en s'écriant : « Voilà le secrétaire Adonis de la comédie de Charles Gozzi... J'ai dû me plaindre... Il y a pourtant des gens qui m'ont fermé leur porte au nez... Vous avez de l'humanité, de la religion et de l'honneur; c'est à vous qu'il appartient de suspendre le cours des représentations de cette pièce. Vous pouvez le faire, et c'est votre devoir. Sacchi vous a trop d'obligations pour refuser de se rendre à vos ordres. Le public vous considère comme mon persécuteur; il s'indignera, il embrassera quelque jour ma défense, et vous deviendrez odieux à votre patrie.

Je répondis avec sang-froid à toutes ces idées décousues. Je rappelai au seigneur Gratarol tout ce que j'avais entrepris pour empêcher la représentation des *Drogues de l'Amour*. Je lui démontrai qu'il s'abusait en croyant que j'étais le maître de laisser ou de retirer la pièce. A mesure que je parlais, le malheureux s'irritait et s'exaltait davantage. Il approchait sur une pente rapide du degré de la folie.

—Tout ceci ne conclut pas, disait-il en trépignant. Il faut, il faut bannir cette pièce du théâtre..... Par Dieu! je suis un homme bien né! je ne supporterai pas cette injure... Ce sont des inepties que vos réponses.....

Je tirai alors du milieu de mes papiers le prologue en vers, et j'expliquai le bon effet que j'en espérais. Pierre-

Antoine se leva en bondissant et répétant avec une sorte de délire : « Inepties! inepties! » Maffei le saisit par les épaules en criant :

— Écoutez! écoutez! écoutez!

La scène était bouffonne. Je lus le prologue, où il était dit que j'avais fait *les Drogues de l'Amour* pour amuser le public, et non pour offenser d'honnêtes gens; que je suppliais mes concitoyens de ne plus chercher des allusions méchantes, indignes d'eux et de moi, et que je voulais, par un autre ouvrage, faire oublier ces malencontreuses *Drogues*.

— Bien! bien! s'écriait le Gratarol sans m'écouter. Tout ceci est de l'eau, de l'eau, de l'eau! Je désavoue vos projets, vos vers, votre prologue. Je vous en avertis : si la représentation annoncée pour le 18 a lieu, je ne compte plus mon existence pour rien... Non, signor comte, non, je ne compte plus mon existence pour rien, et vous le verrez bientôt.

Enfin, le raisonneur non-suppliant me fit ses adieux en mêlant de la plus comique façon les protocoles de civilité, les expressions de déférence et d'estime avec les jurements et menaces. Je regrettais fort mon prologue qu'il appelait de l'eau; car cette eau me semblait le seul remède au feu qui embrasait toute la ville. Maffei était confus du pas de clerc de son ami; il se repentait de l'avoir amené chez moi, et me disait, avec des soupirs :

— L'insensé, le ridicule, le méchant personnage que ce Gratarol! Je ne vois plus qu'une seule démarche à faire, c'est d'aller présenter vos respects à son oncle le

patricien François Contarini. Ce grave sénateur réussira peut-être à calmer cette cervelle délirante.

Maffei me conduisit chez le sénateur Contarini. Ce bon patricien nous reçut avec bienveillance. Il écouta patiemment le récit de mes ennuis et l'exposé ingénu des embarras où je me trouvais.

— Messieurs, nous dit-il, vous avez affaire à la tête la plus dure et la plus obstinée du monde. Mon neveu a du talent et de l'esprit; mais il n'est point de son pays, et je prévois que bien d'autres déboires l'attendent, s'il ne change d'idées. Je parlerai tout à l'heure à Pierre-Antoine. Trouvez-vous ce soir au café Berizzi; je vous irai dire le résultat de ma conversation avec mon neveu.

Le soir, au café Berizzi, je vois entrer le puissant seigneur François Contarini, le front haut, la mine sévère, le regard impérieux; en un mot, tout différent de ce qu'il était à midi.

— Au nom de mon neveu et au mien, dit-il de l'air d'un juge qui prononce un arrêt, je vous intime l'ordre d'empêcher que votre comédie soit jamais représentée. Si elle reparaît sur la scène de San-Salvatore ou de tout autre théâtre, le 18 ou quelque autre jour que ce soit, ne vous en prenez qu'à vous-même de ce qui arrivera.

En achevant ce discours, le bon seigneur, sans daigner faire un salut ni une inclination de tête, s'éloigne si majestueusement, que je croyais voir marcher devant lui les licteurs romains. Maffei et moi nous représentions au naturel les captifs chargés d'embellir le cortége du triomphateur par leur air abattu et piteux. La fièvre de Gratarol avait gagné en un moment le sénateur Conta-

rini; et le passage subit de ce puissant personnage du doux au terrible rappelait l'histoire de ce joueur de fifre qui, étant allé pour siffler quelqu'un, fut sifflé lui-même. Quoi qu'il en soit, ma situation devenait de plus en plus critique. D'un côté, le neveu menaçait de se porter à quelque extrémité contre ma personne; de l'autre, un oncle de tempérament pacifique se changeait tout à coup en tyran offensé. La comédie pouvait avoir un dénoûment tragique. On verra au suivant chapitre comme quoi ce fut, au contraire, la tragédie qui se dénoua comiquement.

CHAPITRE XXIV.

LE MONDE ENCORE PLUS RENVERSÉ : L'INQUISITION D'ÉTAT ET LE CONSEIL DES DIX DEVIENNENT FACÉTIEUX.

On m'excusera, je le suppose, d'avoir songé à défendre ma peau, si l'on considère qu'à peu de frais un homme irrité trouve des gens prêts à donner un coup d'épée par derrière au passant qu'on leur désigne, et que je suis trop distrait pour prendre garde à moi dans les rues. Le 17 janvier, je me rendis donc chez Sacchi, armé de mes plus grandes résolutions. Sacchi dînait chez le patricien Joseph Lini, demeurant à Saint-Samuel. Je courus au palais Lini. On n'était pas encore à table, et le capo-comico vint me parler dans l'antichambre.

— Je vous défends, lui dis-je sur le ton du sénateur Contarini, de faire représenter ma pièce des *Drogues de l'Amour* à votre théâtre, ni demain, ni aucun autre jour.

— Comment ! qu'avez-vous ? demanda le vieux tout ébahi.

— Je n'ai pas besoin de vous donner mes raisons, repris-je. Vous avez su mettre la pièce au théâtre malgré moi, vous saurez bien la retirer si vous voulez.

Songez à me satisfaire, ou vous perdrez mon amitié, ma protection, et tout ce que vous deviez en attendre pour l'avenir.

— Et quoi, signor comte! s'écria le capo-comico, ignorez-vous le vacarme et le scandale occasionnés par le spectacle manqué? Ne vous rappelez-vous pas la fureur du public, l'engagement solennel que j'ai pris de remettre à demain la cinquième représentation? Ne savez-vous pas que les tribunaux m'ont ordonné de tenir fidèlement cette parole? Voulez-vous que l'on détruise la salle ou que l'on m'assomme? Signor comte, demandez-moi une chose possible.

— Bien décidément, repris-je, j'entends que ma pièce soit ensevelie et oubliée. C'est ma volonté; il faut qu'elle s'accomplisse.

—Signor comte, levez vous-même les obstacles que je viens de vous signaler, et, quoi qu'il puisse m'en coûter, je suis prêt à vous obéir.

Le seigneur Lini, d'autres gentilshommes et beaucoup de dames quittèrent le salon au bruit de notre querelle, et vinrent former un grand cercle autour de nous, en demandant la raison de ce débat entre moi et Truffaldin. Le coquin de Sacchi, prenant son air pleureur et comique, exposa le sujet de la discussion de façon à faire rire les convives. Un murmure général s'éleva contre moi. Je fus condamné unanimement par cette joyeuse assemblée. Sacchi, voyant que je ne plaisantais point, me dit que la représentation annoncée pour le 18 ne pouvait être empêchée; mais que, pour me satisfaire, il tâcherait que ce fût la dernière.

Autres murmures et réclamations des assistants. J'imposai silence aux clameurs, et je fis répéter au capo-comico sa promesse formelle d'abandonner la pièce. Le patricien Lini et ses convives voulaient m'entraîner à table; mais je m'excusai poliment et gagnai la rue pour aller conter cette première démarche à Charles Maffei.

— Voilà qui est bien, me dit cet excellent ami; à présent il faut tenter une autre démarche auprès de la dame puissante, ennemie de Gratarol; et, quand vous aurez ainsi prouvé votre bonne volonté, retirez-vous dans votre tente comme le fils de Pélée pour y attendre l'événement.

Afin de suivre cet avis, je me rendis le soir même chez la dame en question, accompagné de l'acteur Benedetti, jeune homme réfléchi et sensé, que je voulais avoir pour témoin. Nous montons un bel escalier. Un domestique nous ouvre la porte, et je demande à parler à la maîtresse de la maison. Il y avait au salon une grande réunion de gens de haut parage; cependant, la dame vient me trouver, m'accueille avec un sourire aimable, me fait asseoir, ainsi que Benedetti, et s'informe du sujet de ma visite :

— Votre Excellence, lui dis-je, a daigné prendre sous sa protection ma pièce des *Drogues de l'Amour*, qui sans elle n'aurait jamais été représentée; je viens aujourd'hui la supplier d'employer son crédit à empêcher que cette comédie soit remise au théâtre.

— Quelle envie avez-vous là? s'écrie la dame. A quel propos cette demande? qui vous a engagé à la faire?

— Les bruits fâcheux qui courent dans la ville ; un sentiment de compassion pour le jeune Gratarol, dont les ridicules ne méritent pas une punition cruelle et odieuse; l'horreur que m'inspire la pensée du chagrin de ce jeune homme et de la tache que son malheur fait à mon nom et à mes innocents travaux.

— J'approuve ce bon esprit, dit la dame; mais, si vous étiez mieux informé, vous sauriez que votre compassion est mal placée; qu'hier encore, celui dont vous plaidez la cause vous a dénoncé pour la seconde fois au tribunal suprême. On n'ignore plus que vous n'avez aucune part à l'exécution qui se fera demain au théâtre. Est-ce votre faute si les sottises, les travers et les absurdes démarches de Gratarol ont attiré sur lui cette vengeance publique? La pièce ne vous appartient plus : elle se joue par autorité de justice. Il faut vous en laver les mains comme Pilate.

— Il est vrai, repris-je, que les personnes éclairées connaissent le fond des choses ; mais le peuple n'en sait pas tant et me regardera toujours comme le bourreau du pauvre Gratarol. Je supplie Votre Excellence de venir à mon aide.

En parlant ainsi, je pris la main de la dame et je la baisai respectueusement cinq ou six fois ; mais elle continuait à rire et à se moquer de mes scrupules.

— Allons, dit-elle enfin, il faut bien s'expliquer. Apprenez, mon cher poëte, qu'en vous donnant tant de soins pour embrasser la défense de l'être le plus fou et le plus ridicule du monde, vous vous exposez à quelque correction mortifiante. Abandonnez cet homme-là, ou craignez d'attirer sur votre tête une disgrâce. Il y a au-

dessus de nous une région où l'on a décidé que ce châtiment éclatant et démocratique servirait d'exemple aux autres jeunes gens vaniteux, libertins et infatués des modes et coutumes étrangères. Demain, avant l'heure du spectacle, un émissaire de l'inquisition d'État doit se présenter au domicile de la Ricci, et, en cas de mauvaise volonté de la signora, la conduire par la main à San-Salvatore pour l'obliger à jouer son rôle. Une fois cette satisfaction donnée à la justice et à l'opinion publique, on pourra interrompre le cours des représentations. Dites à votre protégé Gratarol de s'estimer fort heureux d'en être quitte à si bon marché.

Je laisse au lecteur à juger si un pauvre rimeur avait mot à souffler contre les *fanti* envoyés par les trois inquisiteurs d'État. Benedetti sait bien, à la frayeur qu'il eut, si j'étais excusable de m'aller mettre au lit tout doucement sans discourir davantage, après ce petit avertissement.

Ce que la dame avait annoncé arriva : la représentation eut lieu, et la Théodora fut menée au théâtre par un *fante*, avec une galanterie digne des cours monarchiques. Combien il fallait que cette pauvre femme eût d'amour pour son Pierre-Antoine ! Quand elle se vit obligée de jouer cette maudite pièce, elle murmura son rôle d'une voix si basse qu'on ne l'entendait point, et ni les sifflets, ni les cris et injures du parterre ne purent la contraindre à élever le ton. C'est la seule fois, à ma connaissance, qu'une actrice ait bravé sur la scène la colère du public pour les intérêts d'un tiers. Afin de ne point voir ce triste spectacle, j'étais allé au théâtre Saint-Jean-Chrysostome, et je rentrai chez moi en évitant les

endroits où l'on parlait des nouvelles de la soirée. Le lendemain, à mon réveil, mon valet de chambre, qui était sorti dès le matin, me dit :

—Signor comte, on joue encore ce soir votre comédie. J'ai regardé les affiches tout à l'heure au pont du Rialto.

J'achevai promptement ma toilette et je courais déjà chez Sacchi pour le sommer de tenir sa promesse, lorsque je rencontrai en haut des degrés un estafier de belle apparence, qui me salua, me présenta un billet, et se recula de trois pas en attendant ma réponse. Le billet, comme on le devine, était du seigneur Gratarol, à qui les affiches des théâtres mettaient la puce à l'oreille. Ai-je besoin de dire que l'épître ne contenait qu'injures et menaces? « J'étais un *malcavaliere* et un menteur. — Bientôt je devais recevoir la punition de mon hypocrisie, etc. » En me rappelant le beau temps de ma jeunesse et mes équipées dalmatiques, j'eus un moment l'envie de jeter l'estafier par-dessus la rampe dans le vestibule; mais il serait trop cruel de vieillir, si l'on faisait à quarante ans les mêmes folies qu'à dix-huit. Je renvoyai brusquement l'estafier, en lui disant que j'avais lu et compris. Au lieu d'aller chez Sacchi, je rentrai paisiblement chez moi, résolu à laisser les représentations suivre leur cours; cependant, comme le seigneur Pierre-Antoine ne pouvait manquer de répandre dans la ville des copies de sa lettre, je me montrai à dessein dans les cafés et autres endroits publics ; je passai même à Saint-Moïse, devant la maison de Gratarol, et je ne sais trop ce qui serait arrivé si je l'eusse rencontré. Personne ne l'avait aperçu, si ce n'est de grand matin, au moment où il répandait dans les cabarets et bou-

tiques de la ville entière les fleurs de sa rhétorique.

Tandis que je consultais mes amis Paul Balbi et Rafaël Todeschini, mon frère Gaspard me vint apporter l'ordre de comparaître devant le magnifique seigneur Paul Renieri, qui fut élu peu de temps après doge de Venise. Ce bon seigneur me pria de lui raconter, sans rien omettre, l'historiette de ma querelle avec le jeune Gratarol. Il écouta mon récit sans donner aucun signe ni d'approbation ni de blâme, après quoi il me dit avec douceur :

— Mettez cela par écrit, dans les termes que je viens d'entendre; joignez-y l'original du billet de Gratarol, apportez-moi le tout dès ce soir, et gardez-vous, sur votre vie, de vous porter à aucune extrémité jusqu'à ce que je vous aie revu.

J'obéis, comme je le devais. En remettant moi-même le mémoire et la lettre au seigneur Renieri, je me hasardai à lui dire que je verrais avec chagrin et amertume cette affaire monter une seconde fois dans les hautes régions du gouvernement.

— Il le faut pourtant, répondit le magnifique Paul Renieri; car on ne sait ce qui pourrait sortir d'une cervelle troublée par l'orgueil et la colère.

Le soir, mon dossier était sous les yeux du conseil des Dix et des inquisiteurs d'État. Le lendemain, je dormais encore lorsqu'on m'apporta une lettre du pauvre Gratarol, pleine de politesses, excuses et protestations d'amitié. Avant midi, toute la ville riait de cette rétractation aussi ridicule que le cartel. Je fus rappelé ensuite chez le seigneur Renieri, où je trouvai une respectable et imposante société.

— J'ai reçu, dis-je, un billet de Gratarol.

— Je le sais, interrompit le magnifique seigneur... Êtes-vous satisfait ?

— Complétement. Je me sens même attendri, et j'ai envie d'aller voir ce pauvre jeune homme pour le consoler et me raccommoder entièrement avec lui.

— N'en faites rien, reprit le vieillard avec sévérité. Vous avez du jugement, l'habitude de comprendre, imaginer et développer des caractères : comment ne connaissez-vous pas mieux le naturel des gens vaniteux et superbes ? N'allez point chez ce fou ; ne lui parlez jamais ; et, si vous le rencontrez dans la rue, attendez qu'il vous salue le premier, et portez à peine la main à votre chapeau... Je pense que les comédiens joueront encore votre pièce.

— Je crois, au contraire, qu'on l'a définitivement abandonnée.

— Tant pis ! cela est fâcheux. Cet arrogant personnage se mettra dans l'esprit que son crédit et la terreur qu'il inspire auront suspendu les représentations. Ni votre bonté, ni vos peines, ni mon indulgence, ni la pitié générale, n'entreront dans ses lignes de compte ; lui seul aura tout aplani, tout renversé, tout remis à sa place. Il faudra que la compagnie de San-Salvatore joue cette pièce une fois ou deux encore, à la demande de quelques personnes de qualité.

Le magnifique seigneur daigna m'entretenir pendant une demi-heure sur d'autres matières, et il me parla éloquemment, en homme d'un sens profond et admirable, qui avait sondé toutes les plaies de son siècle, et particulièrement de son pays.

L'expérience prouva que Paul Renieri connaissait

mieux que moi son Gratarol. A notre première rencontre, ce fat parut attendre mon salut; et, comme je ne voulais point manquer à mes instructions, il garda son chapeau cloué sur son oreille.

Après le carême, Sacchi partit avec sa troupe pour la province. Un soir, dans les rues de Milan, l'acteur Vitalba, qui avait rempli, comme on sait, le rôle d'Adonis, fut attaqué par un estafier qui lui jeta à la tête une bouteille pleine de matières chimiques. Heureusement, sa fraise et son collet préservèrent son visage, qui eût été brûlé à ne pouvoir jamais remonter sur les planches, si le hasard n'eût pris soin de détourner le coup. Les soupçons désignèrent tout de suite Pierre-Antoine comme l'auteur de cette vengeance. Le bruit, les lettres, menaces, dénégations et impertinences allaient peut-être recommencer, lorsque le sénat, irrité de ces scandales, cassa aux gages son secrétaire, et lui retira sa commission de résident près le roi des Deux-Siciles. J'aurais voulu, au moins, faire rétracter l'une de ces deux mesures sévères; mais je ne pus rien obtenir. Pierre-Antoine, conseillé par son orgueil indomptable, sa folle confiance en lui-même, frémissant de rage et compromis par ses imprudences, ses murmures, sa mauvaise conduite et ses dissipations, prit la fuite et sortit du territoire de Venise, laissant sa famille exposée à la vengeance des lois implacables à l'égard des sujets rebelles et contumaces.

Ainsi finirent les burlesques discordes soufflées par une comédienne en colère, et dont ma pièce insipide n'avait été que le prétexte.

CHAPITRE XXV.

TRÉPAS DE LA COMPAGNIE SACCHI.

En récapitulant tout ce que je viens d'écrire sur la misérable affaire des *Drogues de l'Amour*, je remarque combien malgré moi j'attache d'importance aux choses qui me concernent. Si vous me demandiez de vous raconter brièvement les trois guerres puniques, je le ferais en six pages, et cela se conçoit facilement : il ne s'y agirait que d'Annibal, Scipion, Marcellus ou Paul-Émile ; que de la lutte entre deux grands peuples et de la destruction d'un empire. Ce n'est pas de quoi occuper un écrivain expéditif pendant plus d'un jour. Mais sur ce qui me touche, moi Gozzi, nous ne saurions nous arrêter trop longtemps. D'ailleurs, si je ne vous le raconte, personne assurément ne vous en dira rien, tandis que d'Annibal, tout le monde vous en parlera.

Bientôt j'appris que Gratarol s'était retiré à Stockholm, sans doute afin de se rafraîchir le sang dans les glaces de la Suède. Il n'y avait pas de frimas capables de calmer cet impétueux jeune homme, puisque, du fond des régions polaires, il lança contre moi un manifeste dans lequel il m'accusa de toutes sortes d'atrocités. J'ai su que ce pauvre fugitif, en dépit de ses excès, continuait à se porter à merveille ; et cette robuste santé est de tous ses malheurs celui dont je le

plains le plus ; car, avec son esprit, son intelligence et sa facilité d'élocution, s'il eût été sujet aux fièvres tierces ou quartes, aux rhumatismes, migraines, coliques et dyssenteries, à cette heure il serait un ministre habile et fortuné ; je n'en doute point.

L'ingrate Théodora semblait avoir perdu son génie comique en même temps que son aimable modestie. Elle jouait plus négligemment et plus mal tous les jours, comme si la gangrène qui avait rongé ses mœurs et son caractère se fût étendue jusqu'à son talent. Sa santé s'altéra. Enfin elle partit pour Paris, malade et languissante, avec je ne sais quels projets. Hélas ! je vis s'éloigner sans autre sentiment qu'un peu de compassion, cette personne que j'avais tant aimée.

Depuis cette fatale histoire des *Drogues de l'Amour*, je n'avais plus de goût au travail. En me mettant à écrire des pièces de théâtre, je n'avais songé qu'à m'amuser, faire rire mes compatriotes, enrichir des comédiens que j'aimais, ainsi que leur ingrat capo-comico. Puisqu'il en pouvait coûter si cher, je pris la résolution de changer de délassement, de tirer ma révérence à la maussade Thalie, et d'enterrer sans bruit dans mon bureau les notes, ébauches et plans comiques. Mes amis me firent observer que cette bouderie contre un art que j'avais cultivé avec succès donnerait une faible idée de mon courage et de ma philosophie. Gratarol laissait à Venise quelques partisans, et l'on pouvait interpréter malignement cette grande innovation dans mes habitudes. Afin d'obéir aux amis, j'écrivis par respect humain deux pièces : *le Métaphysicien* et *la*

Comtesse de Melfi ; elles réussirent, et je compris que je n'avais point perdu la bienveillance de notre gai public ; mais décidément je ne me sentais plus le cœur à la poésie. Peut-être la retraite de la perfide Théodora entrait-elle pour moitié dans mes dégoûts. Je croyais éprouver de la lassitude, et peut-être n'était-ce que le regret de n'avoir plus ma jeune première, celle à qui je m'étais accoutumé à faire exprimer tous ces gros sentiments, pousser tous ces gros soupirs, verser toutes ces grosses larmes que je puisais pour elle dans mon écritoire.

— Mais, me dira-t-on, votre Théodora avait une étrange manière de reconnaître vos services. Avec ses grimaces, son musc et ses galanteries, elle jouait un jeu à soulever contre vous une famille puissante, la censure, le gouvernement et les honnêtes gens. Elle en voulait à la fois à votre vie, à votre fortune, à votre réputation. Ce n'est point sa faute si l'on ne vous a point mis en prison, si vous n'avez pas reçu un coup d'épée en duel, si l'on ne vous a pas assassiné le soir au coin d'une borne. Au diable les jeunes premières de cette espèce-là ! ce sont des coquines.

— Vous avez bien raison : à la ville, à la promenade, à la maison, ma jeune première était une vipère ; mais que m'importait, pourvu qu'elle remplît bien ses rôles ! Qui me rendra sa voix vibrante, énergique, son geste fort, rapide et juste, son accent passionné, auquel le feu jaillissant des yeux ajoutait un charme imprévu? Qui me rendra ces beaux cheveux blonds, cette taille haute et gracieuse, cette physionomie mobile, tout cet ensemble

harmonieux d'une personne heureusement douée, qui constitue l'image touchante d'une héroïne? Un poëte est-il bien plus avancé, lorsqu'à l'heure du spectacle, il regarde du coin de la première coulisse une actrice, vertueuse, bonne mère, tendre épouse, voisine sans reproche, locataire honorable, mais qui lui estropie ses vers? Ne vaut-il pas mieux une marâtre, une épouse infidèle, une voisine turbulente, une locataire qui ne paye point son terme, mais qui porte les flammes de Melpomène dans le fond de son cœur? Théodora était une méchante créature, j'en conviens ; mais pour elle j'avais écrit dix-sept pièces ; après son départ, je n'en ai plus fait que quatre, et je n'en ferai point d'autres. Comptez la différence, et nous parlerons après des défauts de cette jeune femme, de ses amours qui ne me regardaient point, de son inconduite, de sa malice, de son musc, et de sa manie de mettre à l'air sa poitrine, qui était fort belle. Il faut bien que les meilleures choses aient une fin, puisqu'une inflexible loi le veut ainsi. Le départ de la Ricci ne fut qu'un prélude à d'autres défections, et à la dissolution complète de la plus *brave* troupe d'acteurs de toute l'Italie.

Pendant vingt-cinq ans j'avais prêté à la compagnie Sacchi mon assistance héroï-comique. Le hasard trouva que c'était assez, et voulut mettre un terme à mon protectorat. Sacchi, excellent comédien, mais accablé d'années, retombant dans l'enfance, circonvenu, conduit par le nez, donnait dans les petits piéges qu'on tendait à son cœur, à son esprit et à ses finances. Il s'endormait auprès des jeunes actrices dans un radotage

amoureux, et ce fut la véritable cause de la dissolution de cette compagnie si estimée, qui existerait peut-être encore, au grand avantage des hypocondriaques, sans les sottises et les bizarreries du vieux fou de capo-comico.

Ce bonhomme avait amassé du bien, de l'or, des bijoux, des diamants; sa fille, la comédienne, sans désirer précisément la mort d'un père chéri, attendait pourtant avec une certaine impatience cet héritage étincelant. Voyant le vieillard entouré d'embûches, cette fille s'irritait des faiblesses amoureuses de Truffaldin, et se permettait des railleries imprudentes. On ne manquait pas de rapporter ses paroles aux oreilles du vieux, qui entrait en fureur. Sacchi en vint peu à peu jusqu'à détester son enfant. Les autres acteurs blâmaient aussi ses amours décrépites; et comme, par habitude, il faisait le despote et gouvernait fort mal, ses associés commencèrent à se plaindre.

Truffaldin, honteux de voir ses faiblesses connues, mais plein d'entêtement et résolu à ne point se réformer, furieux des critiques qu'on faisait de son injuste direction et de son administration désordonnée, était devenu une espèce de diable. Toutes ses paroles à sa fille, à ses associés, à toutes les personnes de la troupe, étaient morsures de chien. Les réponses n'étaient pas douces. Toutes les conversations tournaient en querelles. On ne voyait que mines refrognées. Cette compagnie, autrefois le modèle de la bonne harmonie, devint un enfer, où régnaient la discorde, les soupçons, la colère et la haine. On se regardait les uns les autres de travers

comme des loups sournois. Par moments, les injures étaient échangées si gaillardement, qu'il y eut des épées et des couteaux tirés, et que les assistants eurent bien de la peine à empêcher l'effusion du sang. L'air des coulisses étant malsain, je commençai à m'éloigner.

Pour donner matière à réfléchir au vieux capo-comico, je liai ensemble une quantité de livres espagnols et de paperasses que Sacchi m'avait prêtés, et je les lui renvoyai comme si j'eusse perdu toute envie de chercher des sujets de comédies. Mon éloignement produisit peu d'effet, et je connus par là que la compagnie était mortellement malade.

Déjà Petronio Zanerini, le meilleur acteur de l'Italie entière; Dominique Barsanti, autre acteur parfait; Louis Benedetti et sa femme, tous deux excellents; Augustin Fiorilli, cet inimitable Tartaglia, vaillant soutien de la comédie *dell'arte*, avaient déserté par ennui et dégoût, et s'étaient attachés à diverses troupes comiques. Celle de Sacchi n'était plus qu'un squelette. Le patricien à qui appartenait la salle de San-Salvatore s'effraya du mauvais état de cette compagnie mourante; il avait d'ailleurs à se plaindre de la grossièreté du capo-comico : c'est pourquoi il loua son théâtre à une autre troupe. Athanase Zannoni lui-même, beau-frère de Sacchi, honnête homme, du caractère le plus doux, et le dernier grand acteur qui nous restât encore, ennuyé des sottises du directeur, et justement préoccupé des besoins de sa nombreuse famille, traitait secrètement avec la compagnie de St-Jean-Chrysostome.

Un matin, je vis entrer chez moi Sacchi, accom-

pagné de mon ami Laurent Selva, le fameux opticien. Notre capo-comico commença par vomir un torrent d'injures contre ses parents, ses associés et tous ses camarades. Ensuite, il me pria d'intercéder auprès d'Athanase Zannoni pour l'engager à ne point donner le coup de grâce à la troupe en se retirant. Il ajouta que, si Zannoni voulait bien rester encore, la compagnie prendrait le théâtre Sant'-Angelo, qu'on ferait de nouvelles recrues, et qu'on pouvait espérer de se soutenir, pour peu que le poëte sauveur daignât prêter encore son appui à la république défaillante.

Le moment me parut opportun d'ouvrir les écluses à mon antique sincérité. Je convins avec Sacchi des torts de quelques-uns de ses parents; mais je lui reprochai sans ménagement sa faiblesse et ses fautes, ses absurdes transports de colère, ses coupables accès d'envie, son gaspillage des fonds, dont il avait disposé contre toute équité, son administration arbitraire et déréglée; finalement, je lui déclarai que ses facultés intellectuelles baissaient, que lui seul était la cause de la décadence et la source de tous les maux de la compagnie.

Sacchi, dissimulant sa rage, serrait les dents et avouait froidement que j'avais raison. Je consentis à faire la démarche qu'il me demandait, et il se retira un peu déconcerté. Le bon Athanase voulait bien rester dans la troupe, à la condition que le despotisme de Sacchi serait remplacé par une constitution en règle qui soumettrait à un comité le contrôle de tous les actes administratifs. Je promis à Zannoni de réduire le vieux tyran à signer cette abdication, et il me donna

sa parole de ne point quitter la troupe. Peu de jours après, le célèbre Truffaldin, le blasphème sur les lèvres, la fureur dans les yeux, le cœur altéré de vengeance, posa son nom sur la pancarte timbrée qui le dépouillait du pouvoir absolu.

La compagnie passa donc au théâtre Sant'-Angelo, légère d'argent, peu riche en acteurs; et encore ces fidèles débris n'étaient que des acteurs malheureux et découragés. Pour venir au secours de mes amis, j'écrivis deux pièces; mais au moment de les mettre en répétition, le personnel se trouva impuissant, et on s'aperçut que les fonds nécessaires à l'acquisition d'un décor neuf manquaient absolument. Sacchi, toujours farouche et violent, ne pouvait s'empêcher de faire le despote et de mettre la main sur les recettes mesquines. Quelques-uns des acteurs pensionnaires, n'ayant pas été payés, réclamèrent leur solde par la voie des tribunaux, et décampèrent après avoir obtenu justice. On n'entendait plus que des cris, des plaintes, injures, menaces; on ne parlait que de saisies, séquestres, jugements et actes d'huissiers. Enfin, au bout de deux ans de cet infernal désordre, cette compagnie de comédiens, qui pendant si longtemps avait été la terreur des autres troupes comiques et les délices du public de Venise, se disloqua misérablement.

Avant de quitter pour toujours cette ville où on l'avait tant applaudi, le vieux Sacchi vint chez moi, et me dit en pleurant ces dernières paroles :

— Vous êtes l'unique personne à qui je fasse une visite d'adieu; car ce douloureux départ doit être se-

cret. Je n'oublierai jamais les faveurs que j'ai reçues de vous, signor comte. Vous seul au monde m'avez parlé avec sincérité et dans mon intérêt. Daignez m'accorder votre pardon, votre pitié, et l'honneur de vous embrasser.

Le pauvre Truffaldin me pressa entre ses vieux bras; il me jeta un dernier regard attendri de ses gros yeux pleins de larmes; puis il s'enfuit en courant, et je demeurai seul, errant dans Venise, privé de mes chers acteurs, plus âgé de vingt-sept ans que je n'étais à leur retour de Lisbonne. O mon cœur! ô comédie nationale! autour de moi pas une tête qui porte encore le goût de cet art si particulier, si éminemment italien! Mais je deviens pathétique... Essuyons bien vite la joue sur laquelle m'a baisé ce Truffaldin : le drôle avait mangé de l'ail. Sans qu'on y prenne garde, j'essuierai du même coup cette larme qui s'échappait de ma paupière, et j'irai dîner, bien fier d'avoir réussi à paraître philosophe, pour ne pas dire insensible.

CHAPITRE XXVI.

ON NE PEUT PAS TOUJOURS RIRE.

Mon frère Gaspard, fatigué par le travail, redemandait sa santé perdue aux médecins de Padoue. Cette célèbre université s'évertuait à ranimer la nature affaiblie dans ce pauvre corps. Tous les essais de l'art le plus raffiné ne faisaient qu'achever le malade et l'aider à mourir. Un matin, je reçus la nouvelle d'une horrible catastrophe. Mon frère avait une fièvre cérébrale. Au milieu d'un transport de délire, il s'était jeté par sa fenêtre dans la Brenta. Sa poitrine avait porté sur une pierre, et on l'avait retiré de l'eau dans un état déplorable. Le malheureux crachait le sang; il avait perdu la parole; et, comme il ne sortait plus d'une espèce de léthargie, on jugeait qu'il lui restait fort peu d'instants à vivre. Au reçu de la lettre qui m'informait de cet accident, je partis à la hâte pour Padoue. Gaspard respirait encore. Je trouvai près de lui une vieille dame française, madame Cenet, qui le soignait avec un dévoûment et une intelligence admirables. Je demandai quel médecin on avait appelé; on me répondit que depuis longtemps Gaspard s'était mis entre les mains de quatre docteurs, qui venaient le voir assidûment. Ce nombre de quatre et cette assiduité me firent trembler pour les jours de mon frère autant que sa maladie et son acci-

dent. Un cinquième médecin, le professeur della Bona, seul homme en qui j'aurais eu volontiers confiance, avait été consulté une fois; mais il avait ordonné un traitement dont les quatre autres docteurs n'avaient voulu exécuter aucun article.

Afin de savoir si je devais conserver quelque espérance, je me rendis chez l'un des quatre praticiens. C'était une espèce d'énergumène fort peu occupé de ses malades, mais qui tâchait de faire le plus de bruit possible. Il se vanta d'avoir tiré de l'eau mon pauvre frère, de l'avoir rappelé à la vie en lui administrant les secours recommandés par le tribunal de la *sanità* pour les noyés. Le maudit bavard écrivait un mémoire sur cette affaire, et sollicitait du gouvernement la médaille d'or. Si je l'eusse écouté, il allait me lire son mémoire; voyant qu'on ne pouvait tirer de lui que des sottises à mettre dans mes comédies, je le plantai là, et je retournai près de mon frère.

Gaspard, entre la vie et la mort, demeurait assoupi et sans connaissance, ne prenant pour toute nourriture qu'un peu de crème que madame Cenet avait imaginé de lui introduire par force entre les dents, au moyen d'une cuiller, et qu'il avalait sans s'en douter. Les quatre docteurs venaient deux fois par jour, examinaient les crachats sanguinolents, tâtaient le pouls du malade, et se retiraient en haussant les épaules d'une façon qui ne présageait rien de bon. Un matin, ils se regardèrent entre eux d'un air à la fois sinistre et plein d'indifférence. Au lieu de sang le malade rendait par l'expectoration une matière jaune à laquelle on reconnaissait

parfaitement la suppuration d'une plaie ouverte dans la poitrine, un commencement de gangrène et les premiers signes d'une décomposition complète. La mort était fort proche. Je courus, hors de moi, chez le professeur della Bona ; je le pris par le bras, et, chemin faisant, je lui racontai la triste découverte des quatre docteurs et leur funeste sentence. Le savant professeur applique son oreille sur la poitrine du malade, et, après un examen minutieux :

— La respiration est faible, dit-il, mais parfaitement libre. La sentence de mes confrères est une absurdité. Il n'y a ni gangrène, ni décomposition, ni plaie intérieure. Quant à cette matière blanche et jaunâtre sur quoi ils appuient leur condamnation, ce n'est point de l'humeur, mais je croirais plutôt que c'est du beurre ou de la crème. A-t-on donné les potions que j'avais prescrites, et la dose de quinquina?

— Les quatre docteurs, répondit madame Cenet, m'ont défendu de suivre votre ordonnance.

—Bravo! s'écria le professeur; signor Charles, voilà un épisode digne de la comédie *dell'arte*. On a voulu me traiter comme un Truffaldin, et nous allons montrer à ces *illustrissimi* qu'ils sont quatre Pancraces. La vie de votre frère ne tient qu'à un fil; mais ce fil ne doit pas encore se rompre. Confiez-le-moi; mettez à la porte ces médecins de théâtre, et je réponds du malade.

En effet, peu de jours après il y eut une crise favorable. Gaspard ouvrit les yeux; il me reconnut, et le docteur nous trouva causant ensemble paisiblement. La fièvre s'éteignit, l'appétit revint, et j'eus le plaisir de

revoir mon frère plein de vie, de force et de gaîté, composer un joli sonnet sur sa maladie : ce qui me parut être une preuve évidente de son retour définitif à la santé.

Cette aventure m'avait fait oublier tous mes petits ennuis, l'affaire de Gratarol, le départ de la Ricci et l'évanouissement de ma bien-aimée troupe de comédiens. Je revins de Padoue avec l'esprit tout neuf et prêt à souffrir de nouveaux chagrins, comme si je fusse sorti des bras de la mort en même temps que mon frère Gaspard. A peine de retour dans ma solitude, je réfléchis philosophiquement sur les secousses terribles que je venais de recevoir. En songeant au danger d'où j'avais tiré un frère chéri, au spectacle déchirant de ses souffrances, je me reprochai la vivacité extrême que j'avais toujours mise à ressentir les petites misères de la vie, les petites tracasseries des esprits malins, les contre-temps, les persécutions de mon étoile, et tant d'autres bagatelles dont j'aurais dû rire et ne point me soucier. Je reconnus qu'avec mes prétentions à l'indifférence, à la résignation stoïque, j'étais l'homme le plus faible du monde. Afin de m'amender, je pris la résolution d'être ferme à l'avenir et de ne jamais me tourmenter pour des causes futiles. Je bravai la colère des génies, celle de leur roi, et la malice des fées. A l'idée que Pierre-Antoine Gratarol, avec sa conformation suspecte, pût être un esprit mal déguisé, je me félicitai de l'avoir vu traîner sur la scène et conspuer par le public. Je pensais avec plaisir à la terreur que ce malheureux avait dû répandre dans son monde fantastique, s'il y était rentré sous la forme d'une chauve-souris, poursuivie par les

huées et les sifflets. Un soir, je rêvais à cela en me promenant dans les rues, et je riais tout seul, lorsqu'un inconnu dit en passant près de moi : « On ne peut pas toujours rire. » Autant qu'il m'en souvient, c'était un dimanche, et j'entrais à Saint-Moïse pour y entendre la messe. Je venais de choisir une place, quand le signor Marini s'approcha de moi et me demanda si je savais le malheur arrivé à mon ami Paul Balbi.

— Quel malheur? demandai-je; hier soir, je l'ai vu gai et gaillard.

— Il est pourtant mort cette nuit. Excusez, signor comte, le porteur de ce mauvais message.

Je cours aussitôt chez mon cher ami Balbi, nourrissant encore l'espoir d'une fausse nouvelle; mais les cris et les gémissements qui remplissaient cette maison patricienne m'annoncèrent de loin que la mort avait passé là. — « On ne peut pas toujours rire : » la voix avait raison.

Le lendemain, je reçois une lettre du Frioul par laquelle on m'annonce que mon frère François est fort malade. Je m'apprêtais à voler à son secours; une seconde lettre cachetée de noir vient m'apprendre que j'arriverais trop tard. François laissait à sa veuve et à ses enfants une assez belle fortune; mais je les connaissais, et je devinai qu'ils allaient infailliblement dissiper leur patrimoine. Je me donnai beaucoup de peines pour les retenir au bord du précipice. Je les grondai, je les chapitrai; rien n'y fit. Ils voulurent absolument se ruiner. Mes sermons, mes remontrances, mes pas et démarches, tout fut inutile; et mes neveux orphelins me

fournirent cent fois l'occasion de répéter cette parole menaçante de l'inconnu : « On ne peut pas toujours rire. »

Un matin, Raphaël Todeschini entre dans ma chambre avec un visage tout décomposé.

— Venez vite, me dit-il; notre ami Charles Maffei est mort hier, en plein café, d'une attaque d'apoplexie. Vous savez qu'il était fort pauvre; cependant il vous a porté sur son testament.

Je n'étais pas l'homme du monde que Maffei aimait le plus; mais moi, je le chérissais d'une tendresse toute particulière. La douleur me troubla l'esprit à cette nouvelle sinistre. Je suivis Todeschini sans savoir ce que je faisais. Il me mène chez un notaire, qui me communique le testament du défunt. J'y trouve une grande page pleine d'éloges de mon caractère, et plus de témoignages d'estime que le pauvre garçon ne m'en avait donné en toute sa vie. Lorsque j'en vins à la dernière phrase, où il disait qu'il me laissait, comme un souvenir et un gage de son amitié, sa tabatière d'or, seul bijou qu'il eût à m'offrir, j'élevai mes bras en l'air et je m'écriai en pleurant :

— Ah! je donnerais tout l'or du monde, la tabatière, le tabac et mon nez par-dessus le marché, pour racheter à l'impitoyable mort cet ami si doux et si bon!

Le notaire et Todeschini lui-même souriaient de cette franche expression de mes regrets; mais la Mort, qui se souciait peu de l'or et de la tabatière, et qui d'ailleurs était bien sûre d'avoir mon nez tôt ou tard, ne voulut rien rendre. Je gardai donc le bijou du bon Maf-

fei ; et c'est l'unique héritage que j'aie jamais recueilli. Un million ne m'aurait pas été plus cher.

Fort peu de temps après cette perte cruelle, la mort courut à Padoue, et frappa subitement le meilleur, le plus dévoué, le plus constant de mes amis, Innocent Massimo. Cette fois, je n'eus pas même le courage de faire une exclamation. Je pleurai chaudement sans dire mot. Le fils de Massimo, jeune homme charmant, et sa femme, Hélène Raspi, l'une des personnes les plus affables et les plus spirituelles que j'aie connu, vinrent se jeter dans mes bras, me demander l'affection d'un père, et je trouvai un grand soulagement dans la tendresse filiale qu'ils me donnèrent naïvement, et que je possède encore. Souvent nous nous sommes émus en parlant ensemble de ceux qui ne sont plus ; et dans ces instants pleins de tristesse, je répétais tout bas, sans amertume, les paroles de la voix mystérieuse et inconnue : « On ne peut pas toujours rire, » et j'y ajoutai ce correctif : « Mais il n'est pas besoin de rire toujours. »

J'approchais, en ce temps-là, de la cinquantaine, et je sens qu'à ce grand âge on ne saurait plus exciter l'intérêt du lecteur. Que pourrais-je raconter sur ces années de calme où la nature s'endort et se refroidit ? J'avais été passablement ridicule dans mes amourettes de jeune homme. Je l'aurais été bien davantage si mon cœur se fût avisé de s'enflammer encore à cinquante ans. Heureusement il n'en fit rien. Je n'aurais donc pas grand'chose à mettre au chapitre des passions. Mes travaux n'avaient plus la même importance qu'autrefois ; ce

n'étaient que des sonnets et des petites poésies de circonstance, dont on s'occupait pendant un jour, et qui mouraient le lendemain de leur naissance. Plus de guerres dramatiques, plus d'assauts, plus d'embuscades ni de batailles rangées autour de la forteresse du Parnasse! De grandes rumeurs politiques s'élevaient dans le nord de l'Europe, et leurs échos répandaient l'étonnement et l'inquiétude en Italie. A présent même, ces rumeurs augmentent de jour en jour. Le lion de l'Adriatique ferme les yeux et feint de dormir sans les entendre. Chaque bouffée de vent qui passe les Alpes apporte quelque mot nouveau; celui d'égalité arrive au sein d'un nuage orageux; on cherche à le comprendre; on le commente de cent façons. Je le tourne et retourne sept fois dans ma tête; et plus j'y songe, plus je trouve de motifs pour le considérer comme une rêverie philosophique.

Lecteur bénévole, si vous êtes juste, vous me saurez gré de glisser sur l'histoire de mes dernières années; car si je m'abandonnais au radotage, il pourrait m'arriver d'écrire encore tout un volume insipide; je m'en abstiens, parce que j'ai tant perdu de parents et d'amis que je vous promènerais malgré moi dans un cimetière, et parce que mon imprimeur assure que nous avons plus de matière qu'il n'en faut; d'ailleurs, ce serait manquer au bon esprit qui m'a guidé dans l'entreprise de ce travail, puisque je publie ces mémoires par humilité. Vous trouverez à la suite de ce chapitre la pièce des *Drogues de l'Amour*, représentée au théâtre San-

Salvatore le 10 janvier 1776, et vous pouvez juger par vous-même cette prétendue satire personnelle.

Dix-sept ans se sont écoulés depuis que j'ai écrit ce qui précède. Nous sommes au 18 mars 1797, et j'ajoute ici un dernier mot. Je sens l'enthousiasme qui s'empare de moi. Permettez-moi, de grâce, une tirade pathétique :

« Pendant le doux rêve d'une démocratie impossible, bercés par l'illusion d'une liberté trompeuse, ô mes compatriotes, nous voyons apparaître à nos yeux... »

Mais l'imprimeur m'interrompt et me prie de modérer l'ardeur de mon éloquence. Je laisse donc aux gens sérieux et aux historiens véridiques le soin de raconter ce qui apparaît à nos yeux.

Lecteur patient, je profite de ce que je suis encore en vie pour vous dire un tendre adieu.

CONCLUSION

Les Mémoires qu'on vient de lire furent écrits par Charles Gozzi en 1780. Les derniers mots, ajoutés en 1797, nous apprennent que le manuscrit est resté pendant dix-sept ans entre les mains de l'auteur avant la publication. On peut regretter qu'un scrupule superflu ait empêché Gozzi de raconter l'histoire de sa vieillesse, car l'intérêt de son livre ne réside point dans l'importance des événements, mais dans la forme du récit et le tour d'esprit du personnage. Il eût été piquant de voir quels changements l'âge et le temps ont dû faire dans cette organisation poétique. Les renseignements sur les dernières années de la vie de Charles Gozzi sont presque nuls. C'est encore de ses lettres et de ses poésies qu'on peut essayer de tirer les conjectures les plus vraisemblables.

Il existe dans ses Mémoires un passage que les témoignages des contemporains ont rendu suspect. La bonne foi de l'auteur dans sa façon de raconter l'aventure du pauvre Gratarol n'est pas parfaitement démontrée. Son amitié pour Théodora Ricci a toutes les apparences d'un sentiment plus tendre. Beaucoup de témoins désintéressés ont expliqué en deux mots l'origine et le sujet de cette querelle comique : « Gozzi, disait-on, était amoureux de la Ricci. Un jeune fat l'a supplanté. Il s'est vengé en mettant sur la scène le rival avec tous ses ridicules. » L'opinion générale se trompe quelquefois dans les affaires de ce genre ; cependant il est rare qu'elle soit tout à fait le rebours de la vérité. Puisque notre poëte ne veut pas absolument avouer qu'il ait eu de l'amour pour la première actrice de la compagnie Sacchi, on peut lui faire l'honneur de le croire ; mais alors son amitié était passionnée, ombrageuse et exigeante. Probablement, les efforts de Gozzi pour ramener cette jeune femme à de bons sentiments et au respect de soi-même, son désir de la rendre honnête et digne d'une estime qu'il lui accordait par avance, comme un à-compte sur des vertus qu'elle n'avait pas encore, ses soins trompés et ses espérances déçues par l'arrivée d'un muscadin sans mérite,

ont excité en lui un dépit profond, offrant tous les caractères de la jalousie. Les quarante ans de Charles Gozzi, son humeur raisonneuse, ses occupations, ses travaux considérables, ses systèmes qu'il expose lucidement sur la conduite qu'un poëte doit tenir parmi les comédiens, cent autres raisons encore permettent de croire que l'auteur a été sincère dans le récit de sa liaison avec Théodora ; il se serait, d'ailleurs, avili aux yeux de son amie elle-même à lui parler sans cesse de vertu, en mettant à profit pour son plaisir les mauvais principes qu'elle avait reçus. Cette hypocrisie est une supposition qu'on ne doit pas admettre sans des preuves évidentes. Mais à l'égard de Pierre-Antoine Gratarol, c'est autre chose.

En voulant faire de son amie une Lucrèce, comme il le disait, Charles Gozzi sacrifiait à une idée noble et généreuse sa propre faiblesse pour une femme charmante. Dans ces conditions, son amitié avait le droit de se montrer jalouse, et Gozzi obéissait à un sentiment humain fort connu, qu'un poëte espagnol a mis en scène dans la pièce du *Chien du jardinier*. Il ne voulait point qu'un autre lui enlevât ce qu'il avait respecté. Charles Gozzi comptait sans son hôtesse, c'est-à-dire sans la vie de coulisses, sans l'enivrement des succès, sans le besoin, les séductions de toute sorte, la légèreté de tête, le peu d'avantages que tirait alors une actrice de ses bonnes mœurs, le peu de gré qu'on lui savait d'être honnête, et même le peu de créance que trouvait sa vertu. Gratarol devait naturellement renverser les beaux projets de notre poëte, détruire en un moment le fruit de ses belles leçons. Le conquérant n'eut qu'à paraître, et il vainquit, sa boîte de dragées à la main. Gozzi, avec sa morale et ses frais d'éloquence, ne pesa pas autant qu'un diablotin de Naples, et une fois la révolution opérée dans les idées de la jeune actrice, le chien du jardinier n'avait même plus la ressource de finir comme cet autre chien de la fable, qui mange le dîner de son maître après l'avoir bien défendu.

On conçoit aisément que Gozzi, préoccupé, chagriné par la chute éclatante de sa jolie commère, écrivant sur ces entrefaites une comédie, ait puisé dans sa colère et son dépit la verve dont il avait besoin. Il y a précisément, dans *les Drogues de l'Amour*, un certain duc Alexandre amoureux d'une princesse, et à qui le fat Adonis donne beaucoup d'om-

brage. Le duc croit son sot rival plus aimé que lui ; sa jalousie en devient furieuse. La princesse, capricieuse et fantasque, tout en préférant le duc, s'amuse à le tourmenter en feignant pour le personnage ridicule un amour qu'elle n'a pas. Au dénoûment, le fat est mystifié ; c'est la seule différence de situation entre la comédie et la réalité. Gozzi a beau le nier, il est impossible qu'il ne se soit pas livré aux véritables mouvements de son âme en écrivant cette pièce. Le choix du sujet, les personnages, les caractères, tout indique qu'il a employé à cet ouvrage plus que de la sensibilité poétique.

Maintenant, pour être juste, il faut reconnaître que la maladresse de la Ricci, l'avidité du vieux capo-comico et la malice du public ont fort aidé l'auteur et dépassé de beaucoup ses intentions. La pensée de Gozzi a été matérialisée par des travestissements, des imitations grossières qui ont changé une œuvre d'art en satire particulière. La volonté suprême du conseil des Dix a complété ce spectacle curieux, digne du temps d'Aristophane. Le gouvernement a décidé que la punition du pauvre Gratarol servirait d'exemple aux jeunes gens infatués des modes anglaises, et aux autres secrétaires du sénat qui seraient tentés de fréquenter les coulisses et de faire du scandale. Gozzi n'a été que l'instrument de cette correction publiquement administrée ; mais, au fond, il a dû rire de se voir si bien vengé. Son feint désespoir n'est probablement qu'une façon d'amuser le lecteur.

Les ouvrages de Charles Gozzi renferment certains passages remarquables sur les idées de la fin du dix-huitième siècle. On voit cette imagination délicate et impressible, qui s'est toujours nourrie de petites fantaisies, s'étonner et s'effrayer des événements qui se préparent. Le mot de liberté lui fait peur, et il n'ose pas essayer d'en comprendre le sens. Il l'appelle rêverie philosophique, afin de ne point s'y arrêter. Dans une lettre écrite en 1780, il définit les idées nouvelles « des cris arrachés aux peuples par de vieilles souffrances, mais auxquelles on ne répondra point. » Déjà, dans la pièce de *l'Oiseau vert*, représentée en 1765, il avait lancé des épigrammes mordantes contre la philosophie française. Jean-Jacques Rousseau était le seul des grands esprits de ce siècle pour lequel il eût une admiration avouée. Voltaire l'épouvantait ; il le comparait à ces machines d'Archimède, qui, du

haut des remparts de Syracuse, portaient la destruction dans le camp romain.

Cependant, en 1797, au moment où Gozzi livrait ses Mémoires à l'imprimeur, après les avoir laissé dormir pendant dix-sept ans, la France tenait tête à l'Europe entière; le 18 mars est précisément la date du passage du Tagliamento et de la capitulation de Gradisca, qui livrait les provinces vénitiennes aux armées de la république française. Gozzi dut être un peu confus de son incrédulité en voyant ces effets gigantesques des « rêveries philosophiques. » Il écrivait alors à madame Cenet : « Vous pouvez être fière d'appartenir à une nation qui ne recule devant aucun danger, et qui mourrait plutôt que de se laisser violer. Il n'est rien de plus beau que d'être sauvé par son désespoir. Le spectacle auquel nous assistons doit vous remplir d'un orgueil légitime; mais je suis Vénitien dans l'âme, et vous m'excuserez de pleurer, s'il faut que l'exaltation de votre patrie entraîne l'abaissement et la ruine de la mienne. »

En effet, peu d'instants après, l'aristocratie de Venise votait légalement sa propre déchéance, son abdication. Elle s'éteignait au bout de quatorze siècles d'existence sans avoir tenté un effort pour se sauver, s'enveloppant de son manteau, comme César, mais pour rendre l'âme avant que le poignard l'eût frappée. Lorsque les lois françaises furent mises en vigueur, les patriciens, ayant perdu leurs priviléges, se virent obligés de compter avec leurs créanciers, ce dont ils s'étaient dispensés jusqu'à ce jour. Quelques grandes maisons passèrent de l'opulence à la détresse par la plus simple application de l'axiome de justice : « Payer ce qu'on doit. » Ce fut pour Charles Gozzi une occasion de comprendre le véritable sens du mot égalité. On trouve à ce sujet un passage curieux dans une lettre à madame Cenet, portant cette date : Pordenone, l'an Ier de la liberté italienne.

« Je sais à présent pourquoi notre pauvre Gaspard possédait une philosophie pratique bien supérieure à la mienne. C'est vous, madame, qui lui avez apporté de votre pays une dose de bon sens et de lumières que vous n'avez point voulu communiquer à d'autres. Je n'avais pas besoin de réfléchir beaucoup pour comprendre qu'un nom illustre, au lieu de permettre de faire le mal impunément, aurait dû obliger cer-

taines personnes à faire mieux que le vulgaire ; mais croiriez-vous que j'ai atteint mon grand âge sans m'imaginer qu'il fût possible de toucher à l'abus des priviléges? Voici qu'un beau jour les hommes se trouvent égaux devant la justice, et je m'étonne qu'il en ait pu être autrement. Je ne serai jamais qu'un vieil enfant; et, comme je ne veux ni contredire tout mon passé ni mentir à ma conscience, par amour-propre ou par entêtement, je regarde, j'écoute et je me tais. Quelque chose que je puisse dire, il y aurait, d'ailleurs, contradiction entre ma raison et mes sentiments. J'admire avec effroi ces vérités terribles et armées du glaive, qui descendent du haut des Alpes ; mais mon cœur vénitien saigne et se déchire quand je vois ma patrie perdre jusqu'à son nom. Vous allez dire que j'entends les choses petitement, et que je devrais être fier de me rattacher à une mère patrie plus vaste et plus forte; mais, à mon âge, on n'a plus la souplesse et l'élasticité des jeunes gens. Sur la rive des Esclavons est un banc où je m'asseois plus volontiers que partout ailleurs; je m'y trouve bien. Vous n'oseriez pas me dire que je dois aimer tout le reste de la rive autant que ce coin de prédilection : pourquoi donc voulez-vous que je recule les frontières de mon patriotisme? C'est à mes neveux qu'il appartient de faire cette besogne-là. »

Depuis l'extinction de la compagnie comique de Sacchi, Charles Gozzi n'avait écrit que deux pièces pour le théâtre de St-Jean-Chrysostome; l'une de ces pièces était un ballet appelé *la Fille de l'air*, qui eut un grand succès. Pendant les dernières années de la république de Venise, Gozzi avait encore publié quelques vers de circonstance, et ces poésies fugitives ont plus de force et d'éclat que les productions de sa jeunesse; elles sont écrites surtout avec plus de soin et de pureté. Après le naufrage du gouvernement vénitien, notre poëte se condamna au silence. Au milieu des grands événements qui troublèrent l'Europe, il considéra le règne des fantaisies comme fini à jamais pour lui. Il vécut paisiblement à la campagne, tantôt chez son frère Almoro, tantôt chez le jeune Massimo, dont les enfants l'aimaient beaucoup, et lui donnaient en badinant le titre de grand-père. Quand il se sentait pris de ses accès d'humeur solitaire, il se retirait dans sa maison de San-Cassiano, ou dans la province du Frioul. Il mourut du temps de l'empire, et les ingrats Vénitiens ont

si bien oublié Gozzi et ses ouvrages, qu'ils ne savent pas même la date précise de la mort de ce poëte charmant, qui les a divertis pendant un demi-siècle.

Charles Gozzi avait regretté amèrement la comédie *dell'arte* et les masques nationaux. Il eut encore la douleur de voir ses pièces complétement abandonnées, et celles de Goldoni revenir au théâtre. Ses amis essayèrent de lui cacher cette révolution dans les goûts du public ; mais il devina ce qui se passait, et il dit en souriant : « Je savais bien que l'immense bagage de Goldoni surnagerait quelque jour, comme ces paillasses qu'on vide par les fenêtres dans les canaux. Il y a de ces ordures qui ne veulent point rester au fond de l'eau. Les grandes marées seulement réussissent à les faire disparaître. »

P. DE M.

FIN.

POITIERS. — IMP. DE A. DUPRÉ.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 012 176 8